

Hélène Brodeur

L'Ermitage

ROMAN



PRISE DE PAROLE



Ancrées dans le Nouvel-Ontario, les Éditions Prise de parole appuient les auteurs et les créateurs d'expression et de culture françaises au Canada, en privilégiant des œuvres de facture contemporaine.

Éditions Prise de parole
C.P. 550, Sudbury (Ontario)
Canada P3E 4R2
www.priusedeparole.ca

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC), du programme Développement des communautés de langue officielle de Patrimoine canadien, et du Conseil des Arts du Canada pour nos activités d'édition. La maison d'édition remercie également le Conseil des Arts de l'Ontario et la Ville du Grand Sudbury de leur appui financier.



Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts



Patrimoine
canadien
Canadian
Heritage



OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

La Quête d'Alexandre, Chroniques du Nouvel-Ontario, tome 1, Sudbury, Prise de parole, 1985 ;
Alexandre. A Saga of Northern Ontario, Book One [translation by Hélène Brodeur] Winnipeg,
Watson & Dwyer Publishing Ltd., 1983.

Entre l'aube et le jour, Chroniques du Nouvel-Ontario, tome 2, Sudbury, Prise de parole, 1986 ;
Rose-Delima. A Saga of Northern Ontario, Book Two [translation by Hélène Brodeur] Winnipeg,
 Watson & Dwyer Publishing Ltd., 1987.

Les Routes incertaines, Chroniques du Nouvel-Ontario, tome 3, Sudbury, Prise de parole, 1986 ; *The Honourable Donald. A Saga of Northern Ontario*, Book Three [translation by Hélène Brodeur] Winnipeg, Watson & Dwyer Publishing Ltd., 1990.

OceanofPDF.com

Hélène Brodeur

L'Ermitage

Roman

Prise de parole

Sudbury

1996

OceanofPDF.com

Données de catalogage avant publication (Canada)

Brodeur, Hélène
L'ermitage

ISBN 2-89423-061-3

I. Titre.

PS8553.R632E74 1996 C843'.54 C96-930417-X
PQ3919.2.B73E65 1996

Diffusion au Canada : Dimedia

Œuvre en page de couverture : Arthur Lismer, « Étude pour 'La maison du guide, Algonquin' ». 1914, huile sur bois, 23,5 x 31,5 cm. Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa
Conception de la page couverture : Le Groupe Signature

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright © Ottawa 1996

ISBN 978-2-89423-061-9 (Papier)
ISBN 978-2-89423-606-2 (PDF)
ISBN 978-2-89423-836-3 (ePub)

OceanofPDF.com

*L'auteure désire remercier
Léopold Drolet,
président fondateur de
Sherwood Drolet Corporation Ltd.,
qui a bien voulu lui révéler
les secrets de la fabrication
des bâtons de hockey.*

OceanofPDF.com

D'un mouvement rythmé et régulier, Roger Destel promenait la varlope sur la surface d'une pièce de bois fixée à son établi. Les minces lamelles que soulevait l'outil allaient s'ajouter à la pile odorante de copeaux qu'avait produite son travail de l'après-midi.

Peu à peu, sous ses mains expertes, se découvrait le grain du bois où se dessinait, dans les lignes d'un brun doré se détachant sur la chair pâle et délimitant la croissance annuelle, l'histoire de ce matériau vivant, les années fastes et les années maigres.

Il s'arrêta et caressa le bois, suivant les lignes de ses doigts. « Un vrai beau morceau d'orme dur », se dit-il. Ernest serait content de l'avoir, lui qui, dans son petit village de Stevens du nord de l'Ontario, ne trouvait que de l'épinette, du pin, du tremble et quelques bouleaux blancs. Rien pour faire de bons bâtons de hockey pour les joueurs de l'équipe qu'il avait fondée, surtout pour son fils Francis qui s'était montré si habile à ce jeu.

L'avantage de l'orme dur qui poussait dans le terrain rocheux du Haut Pontiac c'était que tout en étant résistant, avec un beau grain serré, il se pliait assez facilement lorsqu'on le trempait pendant quelques jours dans l'eau bouillante. Il lui préparerait ce morceau-là, le recourbant à l'angle nécessaire, et le lui enverrait pour Noël. Dans cette seule pièce Ernest pourrait découper au moins une bonne demi-douzaine de bâtons de hockey.

Soudain conscient de la diminution de la lumière, il se redressa et regarda par la fenêtre qui s'ouvrait sur l'immensité de la forêt. Le ciel s'assombrissait à vue d'œil, le vent s'élevait dans les branches dénudées des arbres, avant-coureur de tempête.

Alors, il rangea son outil, quitta l'atelier et se rendit à la cuisine afin de faire bouillir l'eau pour le thé. Puis il songea qu'il valait mieux aller remplir la mangeoire d'oiseaux suspendue au gros érable à l'entrée de sa demeure. Si la tempête se prolongeait, ses amis ailés pourraient y trouver leur nourriture.

Voyant son maître s'emparer du sac de graines et se diriger vers la porte, un grand chien sombre dont les curieux yeux pâles dénotaient des ancêtres venus de la steppe arctique, se leva promptement d'en arrière du poêle et le suivit dehors où il s'affaira à une rapide vérification des lieux tandis que Roger accomplissait sa tâche.

De retour dans la maison, il versa l'eau dans la théière et apporta le plateau devant la large baie qui s'ouvrait sur le lac et d'où il avait l'habitude de contempler le spectacle changeant des saisons. Tandis qu'il buvait à petites gorgées le liquide brûlant, la neige se mit à tomber, d'abord en flocons hésitants puis de plus en plus drus, masquant la pointe rocheuse qui s'avancait dans les eaux et tirant un rideau sur tout ce qui n'était pas cette masse mouvante précipitée vers la vitre.

« La première neige de la saison, se dit-il. Ah, oui, que vivement vienne l'hiver, la saison du repos et de l'oubli. »

Depuis tant d'années qu'il vivait ici, dans cette solitude sylvestre, pourquoi la sérénité si péniblement acquise lui faisait-elle aujourd'hui défaut? La douleur intolérable du début de son exil volontaire s'était amenuisée peu à peu, anesthésiée par les travaux manuels épuisants auxquels il s'était astreint. Mais depuis quelque temps, l'angoisse refaisait surface, comme un monstre marin caché sous les eaux dont on verrait affleurer la tête hideuse.

« Bah, se dit-il en se secouant, il me faudra, durant l'hiver, entreprendre un travail difficile, absorbant, pour chasser ces fantasmes noirs qui reviennent me hanter. »

Avant, surtout, que ne s'éveille la vitalité puissante de la forêt, qui ferait sourdre dans son cœur des aspirations et des désirs, en dépit de tout, irrépressibles.

En ce dimanche après-midi de novembre, ensoleillé mais froid à vous geler le lobe des oreilles, le jeune Francis Destel se dirigeait vers la gare de Stevens afin d'assister à l'arrivée de la nouvelle institutrice.

Dans ce village nommé, comme la plupart des petites agglomérations accrochées de loin en loin à la ligne de chemin de fer, d'après un politicien du début du siècle, c'était là un événement majeur.

Depuis septembre on ne parlait au village que de la nécessité de trouver un remplaçant à l'instituteur Cliche dont les cuites sans cesse plus rapprochées rendaient l'enseignement aléatoire et irrégulier. Il n'avait pas été facile cependant de trouver une personne qualifiée encore libre trois mois après le début de l'année scolaire, et qui consente à s'exiler dans un petit patelin en pleine forêt.

Le curé Calvin, qui tranchait de droit divin tous les problèmes surgis dans sa paroisse, avait cette fois eu de la chance. Un confrère de North Bay lui avait recommandé une jeune fille qui avait quitté temporairement l'enseignement pour prendre soin de sa mère malade. Cette dernière étant décédée quelques semaines auparavant, la pauvre fille se cherchait maintenant un emploi.

Que ce fût une jeune fille avait embêté le curé Calvin. Dans ce village pauvre et durement touché par la crise économique qui avait sévi jusqu'à ce que la guerre de 1939 la dissipe comme par enchantement, il n'y avait guère de quoi loger une demoiselle. Les maisons étaient presque toutes des camps en bois rond exigus qui abritaient déjà des familles nombreuses.

L'instituteur Cliche avait habité chez Ernest Destel, marchand général, entrepreneur forestier et notable de la place, dont l'établissement, comprenant des locaux spacieux pour la famille, voisinait avec le presbytère. Pas question d'y loger une jeune femme toutefois. Destel était veuf, et Mme Landeau qui s'occupait du ménage et des deux fils orphelins retournait chez elle le soir.

Avec un soupir le curé s'était dit qu'il lui faudrait garder l'institutrice au presbytère, ce qui n'avait pas eu l'heur de plaire à sa ménagère, une demoiselle d'âge canonique. Mais comme il le lui avait expliqué, ce ne serait après tout que pour quelques mois, jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Lorsque Francis arriva sur le quai de la gare, le curé s'y trouvait déjà, un bonnet de fourrure enfoncé sur sa tête allongée et maigre. Il marchait de long en large les mains derrière le dos, s'arrêtant parfois pour interpeller un des nombreux paroissiens qui s'y étaient rendus. Même sans un événement aussi marquant il y aurait eu foule car, dans ces lieux isolés, la valeur récréative de voir défiler des wagons avec des visages inconnus derrière chaque vitre n'est pas à dédaigner.

Francis se dirigea vers un groupe d'adolescents de son âge.

« Le curé n'a jamais mentionné si elle était jeune ou vieille, la nouvelle maîtresse, dit l'un.

— Non, mais elle est censée avoir soigné sa vieille mère, j'la vois pas jeune, dit un autre.

— J'gagerais n'importe quoi qu'elle ressemble à la ménagère du curé.

— Oui, dit Francis, faite comme une église : les « saints » en dedans. »

Un éclat de rire général accueillit ce jeu de mots, mais déjà le train entrait bruyamment en gare et le silence tomba sur l'assemblée.

Tous les yeux se braquèrent sur la portière du wagon que le conducteur ouvrait. Il en descendit, déposa une mallette sur le quai avant de se retourner pour tendre la main à la voyageuse qui venait d'apparaître.

Un ange descendu du ciel n'eût pas plus étonné les accueillants. Francis la regardait, bouche bée. Jamais il n'avait vu de femme semblable, même à la ville de Hearst où son père l'emmenait parfois lorsqu'il devait s'y rendre pour affaires. Il lui semblait qu'il flottait dans la brume et que tout s'effaçait autour de lui, sauf cette apparition lumineuse, cette jeune fille blonde au teint vermeil, aux yeux bleu ciel, dont les lèvres roses découvraient des dents parfaites comme une annonce de crème dentifrice. Elle portait une petite toque de fourrure grise et un manteau de lainage turquoise dont la coupe élégante soulignait sa taille fine. Lorsqu'elle vit le curé s'avancer à sa

rencontre, elle sortit de son manchon une petite main gantée de chevreau gris et la lui tendit.

Comme dans un rêve, Francis quitta ses compagnons et suivit le pasteur et la nouvelle arrivée, tandis qu'ils se dirigeaient vers le presbytère. Même après qu'ils eurent disparus à l'intérieur, il demeura un long moment à faire le pied de grue devant cette porte fermée, jusqu'à ce que le froid pénétrant lui rappelle où il se trouvait.

Au repas du soir il parla peu, laissant son père et son frère Richard échanger des propos sans y prendre part.

« Tu n'es pas bien parlant ce soir, fit observer Ernest, couvant d'un regard affectueux ce fils dont il était si fier. Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, papa. »

Ernest n'insista pas, mais lorsqu'ils se levèrent de table, il ne put s'empêcher de suivre des yeux son fils aîné qui bondissait en haut de l'escalier deux marches à la fois alors que le cadet, au visage mince et pâle, aux grands yeux bruns craintifs, boitillait vers la cuisine. Ernest n'avait jamais accepté qu'un homme comme lui, robuste, plus grand que la moyenne, dont la force était quasi légendaire, eût pu engendrer cet avorton qui, de plus, malgré ce que lui avait dit le médecin, avait fini par coûter la vie à sa mère.

Lorsque ce deuxième fils était né après un accouchement des plus difficiles et qu'elle avait vu le petit pied déformé, la mère avait été inconsolable. Elle ne s'en était jamais remise comme si l'effort de cette naissance lui eût coûté ses dernières forces vitales. Deux ans plus tard, elle s'éteignait. Le médecin avait diagnostiqué une tuberculose pulmonaire, mais Ernest n'avait jamais pu dissocier ces deux événements : la naissance de Richard et la mort de son épouse.

Il ne s'était pas remarié. Tout le village était au courant qu'il voyait régulièrement une métisse, veuve d'un de ses employés décédé dans un accident de la forêt, qui habitait une mesure aux abords du village. À Ernest Destel, on ne reprochait pas ses petits manquements, et même le curé Calvin trouvait plus prudent de s'en tenir à de vagues exhortations à la pénitence et au ferme propos.

Le lendemain, Francis se leva tôt et entra en courant dans la cuisine où Mme Landeau, qui venait d'arriver, allumait le feu dans le gros poêle de fonte.

« Dépêchez-vous d'me donner mon déjeuner. J'suis pressé.

— Ton déjeuner, tu l'auras quand y s'ra prêt », bougonna la vieille sans se retourner.

Francis lui tira la langue et sortit dans le hangar faire les petits travaux dont son père l'avait chargé, tout en surveillant le presbytère. Quand la nouvelle institutrice sortirait pour se rendre à l'école, elle aurait probablement des livres qu'il s'offrirait à porter. La seule pensée de lui adresser la parole, de la voir sourire, de l'accompagner jusqu'à l'école, remplissait d'une joie fébrile son cœur d'adolescent.

Lorsqu'il sortit de la maison après avoir avalé son petit déjeuner de façon expéditive, il pleuvait. Un dégel subit, caractéristique de ces régions, s'était produit durant la nuit. La pluie avait détrempé la neige, où apparaissaient de grandes flaques de gadoue, et avait lustré les sentiers d'une mince couche de glace brillante.

« Quelle chance! se dit-il. Je pourrai lui offrir le bras puisque c'est glissant. »

Et il se posta de façon à surveiller la porte avant du presbytère.

Après quelques minutes, son attente fut récompensée. La porte s'ouvrit. L'institutrice sortit, portant à la main une serviette bourrée de livres, et descendit prudemment les marches glissantes du perron.

Tout souriant, Francis s'avavançait pour lui offrir son aide lorsqu'une énorme truie arriva en trombe et s'immobilisa en grognant, la gueule ouverte, bloquant le sentier. La jeune fille recula d'un pas et regarda l'adolescent qui souriait. Elle se méprit sur la signification de ce sourire. On l'avait avertie qu'elle pouvait s'attendre à quelques tracasseries puisque c'était la façon des villageois de mettre à l'épreuve les nouvelles institutrices, surtout celles qui arrivaient tout droit de la ville.

« C'est à toi, cet animal?

— Oui, mademoiselle, c'est à mon père.

— Va la reconduire tout de suite à la porcherie et ne t'avise plus de me jouer des tours pareils.

— Mais ce n'est pas moi, protesta Francis, désespéré. C'est notre homme engagé qui l'a laissée sortir, parce qu'elle est en jeu.

— Comment, elle est en jeu? Elle ne peut pas aller jouer ailleurs?

— Ben... c'est qu'y faut qu'elle rencontre le verrat, elle est en jeu... »

Un éclat de rire moqueur acheva de démolir Francis.

« En jeu? En voilà une façon pittoresque de dire les choses! À l'avenir, arrange-toi pour qu'elle aille jouer ailleurs. »

Ce disant, elle contourna d'aussi loin qu'elle le put l'animal qui n'avait pas bronché et s'éloigna rapidement, laissant Francis humilié jusqu'au tréfonds de son cœur, avec le rire moqueur encore dans les oreilles.

Il rebroussait chemin lorsqu'il aperçut son frère Richard qui sortait de la maison et s'avancait péniblement sur le sentier glissant. Toute sa douleur et sa rage se concentrèrent sur cette cible, sur ce frère dont la naissance l'avait privé de l'attention de sa mère d'abord, puis, comme on le lui avait laissé entendre, avait causé sa mort.

Il attendit que Richard soit près d'une grande flaque de gadoue, puis s'approcha en courant. Son frère l'entendit venir et se retourna, le regardant avec la rage impuissante et les yeux terrorisés de l'oiselet sur qui fonce le rapace. D'un croc-en-jambe habile Francis fit tomber l'enfant dans l'eau glacée.

Mme Landeau, qui avait observé la scène depuis la fenêtre, sortit comme une furie.

« Sale garnement! lui cria-t-elle tout en relevant le petit et en l'entraînant vers la maison. J'vas l'dire à ton père. »

Francis haussa les épaules, mais la vieille ne s'apaisait pas. Ses cris finirent par amener Ernest.

« Voyez c'que le beau Francis a fait, Monsieur Destel, lui dit-elle en montrant l'enfant qui pleurait, tout trempé.

— Mais voyons, Madame Landeau, pourquoi accusez-vous toujours Francis?

— Parce que j'l'ai vu faire, c't'affaire. Y a donné une jambette. »

Ernest s'avança vers Francis. « C'est vrai ça, Francis?

— Mais non, papa. Vous savez comme il est maladroit. Y a glissé pis y est tombé.

— C'est vrai ça, Richard? »

L'enfant leva sur lui des yeux d'agneau qu'on égorge, ce qui ne manquait jamais d'agacer Ernest, et fit signe que oui, sachant trop bien l'inutilité d'accuser son frère et les sévices que celui-ci lui réserverait si jamais il s'avisait de le faire.

« Vous voyez, Madame Landeau, c'était tout simplement un accident. »

La vieille lui jeta un regard noir et, saisissant la main de Richard, l'emmena changer de vêtements tout en maugréant à mi-voix.

« Si tu n'as pas fait tomber ton frère comme Madame Landeau le prétend, tu aurais quand même pu l'aider puisque c'est glissant et qu'il a de la peine à marcher.

— Y a pas voulu que j'l'aide, papa.

— Je sais, je sais. Maintenant, va-t-en à l'école. Tu vas être en retard. »

Ernest retourna au magasin en soupirant. Mme Landeau tenait sa maison à merveille, mais comme c'était dommage qu'elle n'eût jamais aimé Francis. Comment pouvait-on ne pas aimer Francis, ce beau grand garçon aux cheveux bouclés, aux yeux clairs, au langage direct?

On était en juillet 1953. Ernest Destel se réjouissait parce qu'enfin il avait pu, accompagné de ses fils, quitter Stevens pour son pèlerinage annuel au Québec.

Surtout depuis la mort de sa femme, il avait pris l'habitude de profiter du temps où les fermiers étaient occupés à la fenaison et où ses chantiers forestiers étaient inactifs, pour retourner à Saint-Timothée dans le haut Pontiac où habitait son oncle Edgar. Il y était né et y avait vécu jusqu'au jour où son père, limeur de scie, avait perdu son emploi quand la scierie avait fermé ses portes. Un cousin qui habitait Stevens lui avait dit qu'il pourrait y trouver du travail, et c'est ainsi qu'Ernest, le plus jeune de sa famille, était arrivé adolescent dans ce petit village du nord de l'Ontario.

Cette année, il avait attendu avec plus d'impatience que d'habitude ce retour aux sources car les ennuis n'avaient pas manqué. D'abord, il avait eu toutes sortes de déboires à son chantier de bois de pulpe, même un accident mortel, l'un de ses bûcherons ayant perdu la vie. En plus, les tempêtes de neige avaient succédé aux dégels subits et inattendus, ruinant les chemins par lesquels on transportait le bois depuis la forêt jusqu'au chemin de fer. Vraiment, se disait-il, l'ère des chevaux était révolue et il lui faudrait s'acheter plus de camions et des bulldozers, mais le moyen de le faire avec ce que ça rapportait? Si au moins il avait pu vendre son bois de pulpe à des prix compétitifs! Malheureusement, le transport depuis le nord de l'Ontario coûtait trop cher et il était bien forcé de le vendre à l'usine locale qui avait beau jeu de fixer les prix.

Puis, il y avait eu les ennuis avec Francis. La nouvelle institutrice avait osé le renvoyer de l'école sous prétexte qu'il était dissipé et insolent, et qu'il dérangeait la classe. Ernest avait dû user de toute son autorité pour la forcer à reprendre le garçon. Il secoua la tête. Encore une autre comme Mme Landeau qui favorisait Richard. Sentimentales comme le sont les femmes, elles prenaient Richard en pitié à cause de son infirmité et

semblaient ressentir comme une injustice la bonne santé, l'exubérance et la force de Francis. Cette petite sotte avait été jusqu'à lui dire qu'il était chanceux d'avoir un fils comme Richard, studieux, intelligent, et si doué pour la musique.

De fait, tout petit, l'harmonium de sa défunte mère avait attiré le garçonnet, et l'organiste de l'église avait bien voulu lui donner des leçons. Puis, les postes émetteurs de radio ayant enfin atteint le nord de l'Ontario, Richard, en tournant le bouton était tombé par hasard sur une émission où un artiste du nom de Jasha Heifetz donnait un récital de violon. Cette musique l'avait transporté d'émotion et de ravissement. Jamais il n'avait entendu quelque chose de semblable et il avait décidé qu'un jour il apprendrait à jouer cette musique céleste. Fidèle à la parole donnée à sa femme mourante, Ernest ne lui refusait rien de raisonnable. Aussi quand Richard avait demandé, pour son septième anniversaire, que son père lui achète un violon, celui-ci s'en était procuré un que le garçonnet commença aussitôt à jouer à l'oreille avec des résultats surprenants.

Enfin, en septembre, Francis irait au collège. Les bons Pères Jésuites, qui en avaient vu d'autres, sauraient canaliser cette énergie surabondante de la jeunesse et en faire un homme propre à le seconder dans ses affaires, et éventuellement à lui succéder. Les études coûtaient cher cependant. Il lui faudrait aviser.

Ernest chassa ces pensées sombres et se concentra sur la route étroite qui, maintenant qu'il approchait de Pembroke, était au moins pavée. Bientôt il serait à Saint-Timothée et, pendant trois semaines, il pourrait retrouver les sentiers de son enfance et aller à la pêche avec son cousin Roger, comme lorsqu'ils étaient enfants. Curieuse destinée que celle de Roger. Depuis ses malheurs, il s'était bâti une cabane sur les bords du lac Fantôme, et s'était fait ermite.

Alors qu'elle n'avait que seize ans et lui dix-sept, Roger était tombé follement amoureux de Marie-Laure, au teint de pêche et aux yeux de velours. Le père de la jeune fille avait refusé tout net sa demande en mariage, mais les amours avaient continué. En 1938, à la veille de la guerre, le père avait cédé, et ils s'étaient épousés. Un an après, Marie-Laure était

morte en donnant naissance à un enfant mort-né, dans des circonstances particulièrement tragiques, où il fut impossible de trouver à temps un médecin qui voulût bien se rendre dans ce patelin perdu. Lorsqu'enfin Roger était revenu avec le médecin de Fort-Coulonge, celui-ci n'avait pu que constater le décès de la mère et de l'enfant. Après l'inhumation, Roger s'était enfui comme un fou dans la forêt et y avait vécu durant trois mois. Il n'en était sorti que pour aller s'engager volontaire dans les Forces armées, « pour se faire tuer », disaient les vieux.

Malgré la témérité du désespoir, il avait traversé à peu près indemne cinq années de guerre, sauf pour la dernière année, alors qu'au cours d'un exploit particulièrement glorieux il avait été balayé par une rafale de mitrailleuse. Il était parti désespéré, il en était revenu avec la Croix Victoria, mais muet ou à peu près sur ses expériences de guerre. Sa renommée lui avait attiré la visite de journalistes et d'autres curieux. C'est alors qu'il s'était bâti cet ermitage sur la rive la plus éloignée du lac Fantôme. Ce lac avait été ainsi nommé par les Indiens lorsqu'un vieux missionnaire avait installé une statue de la Vierge de Lourdes dans une espèce de grotte naturelle au bord de l'eau et qu'ils avaient aperçu cette forme blanche à travers les brumes du lac.

Avec l'astuce des bêtes de la forêt, Roger avait situé son gîte dans le flanc d'une colline peu élevée, entourée d'un ruisseau assez profond qui tenait lieu de douve naturelle. De là-haut, il pouvait surveiller l'accès à sa demeure par le seul sentier praticable. De plus, il s'était aménagé des issues cachées de sorte que, lorsqu'un indésirable se présentait, il avait tout le loisir de quitter les lieux jusqu'à ce que, découragé de frapper en vain, le raseur s'en retourne bredouille.

La voiture quitta la route 148 pour s'engager dans le chemin de sable étroit qui conduisait à la ferme du père de Roger, tout au bout du rang, à l'orée de la forêt.

« Eh bien, les garçons, nous voici presque rendus. Nous serons bientôt chez l'oncle Edgar.

— À peu près temps », maugréa Francis que ces vacances n'enthousiasmaient pas. Les années précédentes, son père l'avait forcé à

aider son oncle dans les travaux de la ferme, tâches qu'il ne trouvait guère emballantes. De plus, les voisins étaient loin, et il y avait peu de jeunes gens de son âge dans les environs.

Richard, quant à lui, adorait sa tante Germaine qui le lui rendait bien, et aimait l'aider à la préparation des repas, s'occuper du poulailler, du potager, de la cueillette des baies sauvages.

La mauvaise humeur de Francis se dissipa entièrement lorsque, à un détour de la route, les bâtiments de ferme apparurent et qu'il vit, devant la grange, un tracteur tout neuf.

« Papa, regardez donc, l'oncle Edgar qui s'est enfin modernisé. Ah, que j'ai hâte d'essayer ça! »

Ernest freina devant la porte de la maison et suivit des yeux son fils qui, dès que la voiture se fut arrêtée, s'élançait vers la machine rutilante. Il en fut heureux. Francis était vraiment doué pour tous ces engins. Ça l'occuperait, et ils passeraient tous de bonnes vacances.

Dès le lendemain, de bon matin, Ernest prit le sentier dissimulé qui conduisait au lac Fantôme. Le temps était radieux. Lorsqu'il quitta la prairie pour entrer dans la forêt, la bonne odeur des bois francs l'assaillit, si différente de celle des forêts du nord où les résineux, la cendre des vieux brûlés et l'odeur de muskeg se mêlent en un bouquet acide et amer. Ici, les grands érables, les merisiers, les chênes donnent à la forêt un parfum clair de bonne végétation auquel s'ajoute la note cireuse des fougères qui tapissent le sol.

Combien de fois n'avait-il pas parcouru ce sentier avec Roger lorsqu'ils étaient enfants! Ici se trouvait l'étang plein de têtards au printemps, qui devenait sonore avec ses ouaouarons, et où habitaient les tortues à bec. Plus loin s'élevait une colline aux flancs couverts de merisiers, du sommet de laquelle on découvrait les eaux miroitantes du lac.

Ernest descendit le versant et se dirigea vers la gauche où un amoncellement de gros rochers gris trempait les pieds dans l'eau. Une faille dans le rocher conduisait à la grève. Il se pencha, regarda dans une caverne basse qui s'ouvrait au niveau de l'eau et sourit avec satisfaction. Roger y avait laissé un canot. Il n'aurait pas besoin de faire le tour du lac à pied. Il tira l'embarcation hors de sa cachette et, avant d'y monter, lança de l'eau avec ses mains sur la paroi rocheuse pour le plaisir d'y voir apparaître les dessins rupestres tracés jadis par les Indiens avec une substance rouge marron. Roger et lui l'avaient nommée la caverne du Dieu du Tonnerre à cause de certains traits figurant vaguement des éclairs zigzagants.

Il se mit à pagayer avec entrain, et lorsqu'il contourna la pointe rocheuse qui cachait une baie profonde, il aperçut tout au fond la masse sombre de l'habitation de Roger tapie au flanc de la colline. À son approche, son cousin sortit de la maison et lui fit un grand signe de la main.

Lorsque la pointe du canot crissa sur la grève, Roger était là pour le tirer hors de l'eau. Ils se serrèrent la main et s'acheminèrent côte à côte vers la

maisonnette juchée sur un rocher, regardant le lac de sa fenêtre panoramique, véritable œil de Cyclope luisant doucement dans l'ombre des grands arbres. L'arrière se prolongeait et s'enfonçait dans le flanc de la colline abrupte, de sorte qu'elle ressemblait à une bête alerte, tapie au bord de son antre.

« Ta mère m'a dit qu'elle ne t'avait pas vu depuis presque un mois. Pourtant, tu savais que j'arrivais puisque t'as laissé le canot dans la caverne.

— Oh, tu sais, c'est pas difficile à deviner puisque tu viens chaque année à ce temps-ci.

— Oui, et cette année je n'y aurais pas manqué. »

Ernest se mit à raconter tous les ennuis qu'il avait eu à supporter.

« Tout ça pour te dire, conclut-il, que j'ai eu des soucis. Et maintenant, il faut que je songe à faire instruire les garçons. Francis a terminé l'école primaire. Il lui faudra donc aller pensionnaire. Et pour te dire franchement, j'en ai assez de trimer dur pour la compagnie de Stevens qui s'arrange toujours pour que le jobbeur ait juste un salaire alors qu'eux ramassent les gros profits. »

Roger qui, durant ce récit, s'était affairé à préparer une boisson glacée aux framboises, s'avança avec le plateau qu'il posa sur une table rustique.

« Eh ben, mon vieux, dit-il en invitant son cousin à se servir, il faut dire que tu tombes bien. Je t'attendais justement pour te proposer quelque chose. Tu sais que la Black Hawk Lumber exploite les limites autour des lacs Turpin et Papineau?

— Oui, ils les avaient déjà sous-louées de la E.B. Eddy il y a au moins trois ans.

— En deux ans, ils avaient déjà tout coupé le bois mou pour faire de la pulpe à papier. Alors, l'an dernier, ils ont demandé à leur contracteur d'y couper le bois franc. Le gars a perdu sa chemise. C'est pas du tout la même chose, le bois franc et le bois mou.

— Oui, en effet.

— Il leur reste une limite au nord du lac Papineau. Demain je veux que tu viennes avec moi. J'ai quelque chose à te montrer.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— C'est trop loin. Il faudra partir de bonne heure demain matin si on veut être revenus avant la nuit. J'te garantis que tu ne le regretteras pas.

— Tu peux pas me dire de quoi il s'agit? demanda Ernest en reposant son verre dans le plateau.

— Non, j'aime mieux que tu voies par toi-même. Crois-moi, ça va être bien plus convaincant. »

Au repas du soir, Ernest raconta à son oncle et à sa tante sa visite chez Roger. Puis il se tourna vers Francis.

« Il faut se lever à cinq heures et demie, demain, lui dit-il. Faut aller marcher une limite avec Roger, et je te veux avec moi. Il est temps que tu apprennes le métier de la forêt si tu dois travailler avec moi plus tard. »

Francis fit la moue.

« J'aime mieux conduire le tracteur que d'aller marcher toute la journée dans le bois.

— Moi j'irai, papa, s'écria Richard. J'ai hâte de voir mon oncle Roger.

— Tu iras passer une journée avec lui si tu veux, mais pas demain, ça te ferait trop long à marcher. »

L'enfant, toute sa joie éteinte, plongea le nez dans son assiette. Avec l'insouciance de la jeunesse, il oubliait parfois son infirmité. Mais les soucis que se faisaient pour lui les gens qu'il aimait se chargeaient vite de la lui rappeler.

« Je te réveillerai à cinq heures et demie, Francis », dit Ernest d'un ton sans appel.

Roger avait dû les guetter. Dès que le canot s'engagea dans la baie il sortit et descendit vers la grève. Lorsqu'ils abordèrent, il déposa son sac et sa hachette dans l'embarcation et fit signe à Francis de se mettre au milieu. Puis Ernest et lui poussèrent le canot vers le large et se mirent à pagayer en parfaite synchronisation.

Dans la brume du matin qui collait à la surface, l'embarcation glissait sur l'eau, sans bruit, comme un bateau de rêve. Une orignole et son petit, debout dans l'eau peu profonde près du rivage, cessèrent un moment de brouter les plantes aquatiques pour regarder s'éloigner et se fondre dans la brume ce canot fantôme qui avait soudain traversé leur univers.

« Nous allons remonter la petite rivière aux Saules aussi loin que nous pourrons, dit Roger. L'eau est haute cette année et nous pourrons approcher plus près du lac Papineau. Ça fera d'autant moins long à porter. »

La rivière qui alimentait le lac s'ouvrait comme un corridor sombre et tortueux courant sous les grands arbres. Ils s'y engagèrent, ramant à contre-courant. Un quart d'heure plus tard, les berges se rapprochant sans cesse, ils durent mettre pied à terre.

« Bon, dit Roger, il ne nous reste au plus qu'un mille et demi pour le lac Papineau. »

Il ceignit la courroie qui retenait la hachette à sa taille, endossa son sac, et partit à l'avant. Ernest plaça les pagaies de façon à former une assise, et se renversa le canot sur la tête. Francis fermait la marche portant un grand sac de toile brune qui contenait les provisions pour la journée.

Une demi-heure plus tard Roger fit halte sur le dessus d'une colline assez élevée. Avec soulagement, Ernest déposa le canot et, enlevant son chapeau, s'essuya le front.

« Ouf, je commençais à avoir soif. Passe-moi la bouteille d'eau, Francis. »

Il la prit, but à longs traits, et la passa à Roger.

« Donne-moi aussi l'huile à mouches. J'en avais mis passablement avant de partir mais ces maudits maringouins-là semblent penser que la table est mise. »

Il se versa de l'insecticide dans la main et s'en frotta soigneusement le visage et les mains.

« Ça va, Ernest? demanda Roger. On peut repartir?

— Bien sûr que ça va, grommela Ernest. Tu penses que j'peux pas porter un canot pour une si petite distance? D'ailleurs, si j'me rappelle bien, à partir d'ici ça va plutôt en descendant. »

La marche reprit dans les sous-bois humides d'où se dégageaient des nuées de moustiques. Enfin, une heure plus tard, ils virent luire les eaux brillantes et placides du lac Papineau à travers les arbres.

Roger regarda sa montre. « Il est déjà onze heures, dit-il. Allons nous installer sur l'île en face pour manger. Il y aura moins de maringouins. »

Ils débballèrent le goûter sur une plage rocailleuse.

« Dis donc, Francis, fit Ernest, s'apercevant soudain du mutisme de son fils, le chat t'a mangé la langue? T'as rien dit depuis le matin. »

Francis haussa les épaules.

« J'veus l'avais dit que j'aimais mieux conduire le tracteur de mon oncle que de marcher des heures pour rien dans le bois.

— C'est certainement pas pour rien, mon garçon. J'ai insisté pour qu'il vienne, continua Ernest en se tournant vers Roger. Après tout, il est temps qu'il apprenne le métier s'il doit me remplacer un jour.

— Pourquoi qu'on a pas apporté de carabine, aussi, se plaignit Francis.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec une carabine quand on va marcher une limite de bois? demanda Roger. Ça fait juste une chose inutile à porter.

— On sait jamais. Si on rencontrait un ours...

— Tu peux être sûr qu'on n'en verra pas. Ils te sentent et t'entendent venir de loin, et ils s'enfuient.

— On aurait pu tuer des oiseaux.

— On ne tue pas les bêtes sans raison », riposta Roger, un peu sèchement.

Il se pencha et sortit de son sac une carte géographique.

« Tu vois, Ernest, j'ai eu la carte des limites dont je te parle. »

Il la déplia et l'étendit sur le sol devant eux.

« Ici, dit-il, c'est le lac Papineau. Au nord, c'est la limite qui n'a jamais été bûchée, et là, à l'ouest, c'est celle où ce pauvre Daviault a perdu sa chemise l'année dernière. Comme tu vois, elles se touchent. »

Il replia la carte avec soin et la rangea dans son sac.

« Bon, si tout le monde a fini, allons-y. Nous allons commencer par la tête du lac. Puis, j'ai hâte de te montrer celle de l'ouest. Tu n'en croiras pas tes yeux. »

Le canot fut remis dans l'eau calme où seules frissonnaient de petites vaguelettes.

« Au moins, fit Ernest, il n'y a pas de mouches ni de maringouins. »

La rive nord du lac était marécageuse et couverte d'ajoncs mais ils finirent par trouver une pointe plus sèche où ils purent mettre pied à terre. Ernest tira le canot hors de l'eau.

« Marchons jusqu'au flanc de la grosse colline que tu vois là-bas. Je vais te prouver que cette limite-là contient plus que les deux millions et demi de pieds de bois que l'ingénieur de la Black Hawk Lumber a estimés.

— Ça a l'air loin, ronchonna Francis. J'pourrais pas vous attendre ici?

— Bien sûr que non, dit vivement son père, c'est exactement pour ça que je t'ai amené. T'as la chance d'être avec ton oncle Roger qui est un connaisseur de bois dépareillé. Il faut que t'apprennes comment ça se fait. »

La marche reprit en file indienne d'abord dans un épais fourré où chaque pas levait les inévitables moustiques. Après une vingtaine de minutes, le terrain s'élevant, la horde dévorante diminua un peu. Les buissons d'aulnes et de saules cédèrent la place à des arbres plus gros et plus espacés.

Roger s'arrêta et d'un grand geste embrassa le flanc de la colline.

« Hein, qu'est-ce que tu penses de ça, Ernest? Comme tu sais, les merisiers n'aiment pas se mouiller les pieds, mais sur le versant des collines, dans ce sol-ci, rien de plus beau. J'ai marché pratiquement toute la limite et je peux te certifier que c'est presque aussi beau que ça partout. »

Il sortit de sa poche de chemise un crayon et un carnet et, s'avancant un peu plus loin, il se mit à compter tous les arbres de bonne taille qu'il pouvait apercevoir et inscrivit un chiffre sur son carnet.

« Regarde-moi ça, dit-il en appuyant la main sur l'un des gros merisiers. Un arbre comme ça a facilement deux billots. Mettons que la moyenne est d'un billot et demi, bon, je multiplie. »

Il continua ses calculs en silence pour un moment, puis il leva les yeux vers Ernest.

« Tu vois, si l'on compte qu'on peut apercevoir environ un acre, et avec la grandeur de la limite telle qu'indiquée sur la carte, j'arrive facilement à trois millions et demi de pieds de bois. Tu penses que ça vaut pas la peine de prendre le risque? »

Ernest hocha la tête. « En effet, j'pensais pas que ça serait aussi bien que ça. Mais, tu sais, c'est un risque, et un gros. Ça veut dire qu'il me faut abandonner mes opérations de Stevens, déménager mes hommes-clefs ici... Et puis, c'est que ça presse. On est déjà en juillet. Il me faudrait bâtir les camps en août pour loger tout ce monde, et être prêt à commencer la coupe en septembre, dès que la sève aura ralenti pour que le bois se conserve bien. »

Les yeux perdus au loin, Ernest hocha la tête.

« Je comprends que ce serait pour toi une décision difficile à prendre. Mais avant de trop t'inquiéter, allons voir la limite de Daviault. Laisse-moi te dire que tu n'as pas encore vu le meilleur. »

Ils retournèrent au canot et allèrent aborder sur la rive ouest du lac. Là la forêt portait les traces d'une exploitation récente : des chemins de halage serpentaient autour des collines, et des souches fraîchement coupées se voyaient partout.

« Viens par ici, dit Roger. Suivons ce chemin. »

La route serpentait le long d'un ruisseau clair et babillard. À un détour du chemin, au pied d'une grosse côte, ils débouchèrent sur une prairie où se dressaient une douzaine de cabanes groupées autour d'une construction plus importante.

« Ah, ça, fit Ernest, étonné, ils n'ont pas défait les camps à la fin de la saison? Ça me surprend de la Black Hawk Lumber. Des gens auraient pu s'y installer et mettre le feu à la forêt. Comment se fait-il qu'ils aient toléré ça?

— Ils ont préféré les laisser, vu que les opérations n'étaient pas terminées. »

Autour des cabanes se voyaient les débris que laisse le passage des humains : outils brisés ou rouillés, vieilles chaussures, gants dépareillés, cordées de bois de chauffage. Chaque porte était solidement verrouillée par un cadenas.

« Comme tu vois, continua-t-il, avec un peu de réparations et de nettoyage, tu pourras commencer les opérations.

— Tu crois qu'ils vont me laisser l'usage des camps et des chemins comme ça sans m'offrir un prix ridicule ou exiger un loyer exorbitant?

— Ce que je crois, Ernest, c'est qu'ils ont perdu assez d'argent l'an dernier pour une récolte de bois décevante qu'ils sont mûrs pour ce que tu leur offriras. Bon, allons jusqu'au flanc de la grosse côte là-bas. C'est là ma surprise. »

Ils repartirent à la file indienne, Roger en tête. Au bout d'un quart d'heure de marche, Roger s'arrêta dans une clairière où, parmi les souches, s'élevaient des arbres majestueux d'une grosseur et d'une hauteur étonnantes.

« Vois-tu ce que cet ignorant a fait? Il a coupé seulement les merisiers blancs moyens car il était sûr qu'ils étaient sains. Il a eu peur des gros, pensant qu'ils étaient pourris au cœur à cause des petites branches sèches. Mais écoute-moi ça. »

D'un coup de hachette il fit voler un morceau d'écorce de la grandeur de la main. La chair de l'arbre apparut, blanche, humide, irisée comme un os. Du dos de la hachette, il frappa la plaie. L'outil rebondit et l'arbre tout entier rendit un son clair, chantant.

« Tiens, Francis, continua-t-il, se tournant vers l'adolescent qui se tenait en retrait, puisque tu es venu ici pour apprendre, laisse-moi te montrer la différence avec un arbre qui est pourri au cœur. »

Il chercha du regard jusqu'à ce qu'il trouve un arbre qui avait été autrefois frappé par la foudre et il répéta l'opération. Cette fois, même si la chair de l'arbre paraissait aussi saine que l'autre, l'arbre rendit un son sourd, de trois tons plus bas.

« Tu entends? Il est pourri au cœur. Tout ça pour te dire, Ernest, continua-t-il, que t'as ici tout ce qu'il faut pour faire un coup d'argent si tu sais comment t'y prendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— C'est bien simple. Tu prends le contrat de couper la limite nord au prix qu'ils ont payé l'an dernier à Daviault et avec lequel il a fait faillite, mais à deux conditions : d'abord, que tu puisses te servir des camps et des chemins, sans frais, et puis, et c'est là le plus important, tu veux qu'ils te permettent de couper tout ce qui reste de cette limite-ci, toujours au même prix. Comme ils pensent qu'il ne reste à peu près rien de bon ici, ils ne feront pas de difficultés.

— Combien ça ferait en tout? »

Roger se mit à rire.

« Presque six millions de pieds de bois, mon cher. Et avec ça, pas de camps ou à peu près à bâtir, des chemins à faire seulement pour la limite nord. Tiens, rien qu'avec un arbre comme celui-ci, continua-t-il, montrant l'énorme tronc où il avait fait le premier test, tu peux scier mille pieds de planches. Je l'ai déjà compté. T'as ici un autre deux millions au moins. Et dire que Daviault est passé à côté de tout ça, dit-il en secouant la tête.

— Je suppose qu'ils veulent le bois livré à leur moulin de Donaldson?

— Oui, une trentaine de milles tout au plus. »

Pendant cette discussion qui ne l'intéressait visiblement pas, Francis s'était éloigné. Soudain, vers la gauche, on entendit les cris d'un petit animal en détresse. Roger écouta un moment, puis à grands bonds silencieux il courut dans cette direction, suivi de près par Ernest.

En débouchant dans la clairière ils aperçurent Francis qui s'acharnait sur un porc-épic qu'il avait blessé à coups de pierre. L'animal saignait, une oreille pendante, une patte cassée, tandis que l'adolescent, une branche

taillée en biseau à la main, poursuivait l'animal qui se traînait péniblement, tout en essayant de lui crever les yeux.

D'un bond Roger fut sur lui, lui appliquant la prise du commando, le visage si en colère qu'Ernest s'inquiéta qu'il ne lui fit du mal.

Il prit son cousin par les épaules. « Lâche-le, Roger, je m'en occupe. »

L'étreinte se desserra et Francis s'écarta, l'air effrayé.

Ernest regarda son fils avec tristesse.

« Tu me déçois, Francis. T'amuser à faire pâtir les bêtes au lieu de tâcher d'apprendre ce qui peut être si important pour nous... vraiment, j'te comprends pas. Enfin, soupira-t-il, puisque tu te conduis comme un enfant, tu seras puni comme un enfant. Demain et après-demain, tu fendras du bois et tu le corderas pour l'hiver prochain. Pas de tracteur pour deux jours, tu m'entends? »

Pour une fois, Francis n'essaya pas de se justifier.

Le retour se fit en silence ; le charme était rompu. Chacun accomplissait mécaniquement sa tâche. Lorsqu'ils arrivèrent en vue de la demeure de Roger, celui-ci se tourna vers Ernest :

« Je crois qu'il faudrait aller parler à la Black Hawk Lumber au plus vite. J'irai avec toi. Ils ont leurs bureaux à Pembroke, comme tu sais.

— Laisse-moi réfléchir, Roger. Si au moins tu voulais prendre ce contrat-là avec moi, comme associé. Ça te reviendrait. »

Roger hocha la tête.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec de l'argent? J'ai ma pension, et avec ce que je gagne comme plaqueur de chemins pour les compagnies forestières des alentours, plus les quelques meubles que je fabrique pour revendre, j'en ai amplement. Mais mettons que j'te laisse la journée de demain pour y penser. Après-demain, je me proposais d'aller aux provisions de toute façon. Je passerai te prendre et nous irons à Pembroke, d'accord?

— Je vais y penser d'ici là, Roger. Ah, j'oublie. Richard m'a fait promettre de te dire qu'il a bien hâte de te voir. »

Le visage de Roger s'éclaira.

« Dis à Richard que je le ramènerai pour passer deux ou trois jours avec moi.

— En voilà un qui sera content! Alors, on se dit à bientôt, Roger », ajouta Ernest en poussant vers le large le canot où Francis, silencieux, avait déjà pris place.

Cette nuit-là, Ernest ne parvenait pas à s'endormir. Vers minuit, le vent s'éleva, faisant craquer la vieille maison de ferme. Les éclairs illuminaient la chambre d'une lueur blafarde à travers les rideaux de voile, puis le tonnerre se mit à gronder. Les yeux grands ouverts il repassait toutes les choses qu'il devrait accomplir si jamais il obtenait ce contrat. D'abord, régler ses affaires à Stevens, puis, dès août, mettre en ordre les camps existants pour abriter les bûcherons. Il pouvait compter sur Roger pour lui plaquer les chemins. Puis il lui faudrait acheter un bulldozer pour défricher et niveler ces routes, et embaucher des camionneurs pour charroyer les billots jusqu'à la scierie. Heureusement que les chemins étaient déjà faits pour la limite à l'ouest du lac. On pourrait commencer par là en attendant qu'il fasse assez froid pour geler les nouveaux chemins de la limite nord. Il finit par s'endormir.

Le lendemain, il se réveilla plus tard que d'habitude car, lorsqu'il descendit à la cuisine où tante Germaine s'affairait autour du poêle à bois, toute la famille avait pris place autour de la table, même Roger qui était arrivé du lac Fantôme au lever du jour.

« Bonjour tout le monde, dit-il. Tu es déjà là, Roger? Tu m'avais dit après-demain. »

Celui-ci sourit. « Il y a un vieux proverbe qui dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud.

— Ouais, mais ça fait des choses à penser, tu sais. »

Il remercia tante Germaine qui déposait devant lui une assiette remplie de « pitounes », petites crêpes de farine de sarrazin qu'elle faisait cuire sur la surface noire et luisante du poêle, frottée d'une couenne de lard. Puis il allongea le bras pour prendre le pot de sirop d'érable qui trônait au milieu de la table, s'en servit largement, et se tourna vers son oncle.

« Roger vous a parlé du projet qu'il voudrait que j'entreprenne? Croyez-vous que ça pourrait réussir? »

L'oncle Edgar releva la tête mais ne répondit pas tout de suite. C'était un homme qui ne parlait pas beaucoup, et qui réfléchissait avant de parler.

Il commença : « D'après ce que Roger m'a dit, je crois que c'est bon, surtout s'ils ne se doutent pas du bois qui reste dans la limite de l'ouest et qu'ils te donnent le même prix...

— Vraiment, j'y pense pas que tu devrais manquer ça », coupa tante Germaine.

Habitué qu'il était d'être interrompu par sa femme, Oncle Edgar se pencha vers son assiette et se remit à manger.

« Tu sais, continua-t-elle, Daviault, c'est un bon jobbeur, mais y connaît rien dans le bois franc, et d'après ce qu'en dit Roger, y t'a laissé le meilleur.

— Alors, reprit Roger, j'suis prêt à aller avec toi ce matin. Si ça marche comme je l'espère, t'auras pas trop de temps pour mettre tout ça en marche. »

Ernest hocha la tête.

« J'ai bien l'impression que si je laisse aller ça, j'vais le regretter. Alors, allons à Pembroke. On verra bien. »

Les deux hommes se levèrent.

« Est-ce que j'peux aller avec toi quand tu retourneras chez-vous, oncle Roger? » demanda Richard.

Celui-ci lui ébouriffa les cheveux en passant.

« Mais oui, j'avais dit à ton père que je t'amènerais. Tu vas trouver du changement, tu sais. Les castors ont commencé un barrage dans le ruisseau devant la maison. Une chance que je suis bâti haut. Ils m'auraient inondé. Tu verras tout ça.

— Bonne chance! » leur cria tante Germaine comme les deux hommes sortaient.

Alors que la voiture filait sur le pont qui relie l'île aux Allumettes québécoise à la rive ontarienne, Ernest s'inquiétait.

« Tu crois vraiment que la Black Hawk Lumber va m'accorder un contrat de cette importance? Après tout, ils me connaissent pas et, dans le fond, j'peux pas dire que j'ai de l'expérience dans la région.

— J'connais bien Buck Acheson, le gérant régional. Il a commencé comme simple mesureur de bois et s'est élevé dans la compagnie à force de travail. C'est pas un mauvais gars, mais faut savoir le prendre. Tu m'laisseras faire. »

Les bureaux de la compagnie se trouvaient dans une modeste maison que rien ne distinguait de ses voisines si ce n'est une plaque de petites dimensions fixée à la porte et portant les mots : Black Hawk Lumber Company. Un homme dans la cinquantaine, aux yeux bleus très pâles sous des sourcils embroussaillés et au teint coloré et raviné de ceux qui ont passé leur vie exposés aux éléments, leur ouvrit la porte.

« Roger! s'exclama-t-il en l'apercevant. Je m'attendais pas à te voir si tôt dans la saison.

— Buck, je te présente mon cousin et presque frère, Ernest Destel. Et si tu as une minute, je te dirai ce qui nous amène. »

Buck les fit passer dans son bureau, aménagé dans l'ancienne salle à manger de la demeure. La pièce conservait encore le papier peint à rayures jaunes de son ancienne vocation, et une guirlande brillamment coloriée de pommes, de poires et de raisins courait au haut des murs.

« Voici, dit Roger. Hier, nous sommes allés marcher vos deux limites du lac Papineau. Mon cousin Ernest serait disposé à prendre le contrat pour la coupe et le transport du bois à votre scierie de Donaldson...

— Pas si vite, Roger. Le fait d'être ton cousin est déjà une recommandation, bien sûr, mais quelle expérience a-t-il pour qu'on lui accorde un contrat aussi difficile? »

Ernest prit la parole. « Depuis dix ans je dirige des opérations forestières pour la Spruce Lumber entre Stevens et Hearst dans le nord de l'Ontario.

— Ici, c'est bien différent, fit remarquer Buck. Là-bas c'est du bois de pulpe, ici, c'est du bois dur. Ce n'est pas du tout le même travail. Là-bas, il est facile pour deux hommes de couper les troncs d'épinette en tronçons de quatre pieds et de les empiler près du chemin pour que les camions les ramassent. Mais quand on a un billot de merisier de douze, ou même de seize pieds, ça ne se déplace pas à bras d'hommes.

— Je sais, dit vivement Ernest, je connais ce qu'il faut faire. Mais en plus, je connais bien la région. Je suis né à Saint-Timothée et j'y ai grandi jusqu'à l'âge de quinze ans. Roger et moi avons passé notre enfance à parcourir cette forêt-là.

— Tu sais bien, Buck, ajouta Roger, que je te l'aurais pas amené si j'étais pas sûr qu'il pourrait en faire une réussite. Mais pour qu'il prenne le contrat, il y aurait deux conditions. »

Buck fronça les sourcils. « C'est la compagnie qui fixe les conditions, Roger, dit-il sèchement.

Oui, bien sûr, se hâta de dire Roger. Mais tu conviendras que c'est un contrat assez spécial. Daviault s'en est aperçu, n'est-ce pas? »

Le visage de Buck se crispa. La compagnie avait perdu de l'argent dans cette faillite. Et ça s'était produit dans sa région, sous sa responsabilité. C'était la première fois qu'une chose pareille lui arrivait.

« Vois-tu, Buck, continua Roger d'un ton de voix apaisant, mon cousin serait prêt à prendre le contrat au même prix que vous payiez Daviault, mais à deux conditions : d'abord qu'il puisse se servir des chemins et des camps déjà bâtis, et ce, sans frais. »

Buck hocha la tête. « Ça pourrait se faire. Et l'autre?

— Qu'il puisse couper non seulement la limite nord, mais tout le bois qui reste sur la limite ouest, toujours au même prix.

— D'après l'ingénieur, il ne reste rien de bon sur celle de l'ouest.

— Buck, ce n'est pas à un homme d'expérience comme toi que j vais apprendre qu'il y a plus à savoir à propos de la forêt que ce qu'on apprend dans les livres. Ernest est sûr qu'il y a plus de bois dans les deux limites que

ce qu'en dit l'ingénieur, et je suis de son avis. Alors, si tout est payé au même prix, à la quantité, il va se tirer d'affaire. »

La discussion continua entre les trois hommes, et à la fin Buck se laissa persuader. L'échec de l'année précédente l'avait marqué. Il s'était creusé la tête pour savoir quoi faire, à qui faire confiance. Et voilà que Roger, qu'il avait en haute estime, semblait lui apporter la solution.

Les deux hommes retournèrent à Saint-Timothée de fort bonne humeur. Pragmatique comme l'était Ernest, il ne regardait pas en arrière lorsqu'une décision avait été prise. Toutes ses énergies étaient dirigées vers le projet à venir.

Le repas du midi fut gai et la discussion continua sur la meilleure façon d'organiser leur nouvelle vie. Seul Francis gardait son visage boudeur, et le fait d'avoir fendu et cordé du bois de chauffage tout l'avant-midi au lieu de se promener sur le beau tracteur neuf n'avait pas amélioré son humeur.

« Alors, il faut déménager ici, dans le fond des bois? demanda-t-il d'une voix hargneuse.

— Ça ne change rien pour toi, dit Ernest. De toute façon, tu t'en vas pensionnaire au collège.

— Je veux que Richard vienne vivre ici, avec nous, déclara tante Germaine. L'école est tout près, même pas un mille. »

Les yeux de Richard brillèrent. « C'est vrai, ma tante? Je vais rester ici?

— Bien sûr, mon petit chou. N'est-ce pas, Ernest?

— Vous êtes bien bonne, ma tante. Ça m'arrangerait bien puisque je devrai rester au chantier jusqu'à la fin du contrat. J'en ai pour au moins six mois. »

Les problèmes disparaissaient un à un, se dit Ernest. Il eut soudain l'impression qu'il était emporté par un courant irrésistible et que sa vie ne serait plus jamais la même.

Lorsqu'Ernest s'était vu confronté au problème d'embaucher des bûcherons dans une région où il ne connaissait plus beaucoup de gens, Roger lui avait suggéré de se trouver d'abord un bon cuisinier, quelqu'un qui jouisse d'une bonne renommée.

« J'en connais un, avait-il dit, mais il faudrait que tu fasses vite. Et au besoin, offre lui plus cher pour t'assurer de ses services. Il en vaut la peine. Lorsque les bûcherons apprendront qu'il a signé un contrat avec toi, ils sauront que c'est une opération sérieuse et tu les verras arriver pour s'embaucher. »

C'est ainsi que Gros-Christ était entré dans sa vie, avec son fidèle adjoint et inséparable compagnon, Ti-Christ.

On avait affublé le cuisinier de ce sobriquet parce que, quoique fort peu loquace, lorsque la colère le saisissait, il laissait échapper un Christ! tonitruant qui faisait cesser toute discussion. Aussi grand qu'Ernest, avec un cou de taureau et un tour de taille impressionnant, le visage rongé par une barbe noire qui rejoignait ses cheveux raides et abondants, il aurait pu figurer le mythique abominable homme des neiges. Pourtant, ses énormes mains velues n'avaient pas leurs pareilles pour façonner des croûtes de tarte légères, des beignets qui fondaient dans la bouche, des rôtis juteux. Le soir, les hommes s'endormaient dans l'odeur du bon pain doré cuisant dans les fours mêlée à l'arôme des fèves au lard qui mijotaient pour le petit déjeuner du lendemain.

C'était un disciplinaire strict, qui ne tolérait aucun manquement. Il était alors d'usage d'interdire les conversations à table. On était là pour se restaurer le plus rapidement possible afin de retourner au travail dans les plus brefs délais, ou, si c'était le soir, d'aller au repos de bonne heure afin de se lever à l'aube. Au début du chantier, les anciens s'amusaient à encourager les nouveaux à parler afin de provoquer l'éclat qui ne manquait pas de se produire. Le cuisinier faisait brusquement irruption dans la pièce,

et, avec un Christ! retentissant, il plantait la lame de son coutelas dans la table devant le coupable en disant : « Y aura pas de parlage icitte, compris? »

Ti-Christ était tout l'opposé : maigre, les joues creuses, le crâne dégarni, la cage thoracique efflanquée soutenue par deux petites jambes grêles, il était souvent la cible des plaisanteries des bûcherons. Aussi volubile que Gros-Christ était silencieux, il avait la colère facile, mais, comme les souffre-douleur nés, n'avait jamais fait peur à personne. Nul cependant n'aurait osé porter la main sur lui car alors c'est à Gros-Christ qu'on aurait eu affaire.

Pendant que Roger s'occupait, avec le premier groupe de bûcherons embauchés, à nettoyer et à réparer les camps existants, Ernest voyageait jusque dans les cantons de l'Est pour trouver des ouvriers d'expérience dans les bois durs, et surtout, outillés pour faire ce travail. Il avait compris qu'il fallait maintenant se tourner vers la mécanisation et abandonner les méthodes traditionnelles, trop lentes et trop coûteuses. Il eut la chance de dénicher le nombre requis de bûcherons possédant des scies mécaniques, et même des Timber Jacks, ces nouvelles machines montées sur des pneus qui permettaient de traîner et d'empiler les lourds troncs de merisier, éliminant par le fait même la nécessité d'avoir recours aux chevaux.

Une fois les équipes distribuées dans les différents secteurs, les travaux débutèrent. Dès que Roger eut fini de plaquer les chemins, il retourna à son cher ermitage.

« Je reviendrai de temps à autre pour voir comment ça va, dit-il à son cousin qui le voyait partir à regret. Et si tu as jamais besoin de moi, tu n'as qu'à m'avertir. »

Le mois de septembre fut si beau qu'on se serait cru en été. Au début d'octobre les feuilles avaient à peine commencé de tomber. La forêt s'étalait dans toute sa splendeur avec le feuillage or des merisiers piqué ici et là par l'écarlate flamboyant d'un érable. Cette beauté fut cependant la cause indirecte du premier accident en forêt.

Même si les règlements de sécurité des travailleurs exigeaient le port du casque en tout temps, il s'en trouvait toujours pour qui ce couvre-chef

semblait trop lourd et trop chaud. Dès qu'Ernest avait tourné le dos, ils s'en débarrassaient. Ainsi avait-il pris un certain Jules Desloges en flagrant délit à deux reprises et il l'avait sévèrement averti.

Un matin qu'il circulait dans sa jeep pour inspecter les divers foyers d'activité, il se rendit soudain compte qu'il régnait un silence suspect dans le secteur ouest, bientôt suivi de cris. En arrivant sur les lieux, il vit Desloges qui gisait sur le sol tandis que son coéquipier tentait d'enlever l'arbre sec qui était tombé sur lui lorsqu'il avait abattu un gros merisier. Les feuilles avaient caché le tronçon d'arbre mort emmêlé dans les branches de l'arbre sain. En tombant, le chicot avait manqué de peu la tête de Desloges qui, une fois de plus, avait retiré son casque, et lui avait fracassé l'épaule. Ernest le conduisit à l'hôpital tout en remerciant le Ciel que ce ne fût pas plus grave.

Toujours le premier levé, avant même que les hommes aient pris leur petit déjeuner, Ernest faisait la vérification de l'équipement et inspectait les deux bulldozers dont on se servait pour faire les chemins sur lesquels circuleraient les camions dès que le gel en rendrait la surface assez solide pour les porter. Puis il passait la journée dans sa jeep à inspecter les diverses équipes responsables de l'abattage.

Ces équipes se composaient de deux hommes : un abatteur et un « skiddeur » qui, à l'aide du Timber Jack, traînait les lourds billots de merisier et les empilait le long de la route où les camions viendraient les prendre. Les deux hommes étaient payés selon le nombre de mille pieds de bois produits, cette quantité étant déterminée par un employé de la Black Hawk Lumber Company qui venait périodiquement mesurer les piles de billots dans chaque secteur. Cela ne manquait pas de susciter certaines querelles, comme dans les sports où les joueurs sont rarement d'accord avec les décisions de l'arbitre.

Là où l'habileté d'un bûcheron devenait manifeste c'était lorsqu'il décidait, après l'abattage d'un arbre, du nombre de billots de dix, douze ou même seize pieds qu'on pouvait tirer de ce tronc afin d'en extraire le bois le plus valable. Ernest devait souvent donner son avis, en expliquer le pourquoi à ceux qui prenaient de mauvaises décisions afin qu'ils ne les

répètent pas, ou même s'interposer lorsqu'il y avait querelle entre les bûcherons et le mesureur de la compagnie.

Novembre amena la neige et décembre ce froid noir qui rend le sol dur comme pierre. Au bruit déchirant des chaînes de scies s'enfonçant dans la chair vive des arbres et des bulldozers se frayant un chemin à grand fracas dans la forêt en renversant broussailles, souches et arbres, s'ajouta celui des camions peinant sous les énormes charges de bois qu'ils transportaient à la scierie.

On aurait cru que tout ce vacarme aurait fait fuir les bêtes de la forêt, mais au grand dam de Ti-Christ, le dépotoir situé à une petite distance de la porte arrière de la cuisine avait un visiteur régulier : un ours noir énorme qui avait pris l'habitude de venir se nourrir à même les déchets. L'une des fonctions de Ti-Christ était justement d'aller y jeter les restes de cuisine, et il avait eu souvent l'occasion de rencontrer le Gros Noir, comme il l'appelait. Gros-Christ l'avait rassuré en lui disant que l'ours entrerait bientôt en hibernation, mais celui-ci, se nourrissant dans un établissement de cette qualité, semblait peu pressé d'aller jeûner dans son antre.

Un matin, alors que les bûcherons étaient à prendre le petit déjeuner, la porte s'ouvrit à grand fracas et Ti-Christ, retenant d'une main ses pantalons qui lui tombaient autour des genoux, courut vers Ernest.

« J'en ai assez, cria-t-il en jetant par terre sa tuque de laine et en trépignant de rage de sorte que son pantalon tomba autour de ses pieds, découvrant ses fesses maigres et pâles. J'peux pus aller chier en paix sans rencontrer c'te maudit Gros Noir. Ça peut pus durer comme ça, Monsieur Destel, j'veus avertis! »

Lorsqu'Ernest eut réussi à le calmer, Ti-Christ raconta qu'il venait à peine d'entrer dans l'une des chiottes bâties en arrière du camp principal lorsqu'il avait entendu un bruit suspect. En ouvrant la porte, il s'était trouvé nez à nez avec son vieil ennemi Gros Noir, qui, surpris, s'était dressé sur ses pattes arrière.

Un éclat de rire général accueillit ces explications.

« En tout cas, moé, j'travaille pus, cria Ti-Christ au comble de la fureur. J'vas me coucher sur mon lit et j'me r'lèverai quand c'te maudit Gros Noir

ira dormir.

— Mais voyons, commença Ernest, j’peux pas le tuer. Tu sais bien qu’on n’a pas le droit d’avoir des armes à feu... »

Gros-Christ apparut dans l’embrasure de la porte de la cuisine.

« Laissez-moi faire, patron, j’vais m’en débarrasser, moi, de cet ours-là.

— Comment? »

Gros-Christ sourit. « Faites-moi confiance, patron. J’ai ma façon.

— Tu ne vas pas te servir de poison, au moins. Ça aussi c’est défendu par la loi.

— Pas de poison.

— Bon, si tu crois. Allons travailler, les gars », dit-il en se levant.

Les bûcherons défilèrent fort intrigués, se demandant bien ce que Gros-Christ comptait faire. Le lendemain, certains rapportèrent qu’ils avaient entendu des coups de marteau en arrière de la cuisine.

Deux jours plus tard, alors que de nouveau les hommes étaient en train de déjeuner, un grondement sourd, qui allait s’amplifiant, entrecoupé de chocs contre les parois de la salle à manger, galvanisa l’assemblée. On courut dehors dans le matin clair et froid.

Un ours noir gigantesque, coiffé d’un gros baril qui le faisait paraître deux fois plus grand, courait de-ci de-là sur ses pattes arrière. Dès qu’il essayait de retomber sur ses quatre pattes, il se redressait aussitôt avec des hurlements de douleur.

On s’aperçut vite du moyen imaginé par le cuisinier. Il avait, dans un baril au fond duquel il avait placé un appât, enfoncé de longs clous acérés à travers les parois, la pointe tournée vers le fond. Puis il avait placé le piège dans un endroit stratégique. L’ours s’était facilement introduit le museau jusqu’au fond du baril, mais lorsqu’il avait voulu l’en retirer, les clous l’avaient piqué à la gorge. Lorsqu’il se redressait, les clous cessaient de s’enfoncer dans sa chair, lui procurant ainsi un peu de soulagement.

« Essayons de le chasser vers la forêt, cria Ernest, sinon il va tout casser. »

C’est alors que Ti-Christ put savourer la douceur de la vengeance. Enfin la bête détestée, devenue impuissante, se trouvait à sa merci. S’armant

d'une longue tige de saule, il se mit à la poursuivre en trépignant de joie, lui cinglant les jarrets de son fouet improvisé, l'abreuvant d'injures. Il y trouvait tant de plaisir que les autres abandonnèrent la poursuite, se contentant de le regarder faire.

Puis, il y eut un craquement sourd. L'ours affolé, aveuglé par le baril, avait percuté un gros merisier. Sous le choc, le baril se fendit en deux. La bête, délivrée, se dressa soudain devant Ti-Christ qui s'arrêta, paralysé, puis, faisant demi-tour, s'enfuit en hurlant de terreur, aussi vite que ses petites jambes pouvaient le porter. Agissant comme les banderillos dans une course de taureau, les bûcherons se mirent à chahuter l'ours qui, débordé par les événements, fit volte-face et disparut dans la forêt. On ne le revit plus dans les parages. Cela n'empêcha pas les hommes de taquiner Ti-Christ en prétendant avoir vu l'ours s'approcher du camp à diverses reprises.

En décembre, Ernest reçut une lettre de Francis, seulement la deuxième depuis l'arrivée du garçon au collège. Il semblait plus préoccupé de hockey que de ses études.

« Samedi dernier, écrivait-il, nous avons rencontré l'équipe de Saint-Stanislas. J'aurais dû compter un point sur une passe de François Hamel quand un grand escogriffe de joueur de défense m'a flanqué un coup de bâton. Mon bâton à moi s'est fendu, et j'ai tout manqué. Envoie-moi au plus tôt un bon bâton de hockey comme tu m'en faisais quand nous étions à Stevens. Ceux qu'on nous fournit ne valent rien. »

Malgré ses occupations, Ernest s'était exécuté. Il avait taillé et poli à la main, dans du frêne blanc léger, un manche conforme aux normes établies, auquel il avait relié une palette en orme dur, bien galbée, unie par ténon et mortaise pour constituer un ensemble souple et fort. Une fois vernie, la palette entourée de ruban gommé noir, c'était un instrument qui ne manquerait pas de conduire son cher Francis à des victoires toujours plus nombreuses. Et tant pis si pour ce faire il lui fallait rogner sur ses heures de sommeil.

À la mi-mars, avant les premiers dégels du printemps, le charroiage du bois au moulin de Stevenson était terminé. Là où les ingénieurs avaient

prévu deux millions et demi de pieds de bois, Ernest en avait tiré, tel que prévu, près de six millions.

En entrant dans le bureau de Buck Acheson, Ernest s'aperçut que ce dernier était furieux. Il semblait avoir oublié ses déboires de l'année précédente pour ne voir que le montant élevé que la compagnie devait à Ernest.

« C'est scandaleux, proféra-t-il. Personne n'a le droit de faire autant de profit sur les limites de la compagnie. Tu gagnes plus que moi alors qu'il y a plus de trente ans que je travaille pour la Black Hawk.

— Peut-être, Buck, mais tu dois admettre que c'est moi qui ai pris les risques. Tu devrais être content, au contraire. Jamais la production n'a été si élevée. »

De mauvaise grâce Buck dut admettre que l'opération avait été un succès. La discussion continua entre les deux hommes et à la fin il fut convenu qu'on accorderait un nouveau contrat à Ernest pour la saison prochaine.

De retour à Saint-Timothée, la tante Germaine déclara : « Que je suis contente! S'il avait fallu que tu m'enlèves mon Richard, la maison m'aurait paru bien grande. »

Les hasards de la vie me ramènent sur les lieux de mon enfance, songea Ernest. Il avait déjà accumulé un petit capital, donc plus d'inquiétude pour payer les études de Francis, quelle que soit la profession qu'il choisirait. Même Richard s'épanouissait sous les soins de l'oncle Edgar et de la tante Germaine. Il avait pris de l'assurance et perdait peu à peu cet air craintif qui avait le don d'agacer son père.

Le travail était dur, certes, mais il avait l'appui et l'amitié de Roger. L'avenir lui paraissait comme une rivière qui émerge du tumulte des rapides pour s'étaler dans la vallée et suivre paisiblement son cours vers l'embouchure. Ernest ne songea pas aux obstacles et méandres imprévus qui peuvent surgir d'ici là.

Ernest se leva du bureau où il vérifiait les comptes et fit le tour du comptoir pour se diriger vers la fenêtre. Il était déjà cinq heures passées et Albert, le commis qui était allé aux provisions, n'était pas encore revenu de Fort-Coulonge. De l'autre côté de la vitre, la neige tombait toujours avec une régularité désespérante. Il en était à sa troisième année avec la Black Hawk Lumber Company et cette fois, il aurait juré que les éléments s'acharnaient à lui rendre la vie difficile.

Déjà l'accumulation de neige dans la forêt avait atteint un niveau sans précédent, et il continuait de neiger presque chaque jour. À travers le rideau mouvant tendu par la tempête, il regarda approcher les camions revenant de leur dernier voyage. Lorsqu'ils tournaient pour venir se ranger près du camp, leurs phares illuminaient un long corridor où les flocons se précipitaient comme des bestioles affolées.

Soudain, il vit un homme, portant des raquettes sous son bras, qui s'engageait dans le sentier menant à l'office. Avec joie, il reconnut la démarche de Roger et lui ouvrit la porte avec un grand sourire.

« Salut, Roger. C'que je suis content de te voir, dit-il en lui serrant chaleureusement la main.

— J'ai pensé qu'avec toute cette neige, tu aurais besoin qu'on te remonte le moral un peu. Ça va?

— Faut bien. »

Tandis que Roger rangeait ses raquettes, et enlevait son parka, il ajouta :

« Tu n'es quand même pas venu du lac Fantôme en raquettes?

— Non, seulement jusqu'à la route, puis je suis monté dans un de tes camions.

— Viens t'asseoir qu'on puisse jaser. »

Roger le suivit dans la pièce attenante qui lui servait de chambre à coucher, meublée de l'inévitable poêle de fonte devant lequel se trouvaient deux fauteuils. Près de la cloison, deux couchettes rustiques superposées.

Dans un coin, une table fruste en bois blanc avec deux chaises. Un lavabo surmonté d'un petit miroir complétait l'ameublement.

« Il y a longtemps que je n'ai pas vu aussi épais de neige dans le bois, dit Roger en se laissant tomber dans le fauteuil le plus près et en tendant les mains vers la chaleur.

— Oui, et le pire c'est que ça a commencé tellement de bonne heure que les chemins n'ont pas eu le temps de geler comme il faut. Les Timber Jack restent embourbés, les gars pataugent dans la neige jusqu'à la ceinture. J'ai été obligé de me servir des bulldozers pour déblayer. Les abatteurs doivent enlever la neige autour de l'arbre pour ne pas laisser de trop longues souches. Tout ça retarde les travaux. Sans compter qu'avec cette maudite neige, on perd des billots que l'inspecteur va retrouver à la fonte des neiges et pour lesquels je devrai payer. J'étais justement en train de vérifier les comptes quand je t'ai vu arriver. Jamais ça m'a coûté aussi cher que cette année. »

À ce moment le gong, une plaque de tôle sur laquelle Ti-Christ frappait à coups redoublés avec une barre de fer, retentit, produisant un tintamarre que même la neige ne réussissait pas à étouffer.

« Allons souper, dit Ernest. Les problèmes seront encore là après. »

Lorsque les deux hommes revinrent, le commis était arrivé et commençait à décharger la marchandise.

« Je me demandais bien si t'étais pas pris en quelque part, Albert. Comment sont les routes?

— Ça passe, mais on peut pas faire de vitesse, c'est sûr.

— As-tu été porter les provisions à la cuisine?

— Oui, Monsieur Destel.

— Alors, va manger. Roger et moi nous occuperons du reste. »

Tandis qu'ils entraient les caisses et rangeaient sur les tablettes les chaussettes de laine, les bottes, les gants, les cigarettes, les tablettes de chocolat, les comprimés d'aspirine et les sirops contre la toux, tous les objets dont les bûcherons pouvaient avoir besoin et qu'ils ne pouvaient se procurer puisque le magasin le plus près se trouvait à plus de trente-cinq milles de là, les deux hommes continuèrent à converser. Ernest était

heureux d'avoir quelqu'un à qui parler et il se rendait de plus en plus compte de la solitude dans laquelle il vivait, si loin dans la forêt, entouré seulement de ses employés.

Une fois leur tâche terminée, ils retournèrent s'asseoir dans la chambre d'Ernest. Roger alluma sa pipe, et Ernest prit un bâton de hockey qu'il se mit à polir au papier émeri.

« C'est pour Francis que tu fais ça? Chaque fois que je viens, tu es en train d'en fabriquer.

— Il est devenu l'étoile de l'équipe de hockey, dit Ernest avec fierté, alors j'veux pas qu'il en manque.

— A-t-il décidé ce qu'il veut faire dans la vie, à part jouer au hockey?

— J crois pas. Il est encore jeune, et j'espère toujours qu'il voudra travailler avec moi. Tu sais qu'il est doué pour opérer les machines. »

Roger se mit à parler de la dernière visite qu'il avait rendue à ses parents, et de Richard qui réussissait si bien à l'école.

« Il est vraiment doué pour la musique, ce garçon-là. Tu devrais l'entendre au violon. J'en ai été vraiment surpris, et je lui ai dit que lorsqu'il irait au collège, je lui paierais des leçons avec un bon professeur.

— Tu es bien gentil pour lui, Roger.

— Mais non. Je l'aime bien et je sais qu'il a du talent, qu'il mérite d'être encouragé. »

Ernest soupira.

« L'an prochain, j'aurai les deux garçons aux études. Un autre hiver comme celui-là et je vais être obligé de toucher à mon capital. J'te cacherai pas, Roger, que je voudrais bien sortir de ce fichu métier.

— Tu pourrais te lancer dans la fabrication des bâtons de hockey », fit Roger en riant.

Ernest s'arrêta net et le regarda curieusement.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça? Est-ce que je t'en ai parlé?

— Parlé de quoi? Je disais ça simplement parce qu'il me semble que personne n'a plus d'expérience que toi. Chaque fois que je te vois, tu es en pleine production.

Ernest se remit à polir le manche du bâton. « L'été dernier, commença-t-il, quand je suis allé conduire Francis chez son ami à Verneuil-Station, j'y ai vu une usine de bâtons de hockey.

— Est-ce qu'elle serait à vendre?

— Peut-être. »

Ils discutèrent longuement, et en vinrent à la conclusion que l'idée n'était pas aussi farfelue qu'on aurait pu croire de prime abord et que ce serait probablement une solution à envisager.

La deuxième semaine de février, la neige cessa. Une grande vague de froid venue tout droit de l'arctique balaya les nuages et amena des jours ensoleillés et des nuits si froides que les clous dans les murs des cabanes hâtivement bâties se contractaient la nuit avec un bruit sec comme un coup de pistolet. Les camions circulaient allègrement sur les routes gelées et Ernest se dit que si ça pouvait durer jusqu'aux poudreries de mars, il pourrait fermer le chantier. Déjà, n'ayant plus à déblayer les routes chaque matin, les bulldozers avaient commencé à aider au ramassage des billots dans les secteurs les plus lointains.

Puis, Francis arriva.

Ernest le vit descendre d'un camion en provenance de Stevenson, sa valise à la main.

« Francis! Qu'est-ce qui se passe? Tu as quitté le collège?

— Salut, papa! Dis donc, ça marche ton affaire. Le camionneur m'a dit que tu t'attendais à fermer le chantier dans deux ou trois semaines? »

Il avait repoussé son chapeau et souriait largement.

« Oui, oui. Ça va mieux maintenant. Mais tu m'as toujours pas dit comment il se fait que tu aies quitté le collège.

— Mettons que c'est le collège qui m'a quitté.

— Tu es renvoyé?

— C'est ce que le Père Préfet m'a dit.

— Mais, pourquoi? Qu'est-ce que t'as fait? »

Francis haussa les épaules. « À vrai dire, pas grand-chose. J'ai été au cinéma avec des copains voir une reprise de *Autant en emporte le vent* et un des Pères, le préfet de discipline justement, nous a repérés à la sortie. Tu sais, les autres aussi ont été renvoyés. »

Devant la mine découragée de son père, il lui passa le bras autour des épaules.

« À vrai dire, je commençais à en avoir assez de la discipline et des études. J'aime mieux travailler avec toi un peu. Tu sais que je suis bon sur le bulldozer. »

Ernest dut convenir qu'il était trop tard dans l'année pour chercher un autre collège. On verrait pour l'an prochain. En attendant, au fond, il était heureux de l'avoir près de lui, ce grand jeune homme robuste au sourire enjôleur. Après tout, n'avait-il pas rêvé toute sa vie qu'une fois grand Francis serait là pour le seconder, pour prendre les affaires en main?

Le lendemain matin il regarda Francis monter sur l'un des bulldozers, sortir du garage et se diriger vers le secteur nord-ouest où l'on avait repéré des piles de billots ensevelis par les chutes de neige extraordinaires du début du mois. Il maniait cette énorme machine avec l'aisance d'un vieux chauffeur.

« C'est vrai qu'il est doué pour la mécanique », songea-t-il avec fierté.

Il était déçu des Pères Jésuites qui n'avaient pas su voir au-delà des égarements de l'adolescence et apprécier un garçon intelligent et talentueux comme lui.

Il monta dans sa jeep mais évita de se rendre là où son fils travaillait. Mieux valait attendre cet après-midi. Il ne fallait pas qu'il croie que son père manquait de confiance en lui. Lorsque enfin il se permit d'aller de ce côté-là, il fut surpris de voir un camion chargé enlisé dans le tournant. Le chauffeur était descendu et paraissait fort en colère. Debout près du bulldozer, il menaçait Francis du poing. En voyant arriver la jeep, tous deux se tournèrent vers Ernest.

« Qu'est-ce qui se passe?

— Y s'passe, Monsieur Destel, que j'suis pris, pis qu'c'est la deuxième fois aujourd'hui. C'était mon dernier voyage. Ç'a pas de bon sens de faire

des virages raides de même. J’lui avais pourtant dit.

— Si t’étais meilleur chauffeur, commença Francis...

— Laisse faire, Francis. C’est ta première journée. T’en as assez fait. Ramène ton bull au camp. Je sortirai Isidore de là avec la jeep. »

Francis s’éloigna et les deux hommes se mirent à installer le câble du treuil à engrenage monté à l’arrière de la jeep.

« Vous m’excuserez, Monsieur Destel, mais le jeune là, y fait ses virées trop raides. J’lui ai dit avant-midi, et y m’a fait le même coup après-midi.

— Ça va, Isidore. Il est jeune et manque d’expérience. »

Le câble d’acier entourait maintenant la boîte du camion et faisait le tour d’un gros merisier avant de revenir à son port.

« Monte et pars le moteur. »

La jeep s’aligna devant le camion et le câble se tendit. Telle une fourmi peinant sous un poids plus gros qu’elle, la jeep s’arc-bouta. Les roues avant quittèrent le sol, la machine se dressait à demi. Petit à petit le mastodonte grondant s’ébranla et s’avança sur le chemin.

Ernest recula et détacha le câble.

« Merci, Monsieur Destel. J’veis y aller car c’est seulement mon deuxième voyage aujourd’hui.

— C’est ça, Isidore. Et si tu es en retard pour souper, je dirai à Ti-Christ de garder ton repas au chaud. »

En revenant à l’office, il fut surpris de voir que Francis avait changé ses vêtements de travail pour une tenue de ville.

« Tu sors ?

— Oui. Ça te fait rien que je prenne la jeep ? J’veis aller souper à Donaldson. J’connais des gens là-bas. »

Machinalement, son père lui tendit les clefs.

« Bonsoir, papa. Ne m’attends pas pour te coucher. »

Ernest le regarda partir. Francis s’engageait dans la route à une vitesse beaucoup trop grande, vu l’étroitesse du chemin et les nombreux camions qui revenaient, leur dernier voyage terminé. Ernest avait tant escompté de cette soirée en tête-à-tête avec son fils, et maintenant, il se retrouvait seul. Se tournant vers le bureau où travaillait Albert, il lui dit :

« Donne-moi les derniers rapports du mesureur. Je vérifierai ça ce soir. »

Il prit les feuilles que le commis lui tendait, entra dans sa chambre et referma la porte.

Francis rentra tard dans la nuit. Il avait enlevé ses chaussures et ses vêtements dans l'autre pièce. Évitant de faire du bruit, il alla se coucher et s'endormit aussitôt. Ernest, dont le sommeil avait été perturbé par l'inquiétude de le savoir sur une route de forêt en pleine nuit, put enfin trouver le repos.

Le samedi suivant, une pluie fine se mit à tomber dès le matin, lustrant les routes. Deux heures plus tard, il y avait déjà trois camions en panne, incapables de monter la longue côte qui donnait accès à la route du comté conduisant à Donaldson.

« Viens avec ton bull, dit Ernest à Francis. Il va falloir les aider à monter la côte. »

En arrivant sur les lieux, Francis jaugea la montée d'un coup d'œil rapide.

« Je vais essayer de la monter, c'te côte-là.

— C'est inutile... commença Ernest. »

Francis n'écouta pas. À grands pas il se dirigea vers le premier camion et monta dans la cabine. La machine s'ébranla et se mit à monter la pente, grondant, peinant, sous les regards moqueurs des chauffeurs qui se faisaient des gestes entendus. Lorsqu'il atteignit l'endroit où précédemment les autres avaient dû abandonner, il changea de vitesse si prestement que les roues continuèrent à tourner sans perte d'élan. Plus lentement, mais sans hésitation, le camion montait toujours, et bientôt, dans un soudain relâchement de tension, le moteur rendit un son plus léger et l'engin, se retrouvant à l'horizontale, s'arrêta au bord de la route.

Francis redescendit et se dirigea vers le second camion.

« Bravo! cria Ernest. C'est certainement plus rapide qu'avec le bull. »

Les trois camions furent ainsi montés les uns après les autres.

Ernest jubilait. « Tu n'as pas perdu ton talent pour la mécanique. Peut-être devrais-tu songer à devenir ingénieur?

— Ou conducteur d'automobile de course. J'aimerais mieux ça. Il paraît que les meilleurs, c'est par le siège de leur pantalon qu'ils savent quand faire donner le maximum à leur engin. »

Il avait l'air si jeune, si sûr de lui, que le cœur de son père en fut ravi.

Comme la pluie continuait et que la couche de verglas allait s'épaississant, on interrompit les travaux.

« Tu ne sortiras pas ce soir, n'est-ce pas, Francis? Même si tu as prouvé que tu es un as du volant, ça empire tout le temps.

— Si tu crois, papa. D'ailleurs, c'est aujourd'hui samedi. Les gars ici ont toujours leurs parties de cartes?

— Eh oui, pourvu qu'on y joue pas à l'argent. Et comme on ne travaille pas demain, le cuisinier sert ses « binnes » et son pain sortant du four à onze heures et demie.

— Je vais aller voir ça. »

Ernest ne protesta pas, mais il sentit la mélancolie l'envahir. Pas une fois depuis son arrivée il n'avait pu avoir une bonne conversation avec Francis. Peut-être celui-ci l'évitait-il justement pour ne pas avoir à parler de ce qui s'était passé au collège, ni du rapport envoyé par le Père Préfet qualifiant Francis d'élève indiscipliné, peu intéressé aux études, dissipé, désobéissant, mauvais esprit...

Il se remit à ses comptes. Bien que les difficultés rencontrées l'aient fortement inquiété, maintenant que les travaux s'achevaient il s'apercevait qu'il s'en sortirait mieux qu'il n'avait craint. Une autre semaine à ce rythme-là...

La porte de l'office s'ouvrit en coup de vent et Ti-Christ entra, au comble de l'excitation.

« Monsieur Destel, cria-t-il, venez vite, ça se bat dans le camp des hommes!

— Quoi? Qui ça?

— Isidore Chaput pis vot' garçon. »

Ernest enfila son parka en hâte et suivit l'aide-cuisinier. Lorsqu'il arriva dans le camp il aperçut Isidore, rouge de colère, retenu par cinq ou six compagnons.

« Maudit tricheur de p'tit frais-chié, criait-il en direction de Francis qui, le nez dégoulinant de sang, s'était réfugié derrière une table.

— Ça suffit! » cria Ernest d'une voix forte qui fit taire le tumulte instantanément.

Le silence tomba dans la pièce. Tous s'étaient tournés vers le patron, debout dans l'embrasement de la porte.

« Francis, va-t-en à l'office. Tout de suite, ajouta-t-il voyant que son fils hésitait. J'irai te rejoindre. »

Il s'écarta pour le laisser passer et Francis sortit, tenant un mouchoir sous son nez ensanglanté.

« Toi, Isidore, tu ramasseras tes hardes et tu viendras à l'office demain matin qu'on te donne ta paie. Tu connais les règlements concernant les batailles. Tu es renvoyé. Quant aux autres, vous avez dix minutes pour vous coucher. »

Il se tourna vers Ti-Christ qui le regardait, bouche bée.

« Dans dix minutes, tu coupes le courant électrique. Compris? »

Il sortit sans un regard vers les bûcherons, et telle était l'autorité de cet homme qu'ils s'affairèrent en silence à se préparer pour la nuit avec la docilité d'écoliers pris en faute.

De retour à sa chambre, il trouva Francis qui, debout près du lavabo, s'appliquait une compresse froide sur le nez.

« Qu'est-ce qui a déclenché ça? »

— J'sais pas. On jouait au poker ...pour des allumettes, ajouta-t-il voyant l'expression de son père. Je gagnais quand c'te maudit fou d'Isidore se lève et commence à me traiter de tricheur.

— Trichais-tu?

— Mais non, j'trichais pas. Comme j'lui ai dit, il aurait d'ailleurs été trop imbécile pour s'en apercevoir. Tu vas pas croire un menteur comme lui? »

Ernest le regarda et hocha la tête.

« Isidore n'est ni un menteur ni un imbécile. C'est la troisième année qu'il travaille pour moi. J'ai été obligé de le renvoyer, tu m'en as pas laissé le choix. Mais c'est dommage, il aurait été utile pour finir les travaux.

— Tu voulais quand même pas que j'me laisse traiter de tricheur devant tout le monde sans rien dire? »

Ernest se sentit soudain las.

« Couche-toi, Francis. Les saignements de nez s'arrêtent plus vite quand on est couché. »

En attendant de s'endormir il se dit qu'après tout Francis n'avait pas tout à fait vingt ans. Avec un peu plus de maturité il apprendrait à devenir meneur d'hommes.

La saison s'acheva sans autre incident sérieux, au grand soulagement d'Ernest, mais les profits étaient moindres qu'ils n'avaient été les années précédentes. Il mesurait combien il était à la merci des éléments dans ce métier : s'il avait continué à neiger... si le froid n'avait pas repris pour geler les chemins... Aussi, quand il se rendit chez Buck Acheson pour fermer les livres sur ses opérations, et qu'il se vit offrir, pour la saison prochaine, une limite à plus de soixante milles de Donaldson, il dit à Buck, surpris, qu'il y réfléchirait avant d'accepter.

« C'est une belle limite, Ernest. Va la voir avant de refuser.

— Je n'en doute pas, Buck, mais en plus d'y bâtir les camps, il me faudra bâtir aussi une scierie puisque c'est trop loin pour transporter les billots à Donaldson. Ça serait un gros investissement. Enfin, je vais y penser.

— La compagnie ne peut pas attendre ta réponse indéfiniment.

— T'auras ma réponse dans une semaine au plus tard, Buck. »

Alors qu'il retournait à Saint-Timothée, il se dit que ces opérations forestières n'étaient pas vraiment ce qu'il fallait pour intéresser Francis et assurer son avenir. Pour cette année, il retournerait au collège. Dieu merci, il avait été accepté au Collège Eymard. On verrait bien si les Eudistes sauraient, mieux que les Jésuites, apprécier les qualités de Francis. Mais quand il aurait fini ses études, Ernest ne le voyait pas s'isoler dans la forêt des mois durant, lui qui ne supportait pas de rester au camp un seul soir depuis qu'il avait quitté le collège.

Ernest avait promis à Francis de le conduire encore cette année à Verneuil Jonction puisque son copain, Serge Gagné, l'avait de nouveau invité à passer deux semaines au chalet de son père. Serge, de deux ans l'aîné de Francis, fils unique du notaire le plus respecté de Verneuil, poursuivait ses études de droit à l'université de Montréal. Cela flattait Ernest que son fils préféré se fasse des relations aussi brillantes.

Comme il l'avait promis à Buck Acheson, il pesa sérieusement l'offre que celui-ci lui avait faite. Il y songea si bien que trois mois plus tard il descendait la rue Principale de Verneuil avec la fierté d'avoir choisi une direction plus sage. Il était devenu le nouveau propriétaire des Ateliers Cusson Ltée, manufacturier de bâtons de hockey.

Encore une fois, il eut le sentiment qu'il avait pris la bonne décision. Il aimait tout de cette petite ville de Verneuil : la rivière modeste qui longeait tranquillement l'usine, poursuivant son chemin vers le Saint-Laurent ; les rues bordées de maisons vieilles avec galerie en avant et potager à l'arrière ; les habitants de la ville et des campagnes environnantes qui déambulaient avec l'assurance de gens qui occupent un territoire depuis plusieurs générations.

Il y avait là un sentiment de permanence, d'homogénéité, qui manquait aux établissements nord-ontariens comme Stevens, petites enclaves dans la forêt, où les vieux parlaient de leur enfance québécoise avec des accents régionaux rappelant la diversité géographique de leurs origines.

Il aimait, chaque matin lorsqu'il arrivait à l'usine, voir les camions chargés de tremble de l'Abitibi ou du nord de l'Ontario, d'orme dur des collines rocailleuses du haut Pontiac, se ranger tour à tour devant la rampe de déchargement.

Puis il prenait vers la droite le corridor menant aux bureaux où parvenait en sourdine le tintamarre des ateliers.

Lorsqu'il avait rencontré Georges Cusson, le propriétaire, afin d'entamer les pourparlers pour acheter l'usine, un courant de sympathie s'était vite établi entre eux : tous deux avaient une connaissance approfondie du bois, et tous deux aimaient ce matériau vivant à nul autre pareil. En entrant dans le bureau, Ernest avait été frappé par la beauté du parquet fait d'un bois très pâle découpé en carreaux par des bandes de bois foncé, et assujetti par des chevilles de bois noir.

Après les salutations d'usage, Ernest avait dit en désignant le parquet :

« C'est de l'aubier? »

Heureux d'avoir affaire à un connaisseur, Georges avait entrepris une véritable dissertation sur les essences employées.

« En effet, c'est de l'aubier. Et les bandes plus foncées représentent les principales essences de bois dur de nos régions, soit érable, frêne, hêtre, chêne et merisier. Quant aux murs...

— Là je puis vous dire que c'est de l'orme dur. J'en ai assez coupé dans le haut Pontiac. Malheureusement, il se fait de plus en plus rare.

— Hé oui, soupira Georges, bientôt il faudra l'importer des États-Unis. Et les chevilles, c'est du noyer noir de la Nouvelle-Angleterre. C'est avec ça qu'on faisait les crosses de fusil. Il m'a suffi de trouver quelques vieilles crosses de fusil et de faire découper les chevilles à l'atelier. »

Ils s'étaient entendus assez rapidement. En fait, Georges Cusson songeait depuis quelques années à vendre son entreprise. Ses quatre filles, dûment éduquées chez les Ursulines de Québec, avaient trouvé de bons partis, mais aucun de ses gendres n'était susceptible de prendre l'affaire en main. Son fils unique s'était fait franciscain. Et puis, il avait promis à Sophie, l'infirmière française qu'il avait épousée en 1918, qu'il la ramènerait en France pour un long voyage qui éventuellement les conduirait à Jérusalem où se trouvait leur fils.

Ils étaient tombés d'accord pour qu'Ernest achète quarante-neuf pour cent des actions communes des Ateliers Cusson Ltée, et travaille jusqu'au printemps suivant avec le président-fondateur pour apprendre les secrets de la fabrication et de la vente des bâtons de hockey. Après seulement, si tout était satisfaisant, Ernest pourrait acquérir le reste des actions. Georges et son épouse seraient alors libres de prendre le paquebot pour l'Europe.

Méthodiquement, le nouvel acheteur s'était familiarisé avec chaque étape de la fabrication, depuis le découpage, l'encollage des pièces, l'assemblage, le polissage et la finition.

Aussi, était-ce un homme heureux qui se dirigeait vers la maison spacieuse qu'il avait achetée, dans une rue tranquille non loin de l'usine. Comme il en approchait, il vit sortir de la maison voisine une femme d'une quarantaine d'années qu'il avait déjà aperçue dans le jardin lors de son arrivée mais qu'il n'avait pas revue depuis. Il s'était renseigné discrètement et avait appris qu'elle était veuve d'un médecin et que sa fille unique s'était

mariée l'année précédente et habitait maintenant Montréal. Il enleva son chapeau.

« Je crois que nous sommes voisins, madame. Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Ernest Destel et je suis le nouveau propriétaire des Ateliers Cusson.

— Bonjour, Monsieur Destel. Moi, je m'appelle Laura Bazinet, ajouta-t-elle en levant vers Ernest un regard amical et en lui décochant un sourire qui fit soudain naître dans l'esprit de celui-ci — pour la première fois depuis la mort de sa femme — l'image d'un foyer coquet où l'attendrait une femme charmante avec un visage aux pommettes saillantes, de magnifiques yeux noisette et un sourire envoûtant.

Francis avait été très heureux de voir son père s'établir en permanence à Verneuil où habitait son camarade de collège, Serge Gagné, qui, lui, continuait ses études de notariat à l'Université de Montréal.

Au collège des Jésuites, lorsque Francis et deux autres camarades avaient été pris en flagrant délit d'être allés voir un film interdit, Serge accompagnait le groupe. Mais plus futé qu'eux, il les avait laissés sortir les premiers tandis qu'il scrutait le terrain depuis l'encoignure de la porte. Il n'avait pas tardé à voir le Père Préfet fondre triomphalement sur le petit groupe et avait filé discrètement par une des sorties latérales du cinéma. Cela lui avait valu de pouvoir achever sa dernière année d'études dans cette institution.

Francis ne s'était pas fait prier pour rejoindre les rangs des employés des Ateliers Cusson, « pour apprendre le métier », comme disait son père. Il avait même consenti à commencer par l'emploi peu reluisant de manœuvre à la réception des matériaux, puisque Ernest avait insisté pour qu'il séjourne dans chacune des diverses phases de la fabrication.

En retour, Ernest avait consenti à lui acheter une MG, voiture de sport anglaise, qu'il conduisait avec plus de brio que de prudence, et qui lui permettait de se rendre presque chaque jour à la résidence d'été des Gagné une fois le travail terminé. À son désir de se joindre au groupe de jeunes gens gravitant autour de Serge, s'ajoutait une raison très particulière ces derniers temps : Louise, une cousine de Serge, fille d'un juge de Québec, venait passer le mois d'août chez Mme Gagné, sa marraine. Lorsque Francis l'avait aperçue pour la première fois, il lui avait semblé qu'elle éclipsait facilement les autres jeunes filles du groupe. Grande, les cheveux noirs brillants, un visage d'un ovale classique et des yeux noirs en amande, il émanait d'elle une sérénité un peu hautaine.

Habitué aux conquêtes faciles, Francis en avait d'abord été pour ses frais. Mais il s'était piqué au jeu. Avec un habile mélange d'attentions

déliçates et d'indifférence feinte, il avait peu à peu apprivoisé la belle. Son cœur sec de don Juan lui permettait d'évaluer froidement le succès de chacune de ses tactiques, sans jamais être touché. Seul comptait pour lui le plaisir de la conquête.

Un soir qu'il avait avalé son repas de façon expéditive, il quitta la table avec un bref « bonsoir » à son père avec qui il mangeait en tête à tête, depuis que Richard avait demandé d'aller passer ses vacances à Saint-Timothée, dans la grande maison de tante Germaine.

Ernest ne lui posa pas de questions, habitué qu'il était aux longues soirées solitaires. Sa charmante voisine avait bien accepté quelques invitations, mais elle était souvent absente, soit à visiter sa fille, soit, comme maintenant, à séjourner avec la famille de sa sœur à la plage de Old Orchard, Maine.

Comme Francis quittait la ville par la route du nord, il aperçut sur le bord de la route une jeune fille qui marchait d'un pas pressé, ses cheveux cuivrés formant auréole sous les rayons du soleil couchant. Il reconnut Maggie O'Reilly, l'une des sténos à l'emploi des Ateliers Cusson, qu'il avait déjà remarquée d'ailleurs parce qu'elle était jolie. Il freina et descendit de voiture.

« Bonsoir, Mademoiselle. Est-ce que les Ateliers Cusson vous gardent à travailler jusqu'à des heures pareilles? »

Elle se tourna vers lui, confuse, puis le reconnaissant, il vit une rougeur monter de sa gorge et colorer son teint laiteux de rousse.

« Oh, Monsieur Destel! Non, non, j'travaillais pas. Je suis allée chez ma tante... »

Elle était là, toute rougissante, toute confuse, et il en eut brusquement une envie folle.

« De toute façon, il est tard. Montez, dit-il en la prenant par le bras, je vais aller vous reconduire chez vous. »

Elle se débattit, brusquement effrayée.

« Non, non. Je suis tout près : vous voyez la route ici, c'est celle qui conduit à notre maison. Il ne faudrait pas que mon père... »

Il songea un moment à la faire monter de force mais, à ce moment, une voiture venant en sens inverse ralentit pendant que les occupants les dévisageaient curieusement. Il desserra son étreinte et la petite s'enfuit comme si elle avait le diable à ses trousses. Il la regarda courir un long moment avant de remonter en voiture. On verrait bien, se dit-il, dépité, si une petite dactylo se permettrait de tenir tête au fils du patron.

En arrivant à la résidence d'été des Gagné, il vit que tout le groupe était occupé à une partie de croquet. Après les avoir salués de la main, il se laissa tomber dans un fauteuil de jardin et se contenta de les observer.

Une jeune fille se détacha du groupe et vint lui tendre son maillet.

« Voilà, beau ténébreux, viens prendre ma place, dit-elle en riant. Moi, je n'arrive à rien.

— Non, merci, Thérèse. Pas ce soir.

— Hé, Thérèse, c'est ton tour, lui criait-on. Tu viens? »

Force lui fut de retourner.

Francis continua à observer de loin, pensif. Lorsque la partie prit fin, quelqu'un suggéra d'aller en chaloupe sur le lac assister au coucher du soleil. On se dirigea vers le quai où deux chaloupes étaient amarrées, et les couples y prirent place avec force taquinerie et plaisanteries. Francis restait à l'écart, l'air sombre. Louise hésita, puis se dirigea vers lui.

« Tu viens, Francis? »

Il secoua la tête. « Je préférerais être seul avec toi », murmura-t-il très bas en la regardant intensément.

Elle eut un petit rire un peu troublé. « Il n'y a pas d'autre embarcation », fit-elle remarquer.

— Alors, on n'a qu'à prendre la voiture. »

L'une des chaloupes s'éloignait déjà. Les occupants de l'autre commençaient à s'impatienter.

« Alors, vous venez ou vous restez? cria Serge.

— On reste, déclara Francis avec assurance.

— Comme vous voudrez », dit Serge, tout en poussant avec la rame pour éloigner l'embarcation du quai.

Francis prit Louise par la main.

« Viens, allons admirer le coucher de soleil d'un autre point de vue.

— Mais... il faudrait que j'avertisse marraine. Ce ne serait pas gentil de disparaître sans le lui dire. Où irait-on?

— Pourquoi pas vers le sud? Il n'y a guère plus de vingt milles pour atteindre le Saint-Laurent. Ce serait tellement plus beau de voir le soleil se coucher sur le fleuve plutôt que sur le petit lac Gagné, non? »

Tout en parlant, il faisait de grands gestes comiques pour exprimer l'immensité du fleuve et la petitesse du lac. Louise ne put s'empêcher de sourire.

Ils se dirigèrent vers la maison où le notaire et sa femme prenaient le frais dans la véranda grillagée.

« Marraine, nous allons faire une petite promenade en voiture, Francis et moi. »

Mme Gagné fixa le jeune homme d'un regard sans indulgence. « Vous me la ramènerez avant dix heures et demie, d'accord? »

Elle les regarda partir en se demandant pourquoi ce jeune homme lui inspirait une sorte d'inquiétude. C'était pourtant un bon copain de son fils Serge, et ils le connaissaient depuis déjà deux ans.

La voiture filait sur la route, et Francis, le regard fixé à l'avant, gardait le silence. Louise hasarda quelques banalités, mais la conversation cessa bientôt et le silence retomba, plus pesant qu'auparavant, semblait-il. Quand ils arrivèrent en vue du fleuve, Francis s'engagea dans un petit chemin de campagne qui conduisait au rivage et tourna vers la gauche dans une route longeant le fleuve. Parvenu à une sorte de promontoire couronné d'un bocage et hors de vue des maisons de ferme disséminées le long de la rive, il quitta la route et se glissa dans un espace ouvert, sous les grands arbres. Des traces de pneus dans le sol mou du sous-bois témoignaient qu'il n'était pas le premier à découvrir cet endroit discret. Il ferma l'allumage et se tourna vers elle.

« N'est-ce pas que nous serons mieux ici pour admirer le coucher de soleil? »

Une longue traînée lumineuse dansait sur les eaux à peine agitées par le léger frémissement du courant. Le soleil, entouré d'un cortège de petits

nuages de pourpre et d'or, rasait le faite des arbres et descendait lentement dans sa couche d'ombre derrière un rideau de végétation. Au zénith, une volée de nuages roses semblaient se tenir à distance respectueuse.

« En effet, dut convenir Louise, c'est splendide. »

Son profil classique, au nez légèrement busqué, se détachait sur le ciel lumineux. De son index, Francis releva légèrement le menton de Louise et lui tourna la tête vers lui.

« Pour moi, il y a quelque chose de plus admirable que le soleil couchant. C'est ton beau visage, dit-il tout en traçant du doigt la courbe de sa joue, tes yeux, comme je n'en ai jamais vu de pareils, tes lèvres... Depuis la première fois où je t'ai vue, tes lèvres me hantent... »

Doucement, pour ne pas l'effrayer, il s'approcha et lui effleura légèrement les lèvres.

« Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai attendu ce moment. »

De nouveau il l'attira vers lui et cette fois le baiser fut long et passionné. Ses mains couraient sur le corps de la jeune fille, mais lorsqu'il voulut l'étendre sur la banquette, elle eut un sursaut et le repoussa d'un geste violent. Ouvrant la portière, elle sortit, puis, se retournant, lui dit d'une voix coupante :

« Tu te méprends, mon cher Francis. Je ne suis pas une petite niaiseuse qu'on prend pour s'amuser ou pour ajouter au tableau de ses conquêtes.

— Oh, mais c'est toi qui fais erreur, ma chère Louise », dit-il froidement, descendant de la voiture à son tour.

Il vint tenir la portière et lui fit signe de monter, tout en consultant sa montre-bracelet.

« Monte, je t'en prie. Je vais te ramener chez toi. Je ne voudrais pas dépasser l'heure fixée par ta marraine. »

Elle le regarda un moment, interloquée, puis remonta dans la voiture. Il démarra sans un mot et reprit la route. Comme le silence se prolongeait, elle se sentit un peu mal à l'aise. Au fond, elle ne voulait pas rompre l'amitié entre eux, et elle ne demeurait pas insensible à cette espèce de charme pervers qui émanait de lui. Les autres jeunes filles avaient flirté avec

Francis, mais il était apparu depuis le début que c'était elle qui l'intéressait, ce qui l'avait flattée.

Il ne desserra pas les lèvres jusqu'à ce qu'il freine devant la maison et vienne courtoisement lui ouvrir la portière. Il lui prit la main et y posa ses lèvres.

« Bonsoir, Louise, et merci.

— On se reverra demain?

— Demain, je ne crois pas. Après-demain, peut-être. » Alors qu'il s'engageait sur la route de Verneuil, il songea qu'il lui restait encore trois semaines avant son retour au collège. Il aurait bien le temps, mais il lui faudrait jouer habilement ses cartes. En attendant, il y avait toujours la petite Maggie, n'est-ce pas? Puisqu'elle s'était troublée à ce point à sa vue, c'est qu'elle l'avait déjà remarqué. On verrait bien s'il ne pourrait pas capturer cette petite biche timide. Il appuya sur l'accélérateur et la voiture fonça dans le noir. Ah, que la vie était belle!

Encore une fois, Francis changeait de secteur d'opération à l'usine. Dans sa progression à travers les diverses transformations du bois jusqu'au produit fini, il ne séjournait que quelques jours dans chaque secteur, afin de terminer un circuit complet avant son retour aux études.

Ce lundi-là, il allait à l'encollage, là où le manche bien plané était réuni à la palette mortaisée au moyen d'un ténon enduit de colle. Comme il le faisait chaque fois, Ernest lui-même était venu le présenter au contremaître, un homme au teint coloré et aux cheveux roux mêlés de gris, qui surveillait le mélange des ingrédients dans la cuve de trempage.

« Tim, je te présente mon fils Francis. Il va travailler avec toi pour quelques jours. Francis, tu ne pourrais trouver meilleur professeur que M. O'Reilly. Il est en charge de cette opération depuis plusieurs années et l'encollage n'a plus de secrets pour lui. »

L'homme tendit la main à Francis sans grand enthousiasme tout en le fixant d'un regard bleu acier.

« Bon, alors, je te le confie, Tim », conclut Ernest en s'éloignant.

Le contremaître fit faire le tour de la pièce au nouvel arrivant pendant qu'il lui expliquait les tâches qu'accomplissaient les divers groupes d'ouvriers. Francis écoutait d'une oreille distraite.

« Ainsi, songea-t-il, c'est là le père dont la petite Maggie a si grande peur. »

La veille, il avait attendu la jeune sténo à la porte de l'usine. Lorsqu'elle l'avait aperçu, elle avait d'abord fait semblant de ne pas le voir, malgré la rougeur subite qui la trahissait. Il s'était approché et s'était placé carrément devant elle pour la forcer à s'arrêter.

« Bonsoir, Maggie. Pourquoi vous sauvez-vous toujours comme ça? Est-ce que je vous déplaît?

— Oh, c'est pas ça, Monsieur Destel. Mais si mon père me voyait, il serait pas content.

— Tiens, pourquoi?

— Il ne veut pas que je m'attarde après le travail. Il faut que je rentre directement à la maison.

— Pourtant, l'autre soir, il était assez tard.

— C'est que, de temps à autre, je vais chez ma tante où il y a des cousines de mon âge.

— Je voulais simplement vous inviter au cinéma, ce soir peut-être?

— Oh, non, j'pourrais pas. Faut que je m'en aille car si mon père me voyait...

— Que diriez-vous de demain soir? Vous pourriez dire à votre père que vous allez chez votre tante. »

La petite jetait autour des regards apeurés, craignant toujours de voir surgir son père de l'usine.

« Écoutez, dites-moi oui pour demain soir et je m'en vais tout de suite. D'accord? Voulez-vous que je vous rencontre ici, et qu'on aille manger au restaurant avant le cinéma?

— Oh, non. J'irai souper chez ma tante, puis je vous rencontrerai au cinéma. Maintenant, il faut que je m'en aille », dit-elle en s'échappant vivement.

La voix soudain mordante de Tim O'Reilly coupa sa rêverie. « L'encollage n'a pas l'air de vous intéresser beaucoup, Monsieur Destel, mais vous avez tort. Si l'encollage n'est pas bien fait, le bâton de hockey est foutu. Allez donc aider Marcel à transporter les manches là-bas puisque vous savez déjà tout. »

Ce disant, il lui tourna le dos et alla veiller à son dosage d'ingrédients dans la cuve de trempage.

Francis se dit que le bonhomme n'était pas commode en effet, mais l'idée que ce soir il aurait la petite avec lui, sans que son père n'en sache rien, le fit rire.

Elle fut fidèle au rendez-vous. Il l'attendait devant le cinéma avec les billets lorsqu'il la vit venir d'un pas pressé. Il se dit qu'elle était bien amusante avec son air de biche effarouchée.

« Viens, dit-il simplement en lui prenant le bras. Ils pénétrèrent dans la salle, et Francis l'installa dans un coin discret, dans la dernière rangée afin de ne pas avoir de témoins derrière. Dès que la salle fut plongée dans le noir, puis éclairée seulement par le reflet de l'écran où évoluaient des personnages auxquels il prêtait fort peu d'attention, il se mit à lui caresser doucement le genou, puis lentement sa main monta vers la cuisse. Maggie le repoussa. Francis n'insista pas, mais lui passa le bras autour du cou et se mit à lui caresser doucement la joue. Peu à peu sa main s'égarait dans le cou, puis, pénétrant dans le corsage, en vint à découvrir un petit sein ferme. Maggie se dégagea d'un coup d'épaule, et murmura : « Il ne faut pas, Monsieur Francis... »

— Pourquoi pas, Maggie? Ici, votre père ne peut pas vous voir, et puis, vous avez la peau si douce, vous êtes si jolie... »

D'une caresse à l'autre elle finit par tolérer qu'il passe le bras autour de sa taille et lui caresse les seins, mais par-dessus le corsage. Le film n'était pas encore fini lorsqu'il lui proposa de sortir avant que la foule ne s'écoule. Il la reconduirait jusque près de chez elle puisqu'elle ne voulait pas qu'il se rende à la maison.

Ils s'engagèrent sur la route, mais bientôt il dirigea la voiture dans un chemin de campagne et freina dans l'entrée d'une ferme abandonnée. Nouvelles alarmes de la petite qui le supplia de la ramener au plus tôt.

« Calme-toi, Maggie. Je voulais seulement qu'on fasse connaissance un peu, tous les deux. Pourquoi ton père te fait-il si peur? Est-ce qu'il te bat? »

Des larmes montèrent aux yeux de Maggie. « Parfois, dit-elle, mais faut pas lui en vouloir. C'est depuis la mort de maman qu'il est comme ça. »

Petit à petit, elle se mit à raconter qu'après la mort de sa mère, une sœur célibataire de son père, Kate, avait pris charge de la maison. Quand son père revenait du travail, il se mettait à boire de la bière. Une fois ivre, il y avait des querelles terribles entre sa tante Kate et lui.

« Pauvre petite, murmura Francis. Comme je comprends. Moi aussi, ma mère est morte alors que j'étais jeune. »

Il la prit dans ses bras et se mit à embrasser ses cheveux soyeux. Mais lorsqu'il voulut la coucher sur le siège elle se débattit comme un diable

dans l'eau bénite. Il eut envie de la prendre de force, puis il se dit que ce serait plus amusant de patienter. Le fruit mûrissait vite, et lui tomberait dans les mains de toute façon.

« Ramenez-moi chez nous, suppliait-elle.

— Mais oui, je vais te ramener chez toi, mais il faut me promettre que nous nous reverrons. Quand est-ce qu'on pourrait se rencontrer?

— Pas cette semaine. Mon père me laisse pas aller chez ma tante plus souvent qu'une fois par semaine.

— Lundi prochain, alors? Je t'attendrai après souper dans la rue en arrière de chez ta tante. Et maintenant, donne-moi un baiser pour sceller le marché, et je te ramène. »

Il l'enlaça, posant sa bouche sur les lèvres veloutées, les forçant à s'ouvrir, pendant que sa main remontait le long des cuisses fermes et rondes. Elle se dégagea, mais il avait eu le temps de constater que sa petite culotte était humide.

Ce sera pour la prochaine fois, se dit-il tandis qu'il démarrait et reprenait la route.

Un bon jour, il lui faudrait raconter à Serge la séduction de la petite Maggie sous le nez de son chien méchant de père. Ça le ferait bien rire.

Lorsqu'il revint à la maison, il y trouva son frère Richard de retour de Saint-Timothée pour passer la dernière semaine de vacances chez son père et se préparer à retourner aux études. Son père et lui étaient assis à la table de la cuisine, en train de prendre le café.

« Viens prendre une tasse avec nous, invita Ernest. Regarde comme ton frère a grandi cet été. C'est maintenant un homme. »

Richard se leva pour aller chercher une autre tasse de café et pour la première fois Francis vit que son père regardait son frère avec une certaine fierté. Il était vrai que Richard s'était développé de façon étonnante cette dernière année. C'était maintenant un jeune homme mince mais bien proportionné, au visage hâlé, avec de beaux yeux sombres qui, ayant perdu cet air apeuré de son enfance, regardaient le monde avec une certaine assurance. Puis Richard se déplaça vers l'armoire, et lorsque Francis le vit

claudiquer il regarda son père avec un sourire narquois qui fit baisser les yeux d'Ernest.

Après la fête du Travail, les préparatifs du départ des deux garçons commencèrent pour de bon. Leur charitable voisine, Laura Bazinet, s'avéra indispensable. Elle avait d'abord trouvé une femme compétente pour s'occuper de la maison, puis elle avait accepté de surveiller la mise au point des trousseaux nécessaires aux deux pensionnaires. Francis entrait à l'université McGill en commerce, et Richard en était à sa dernière année chez les Jésuites.

Une fois les deux étudiants partis, Ernest exprima toute sa reconnaissance à Laura Bazinet.

« Qu'est-ce que j'aurais fait sans vous? Cela me paraissait une telle corvée et voilà, tout s'est passé dans l'ordre et la gaieté. Vous êtes merveilleuse...

— N'exagérons rien, mon ami. Cela m'a amusée et m'a rappelé cet heureux temps où je préparais ma fille pour le pensionnat. Comme la vie passe vite, soupira-t-elle. Vous allez, vous aussi, vous retrouver seul un jour car vos fils sont devenus des hommes et quitteront le foyer comme ma fille a quitté le mien. »

Ernest demeura silencieux un moment, puis prenant son courage à deux mains, il se tourna vers elle.

« Écoutez, Laura, je suis un homme fruste, plus habitué à commander aux bûcherons et aux ouvriers qu'à parler avec une femme de votre qualité. Mais croyez-vous... enfin, je veux dire, serait-ce possible... vous savez...

— Mais enfin, qu'essayez-vous de dire?

— Je voudrais savoir, si au moins je peux espérer que plus tard... »

Laura eut un petit rire clair. « Vivre c'est espérer, mon ami, alors ne cessez pas d'espérer. »

Ernest réintégra sa demeure porté sur un nuage rose. Sa vie avait pris un bien joli tournant.

On était fin novembre. Une pluie froide, qui se transformerait sans doute en neige tombait dru lorsqu'Ernest sortit de chez lui pour se rendre à l'usine. En arrivant, il fut surpris de voir Tim O'Reilly qui l'attendait devant la porte de son bureau.

« Tu veux me voir, Tim? »

L'homme fit signe que oui. Ernest le précéda dans la pièce et lui indiqua une chaise. Il allait lui demander quel bon vent l'amenait, mais un coup d'œil au visage ravagé de l'Irlandais lui fit comprendre que ce n'était pas l'expression qu'il fallait employer.

« Tu as des ennuis, Tim? Qu'est-ce qui ne marche pas à l'encollage?

— C'est pas au travail que ça va mal, Monsieur Destel. »

Il semblait sous le coup d'une forte émotion.

« Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, Tim? »

L'homme se leva. Ses poings se fermaient convulsivement. « J'ai une fille, Monsieur Destel, une bonne fille de dix-huit ans. Elle s'appelle Maggie.

— Mais oui, Tim, je la connais. Elle travaille dans l'administration. C'est une très bonne secrétaire.

— Eh oui, et jolie à part ça. Eh bien, votre fils Francis l'a remarquée, lui aussi. Il l'a débauchée et maintenant elle est enceinte. Je réclame justice, Monsieur Destel, dit-il en élevant la voix. C'était une bonne fille, bien élevée, et il l'a traitée comme une guédoune. Voilà qu'est-ce qu'il a fait! »

Le teint de l'Irlandais se colorait dangereusement et virait du rouge au pourpre.

Sous le coup de cette douloureuse surprise, Ernest se taisait.

« Je comprends ta réaction, Tim, dit-il enfin. Nous allons parler de cela calmement...

— Y a rien à parler, cria Tim. Je demande justice. Maintenant qu'il l'a mise enceinte, il faut qu'il la marie. »

Ernest eut un geste d'apaisement.

« Comme tu sais, Tim, mon fils n'est pas ici. Il est à Montréal, aux études. Je le verrai en fin de semaine et je lui en parlerai. Après, nous aviserons. »

Avec beaucoup de difficulté, il parvint à calmer Tim assez pour qu'il retourne à son travail.

Le samedi matin il fit la route jusqu'à Montréal et se présenta à la pension où demeurait Francis. Il le trouva au lit car apparemment il s'était couché très tard la veille. Lorsqu'il lui raconta l'entrevue avec Tim O'Reilly, Francis se mit à rire bruyamment.

« Voyons, papa, tu vas pas croire tout ce que cet ivrogne te raconte? J'ai peut-être sorti la petite Maggie une couple de fois mais j'suis pas le seul. Serge te le dira lui-même, et puis Paul qui était dans notre groupe. Tim essayait de garder sa fille comme en prison. Il ne voulait pas qu'elle sorte avec les gens de son âge. Il récolte ce qu'il a semé. La petite Maggie se sauvait, et elle acceptait de sortir avec n'importe qui. Comme de raison, si on cherche quelqu'un à blâmer, autant s'en prendre au fils du patron, n'est-ce pas? »

Ils conversèrent longtemps, mais rien ne fit démordre Francis de sa position.

« Voyons, papa, tu ne veux tout de même pas que je quitte mes études pour aller épouser cette petite sotte de Maggie O'Reilly? C'est du chantage, voilà tout.

— Oui, bien sûr, mais si c'était ton enfant qu'elle portait?

— Et si c'était celui de Serge ou de Paul, hein, papa? »

Ernest se laissa persuader mais il se dit qu'il serait tout de même un patron correct. Il offrirait à Tim une somme suffisante pour envoyer sa fille à Montréal dans un des établissements qui accueillaient les filles-mères.

Le lundi suivant, à dix heures du matin, Georges Cusson et Ernest achevaient leur conférence hebdomadaire. Tous deux étaient très satisfaits

du rendement de l'établissement. Ils avaient obtenu, d'un grossiste national en articles de sport, un contrat inespéré qui leur avait permis d'augmenter la production de l'usine. De plus, le Service de recherche et développement avait mis au point une modification au planeur qui permettrait d'automatiser davantage l'opération. Et, de plus, ils laissaient espérer que bientôt on aurait un joint en trois pièces qui serait encore bien plus fort que l'actuel.

À ce moment, le téléphone sonna. Georges répondit.

« C'est pour vous, Ernest, dit-il en lui tendant le récepteur.

— Ah, tiens, bonjour notaire... Pardon? oui... oui... je puis me libérer cet après-midi. À deux heures? C'est bien, j'y serai. »

Il raccrocha, l'air absent. Georges Cusson continuait à lui parler, mais il ne comprenait guère, tout absorbé qu'il était dans ses pensées. Il prit congé et tandis qu'il marchait vers son bureau, il ne cessait de se demander pourquoi le notaire Gagné avait été si froid, et pourquoi lui, Ernest Destel, était soudain sommé — il n'y avait pas d'autre mot — de comparaître chez le notaire pour rencontrer un juge, cousin de sa femme. Le notaire Gagné s'était toujours montré si cordial. Il était le père de Serge, l'ami de Francis, et lui et sa femme avaient toujours bien accueilli celui-ci. Quelle mouche le piquait donc ce matin?

Lorsqu'il se présenta ponctuellement à deux heures, la réceptionniste le fit immédiatement entrer. Près du notaire Gagné siégeait un homme à cheveux gris, aux yeux noirs perçants, à l'air hautain. Le notaire fit les présentations et Ernest tendit une main que l'autre ne sembla pas voir.

« Asseyez-vous », dit-il, en lui désignant une chaise en face.

Ernest prit place, se sentant tout à fait au banc des accusés.

« Je n'irai pas par quatre chemins. Votre fils Francis, ce... ce suborneur de jeunes filles, a engrossé ma fille Louise. L'enfant naîtra vers la fin mai. »

Ernest encaissa le coup.

« Mon Dieu, dit-il faiblement, est-ce possible? Vous en êtes sûr?

— Ma fille a été formelle, le médecin aussi. Ce n'est pas à moi, monsieur, que vous allez servir cette salade que peut-être elle aurait eu

d'autres amants. Cependant, par je ne sais quel miracle, ma fille consent à épouser ce chenapan. Il est aux études, je crois?

— Oui, à McGill.

— Alors demain, vous voudrez bien vous présenter avec lui à l'archevêché de Montréal, à quatre heures, pour les formalités. Le mariage sera célébré mercredi en huit, après la publication des bans dimanche prochain. L'évêque du diocèse, un ami à moi, bénira leur union, après quoi ils iront aux Bermudes pour deux semaines de voyage de noces. Je m'occuperai du mariage, de la réception qui aura lieu à Montréal, et de leur trouver une maison convenable ici à Verneuil avant leur retour de voyage de noces. Je suppose que vous prendrez votre fils avec vous à l'usine puisqu'on m'a dit que vous le prépariez à cet effet. »

Comme Ernest allait parler, le juge lui coupa la parole.

« La dot que je comptais donner à ma fille dans des circonstances plus agréables sera déposée en fidéicommiss. Ma fille pourra en retirer le nécessaire si votre fils ne peut la faire vivre selon son rang, mais elle n'en aura jamais la gestion absolue tant qu'elle vivra avec son mari. S'il lui arrivait malheur, cet argent ira à ses enfants. Si votre fils comptait profiter de la dot, il sera fort déçu. Nous nous reverrons demain à l'archevêché. Vous pouvez disposer. »

Pour une fois Ernest, encore sous le coup de la stupeur, ne trouva rien à répondre. Il se leva et sortit comme un automate, sans prendre congé.

Lorsqu'il confronta Francis, celui-ci se défendit mollement. Au fond, il n'était pas trop fâché de la tournure des événements. Il ne réussissait pas bien à l'université de toute façon, et l'idée d'avoir une femme comme Louise, une maison, et d'occuper à l'usine un poste de cadre lui souriait assez. Et puis, cela réglerait le problème de Maggie. Il sentait bien que Tim O'Reilly ne lâcherait pas si facilement. Après tout, on ne pouvait forcer personne à épouser deux femmes, alors mieux valait que ce soit Louise.

Quant à Ernest, douloureusement humilié, il essayait de reprendre courage et de se consoler en se disant qu'il fallait peut-être cela pour faire enfin de Francis un homme responsable. Avec femme et enfant, il mettrait

de côté ses erreurs de jeunesse, et deviendrait ce bras droit dont Ernest avait toujours rêvé. Il sentit son optimisme renaître.

Le dimanche suivant, la publication des bans fit du bruit dans la petite ville. Ainsi, le fils du nouveau propriétaire des Ateliers Cusson épousait la fille de l'honorable juge Théodore Mesnier!

Ernest raccompagna Laura Bazinet chez elle. Il la quitta à sa porte, et encore sous le coup du bonheur qu'il éprouvait toujours en sa compagnie, il entra lentement chez lui. Comme il pénétrait dans la véranda qui protégeait la porte d'entrée, il aperçut un homme qui se tenait debout dans le coin. Surpris, il reconnut Tim O'Reilly, qui souriait étrangement.

« Tim! Qu'est-ce que tu fais ici?

— Ainsi, entre la fille d'un employé et celle d'un juge, il n'y a pas à hésiter, n'est-ce pas? Il a probablement engrossé l'autre aussi.

— Écoute, Tim, j'ai voulu être correct avec toi et te donner assez d'argent pour prendre soin de ta fille convenablement...

— Gardez-le, votre argent, Monsieur Destel. Il y a une chose que vous oubliez : les pauvres peuvent paraître sans défense, mais ils ont leur façon à eux de se faire justice. Écoutez bien ce que je vous dis :

« Vous allez vous souvenir du jour où votre fils a débauché la fille de Tim O'Reilly. »

— Tu me fais des menaces, Tim? » dit Ernest sèchement. Tim eut de nouveau son sourire étrange, puis lui tournant le dos, il sortit et s'éloigna rapidement.

Ernest en garda une impression pénible. Se pourrait-il que Tim essaie de faire du mal à Francis? Ce regard d'acier, ce sourire de dément?

Quelques jours plus tard, lorsqu'il apprit que Tim et toute sa famille étaient déménagés aux États-Unis où Tim avait travaillé avant d'épouser sa défunte femme, Ernest se sentit soulagé.

Il fut convenu qu'on irait passer Noël à Saint-Timothée, chez l'oncle Edgar et la tante Germaine. On y retrouverait Richard qui s'y rendrait directement du collège, et aussi Roger qui quitterait son ermitage pour célébrer Noël avec eux. Francis et Louise y seraient, mais se rendraient dès le lendemain à Québec, chez les parents de Louise.

Le bonheur d'Ernest serait à son comble puisque, en plus de voir tous les siens rassemblés sous le même toit, il y aurait aussi Laura Bazinet. Il avait encore de la difficulté à croire que cette femme merveilleuse avait accepté de l'épouser. Il profiterait de la fête de Noël pour annoncer à la famille que le mariage aurait lieu discrètement, sans publication de bans, vers la mi-janvier.

De son côté, Laura brûlait de curiosité de connaître le reste de la famille. Des deux fils, elle préférait Richard, avec sa timidité et son tempérament d'artiste ; Francis lui avait toujours inspiré une certaine inquiétude sans qu'elle sache trop pourquoi. Était-ce parce que, lorsqu'il se mettait en frais d'être aimable, de conquérir, on sentait la volonté de manipuler, un fond trouble qui laissait une impression de malaise?

Il y avait aussi l'oncle et la tante qui avaient pris la relève des parents d'Ernest, décédés alors que celui-ci était encore relativement jeune. Et surtout, il y avait Roger dont Ernest lui avait parlé abondamment. Un ermite des temps modernes, comme c'était curieux!

Lorsque la voiture stoppa devant la maison de ferme au toit mansardé, avec ses lucarnes et sa grande galerie courant sur deux côtés, Laura se rappela ses dimanches d'enfant quand sa famille se rendait chez les grands-parents maternels, dans leur ferme au bord du fleuve. Ici il n'y avait pas de fleuve, mais tout près commençait la forêt, illimitée comme la mer.

Malgré le froid, tante Germaine sortit sur le pas de la porte pour les accueillir, arborant son plus beau tablier amidonné. L'oncle Edgar et Richard interrompirent la partie de dames qu'ils se disputaient. Roger

n'arriverait que dans la soirée, à temps pour les accompagner à la messe de minuit, comme Francis d'ailleurs.

Vers onze heures, l'on s'entassa dans les deux voitures, celle d'Ernest et celle de Francis, pour se rendre à l'église du village, afin que l'oncle Edgar n'ait pas à se servir de sa camionnette. Laura aurait préféré un traîneau tiré par des chevaux avec des grelots joyeux scandant la marche, comme dans les dessins de Massicotte, mais l'oncle Edgar sourit lorsqu'elle le mentionna.

« Dieu merci, on a mieux maintenant, madame. Depuis que je me suis acheté un tracteur, j'me suis débarrassé des chevaux. »

Après la messe, on fit l'échange des cadeaux. Tante Germaine, dont les doigts n'étaient jamais oisifs, remit à Laura une écharpe et des gants qu'elle avait tricotés elle-même. Puis arriva le moment qu'Ernest attendait. Il réclama l'attention des siens pendant qu'il remettait à Laura un petit écrin qu'il lui demanda d'ouvrir. Il contenait une bague de fiançailles qu'il lui passa au doigt.

« J'ai le grand plaisir de vous annoncer que la belle dame que voici m'a fait l'insigne honneur d'accepter de devenir ma femme. Le mariage aura lieu, en privé, le 11 janvier, après quoi nous nous contenterons de quelques jours à New York en guise de voyage de noces. »

Alors ce fut à qui viendrait féliciter Ernest et embrasser la future mariée.

Dans les vœux de l'oncle et de la tante, Laura ne ressentit que la sincérité de ces bonnes gens qui se réjouissaient du bonheur évident de leur neveu préféré. Roger la regarda un moment au fond des yeux.

« Je suis vraiment content du bonheur d'Ernest et je souhaite de tout cœur que cela dure, pour tous deux, toute votre vie. »

Il s'écarta mais Laura, encore sous le coup de ces yeux gris vert qui semblaient l'avoir scrutée jusqu'au fond de l'âme, aurait voulu le retenir. Comment un homme comme Roger, dans la force de l'âge, manifestement intelligent et sensible, pouvait-il se terrer au fond des bois? Ernest lui avait raconté le décès de sa jeune femme et de son enfant juste avant la guerre, mais elle sentait bien que cela ne suffisait pas à expliquer le mystère de cet homme.

Déjà les autres s'approchaient. Richard, timide mais si sincère, Louise, correcte mais un peu distraite, toujours inquiète de la réaction de son mari, et Francis qui se contenta de la formule mondaine habituelle.

« Venez, annonça tante Germaine, tout le monde à table avant que les tourtières ne refroidissent. »

Le repas fut gai à souhait et lorsque chacun se fut retiré pour la nuit, Laura se dit qu'elle avait pris la bonne décision. Depuis qu'Ernest était devenu son voisin, et qu'il l'avait entourée de sa sollicitude, elle s'était rendu compte combien elle avait été seule depuis le décès de son mari, et encore plus, depuis le mariage de sa fille. Il était bon d'avoir quelqu'un à qui se confier, quelqu'un pour se faire gâter. Depuis que sa fille y vivait, elle avait songé à retourner s'établir à Montréal. Pourtant, elle avait hésité. Elle n'y avait aucun parent proche, et sa fille était fort occupée avec son foyer et les relations de son mari, un jeune avocat promis à un avenir brillant. Quant à ses amies de pensionnat, elle avait perdu de vue la plupart d'entre elles.

Maintenant, avec cet homme bon, elle continuerait à habiter la petite ville de Verneuil où elle avait vécu heureuse avec son premier mari. Il n'y avait vraiment aucune raison pour que sa vie ne se déroule aussi paisiblement qu'avant, songea-t-elle avant de s'endormir.

Le lendemain, elle aidait tante Germaine à faire la vaisselle du petit déjeuner lorsque Louise et Francis vinrent prendre congé avant de se diriger vers Québec.

« Ainsi, dit Francis en s'approchant d'elle, dans deux semaines vous allez devenir ma belle-maman. »

Il avait appuyé à dessein sur le mot belle, avec un sourire indéfinissable.

« Vous m'en voyez heureux, continua-t-il en lui embrassant la joue, et je suis sûr qu'un jour ou l'autre nous pourrons nous être utiles l'un l'autre. »

Après son départ, elle se demanda encore une fois pourquoi il lui inspirait cette espèce de malaise chaque fois qu'il s'approchait d'elle.

Dans l'après-midi, Roger et Richard partirent en raquettes pour se rendre à l'ermitage où Richard comptait passer quelques jours. Laura les observait depuis la fenêtre et éprouvait une certaine envie. Elle aurait bien aimé être

invitée à visiter cette demeure mystérieuse, mais Ernest et elle devaient partir puisqu'il tenait à être à son bureau le lendemain. Elle remarqua que, malgré son infirmité, Richard se tirait bien d'affaires en raquettes. Le fait de marcher les pieds écartés minimisait sa claudication. Et puis il avait l'air si heureux, si détendu d'être à la campagne, et surtout, avec son oncle Roger.

Ernest s'approcha d'elle et lui serra affectueusement les épaules.

« Je m'excuse de te presser, mais est-ce qu'on pourrait se préparer à retourner?

— Mais oui, j'ai si peu de bagages que je serai prête en un tournemain, répondit-elle en gardant les yeux fixés sur les deux silhouettes qui s'éloignaient vers l'orée de la forêt. Ton fils Richard a l'air bien heureux dans ce décor.

— Et avec son oncle Roger, ajouta Ernest.

— Ce doit être un homme extraordinaire pour que les gens l'aiment tant. Est-ce que tu m'amènerais lui rendre visite dans son ermitage, comme il dit?

— Mais oui, avec plaisir. Aujourd'hui, nous sommes un peu pressé mais nous reviendrons. Je serai bien content si Roger et toi devenez de bons amis. Comme je te l'ai dit, c'est plus qu'un frère pour moi, c'est aussi mon ami et mon conseiller le plus proche.

Lorsqu'il était revenu de son voyage de noces, trois semaines avant Noël, Francis s'était présenté à l'usine.

« Alors, mon grand, lui avait dit son père, puisque tu es passé par toutes les fonctions de l'usine durant les vacances d'été, as-tu idée où tu voudrais travailler? »

Sans hésiter, Francis avait choisi le service des ventes. Ernest l'avait donc confié à Émile Carignan, ancien chroniqueur sportif devenu chef des services de marketing depuis plusieurs années. Amateur de bon vin et de bonne chère, c'était un personnage rubicond et rondet, bon enfant en somme, qui connaissait tous les joueurs des équipes de hockey et presque toutes les personnalités qui s'intéressaient de près ou de loin à ce sport.

Ernest avait été ravi de ce choix. Comme il l'avait raconté à Laura ce soir-là, Francis avait certainement les qualités nécessaires pour les ventes et les relations publiques. Avec Émile, il apprendrait à connaître le milieu. Et un jour, son rêve se réaliserait. Francis deviendrait son bras droit, et beaucoup plus tard, quand lui-même, Ernest, serait vieux, l'usine serait entre bonnes mains lorsqu'il en hériterait.

« Mais tu as deux fils, n'avait pu s'empêcher de dire Laura. Il ne serait pas juste que Francis prenne tout.

— Oh, je verrai à assurer à Richard un revenu convenable, car c'est sûr qu'avec sa musique, il ne fera pas fortune. C'est d'ailleurs ce que j'ai promis à sa mère avant qu'elle ne meure.

— Je serais pas si sûre que ça que Richard n'aura pas de succès. Il possède des qualités artistiques indéniables. Qui sait s'il ne deviendra pas un grand violoniste?

— Oui, bien sûr », avait-il dit distraitement.

Laura n'avait pas été dupe. Il était facile de voir que celui qui occupait les pensées d'Ernest, c'était Francis et non Richard. Il n'attendait rien de son fils cadet et tout de son aîné. Elle en fut un peu attristée.

Comme Ernest l'avait promis à Laura, il lui offrit, par un beau dimanche ensoleillé, d'aller visiter Roger. Elle accepta avec empressement. Le personnage l'avait intriguée et elle éprouvait une vive curiosité pour tout ce qui le touchait : cet « ermitage » qu'il s'était construit, la vie solitaire qu'il menait dans la forêt, tout lui paraissait hors de l'ordinaire. Elle flairait le mystère.

On était fin février. Un soleil radieux brillait sur la neige éblouissante traçant de longues ombres bleues au pied des arbres. Ils s'arrêtèrent un moment à la maison de ferme et les parents de Roger leur apprirent que celui-ci n'était pas venu depuis plus de trois semaines. Laisant la voiture à la ferme, ils chaussèrent leurs raquettes pour continuer jusqu'au lac Fantôme. Laura aimait bien faire de la raquette. Lorsque son premier mari vivait, ils avaient l'habitude, lorsque ses patients lui en laissaient le loisir, de faire de longues randonnées en raquettes sur la surface gelée et enneigée de la petite rivière à Verneuil. Une journée splendide comme aujourd'hui lui rappelait cet heureux temps.

Ernest marchait devant, à pas rapprochés afin de tracer un sentier. Laura suivait, toute à la joie de marcher dans la forêt silencieuse, mais non inhabitée à en juger par les nombreuses pistes formant des dessins sur la surface vierge de la neige, depuis les menues pattes d'oiseaux jusqu'à celles de gibier plus gros comme la belette, le renard, et les traces caractéristiques des lièvres bondissants. Parfois, une perdrix s'envolait avec un froissement de jupons de taffetas.

Une fois rendus au haut de la colline d'où on pouvait apercevoir le lac, Ernest s'arrêta.

« Fatiguée ? »

— Mais non. Comme tu sais, je ne suis pas une raquetteuse novice.

— Je sais, tu es une experte. Mais, quand même, arrêtons-nous un moment que je te fasse connaître le royaume de notre enfance, à Roger et à moi. »

Il balaya la neige du tronc d'un arbre tombé, et la fit asseoir.

« Vois-tu, dit-il en s'asseyant près d'elle, la grande plaine blanche, c'est le lac Fantôme. Les rochers enneigés à gauche abritent la caverne du Dieu

du Tonnerre.

— Ah, vraiment, c'est la demeure d'un dieu?

— Roger et moi l'avions appelée comme ça parce que c'était autrefois une caverne sacrée des Indiens, et qu'il y a des dessins sur les parois. Je te montrerai ça l'été prochain.

— Où se trouve la maison de Roger?

— Tu vois cette pointe rocheuse qui avance dans le lac? Derrière se trouve une baie, et au fond de la baie, c'est là qu'il a construit sa maison. On ne la voit pas à moins d'arriver par le lac, et encore, faut-il savoir où regarder.

— Il voulait vraiment s'isoler, se cacher du monde, dit Laura pensive. Et ce serait la mort de sa femme et de son enfant, et peut-être ses expériences de guerre qui l'auraient amené à faire un choix pareil?

— Même à moi, il n'a pas dit grand-chose. C'était sa décision, et je respectais son choix, dit Ernest en se levant. Alors, on y va? Ce sera plus facile maintenant, puisque ça va en descendant. Nous allons contourner la pointe et juste de l'autre côté, nous verrons sa maison. »

Ils reprirent leur marche à pas rythmés. Quinze minutes plus tard, ils arrivaient en vue d'une éclaircie dans la forêt. Ernest se tourna vers sa compagne.

« Est-ce que tu vois la maison de Roger? »

Laura scruta le rivage de la baie, la colline de l'autre côté, couverte d'arbres et d'arbustes.

« Je ne vois pas de maison. Tu la vois, toi? »

— Regarde le rectangle noir au début du versant de la colline. C'est la fenêtre panoramique du devant de la maison.

— Eh bien, elle est drôlement bien camouflée.

— Si c'était l'été, il nous faudrait venir en canot, ou alors, marcher tout autour de la baie. Mais comme c'est gelé, nous allons traverser la baie et dans dix minutes nous y serons. »

Comme ils approchaient de la maison, ils entendirent des aboiements, et à leur approche la porte s'ouvrit et Roger parut sur le seuil.

« Quelle bonne surprise, s'exclama-t-il. Laura, Ernest, entrez je vous prie. »

Il se tourna vers le grand chien sombre, aux yeux étrangement pâles, qui se tenait debout près de son maître et continuait à laisser échapper quelques aboiements et grognements.

« Va te coucher, Nistum, ton travail est terminé. Ce sont des amis. »

Laura jetait des regards admiratifs sur la spacieuse salle de séjour dans laquelle ils se trouvaient.

« C'est vous qui avez construit tout ça ?

— Ernest est venu m'aider au début pour monter la charpente. Le reste, je l'ai fait moi-même. J'ai beaucoup de loisirs, comme vous voyez », ajouta-t-il en souriant.

Les murs étaient faits de troncs d'arbres entiers, dont on avait soigneusement enlevé l'écorce. Le bois pâle, ainsi exposé, avait été verni. De même le plancher, fait de planches larges de merisier, brillait d'un éclat satiné. Au fond, un énorme poêle de fonte noire avec garnitures nickelées servait visiblement tant à la cuisson des aliments qu'au chauffage des lieux. De chaque côté, des armoires en bois blanc. Une table circulaire, dont la surface était faite d'une mosaïque de bois de diverses essences. Quatre chaises l'entouraient. Une cheminée monumentale en pierres des champs tenait le milieu de la cloison de droite, par ailleurs garnie de rayons pleins de livres. Le tissu de laine aux couleurs douces qui recouvrait les fauteuils et le canapé, ainsi que les draperies aux fenêtres avaient été tissés par sa mère, expliqua Roger. Elle avait également fabriqué les tapis crochetés aux dessins naïfs qu'on retrouvait dans la salle de séjour et comme descente de lit dans la chambre à coucher.

« Comme c'est beau ! soupira Laura. Mais comment avez-vous fait pour amener tout cela ici ? Il n'y a même pas de route.

— J'ai fait moi-même, sur place, tous les meubles. Le reste est venu en traîne à chiens, l'hiver. Au début, j'avais un attelage de six chiens, maintenant je n'en ai plus besoin. Je n'ai gardé que Nistum, le plus intelligent chien de tête qu'on ait jamais vu.

— Quel drôle de nom, Nistum.

— C'est un mot cri qui veut dire le premier. C'est lui qui guidait mon attelage. Venez que je vous montre le reste. »

Il alla ouvrir une porte dans le coin de la cuisine et ils entrèrent dans une pièce assez grande, avec une grande fenêtre, les murs couverts d'outils divers, avec un établi courant le long d'un mur.

« Voici mon atelier. C'est mon passe-temps de travailler le bois, et comme je n'ai pas l'électricité, je travaille comme nos ancêtres travaillaient. Tout se fait à la main.

— Mais vous êtes un véritable artiste, un ébéniste. Vous pourriez facilement vendre ce que vous faites.

— Je remplis parfois quelques commandes, mais je ne tiens pas à me lancer en production.

— Et ceci, c'est vous qui l'avez fait? demanda Laura alors que, de retour dans la salle de séjour, elle indiquait un petit cabinet d'où dépassait une manivelle.

— Non, c'est un phonographe à ressort, presque une antiquité. Avec ceci et mon petit radio à batterie, j'ai de la musique. Et je m'éclaire avec des lampes à kérosène, comme au temps de mon enfance. »

Voyant l'ébahissement qui se peignait sur les traits de Laura, Roger la regarda, un peu moqueur.

« Avouez, Laura, que vous vous étiez imaginée que je vivais dans quelque cambuse délabrée. Remarquez que si vous m'aviez vu le premier hiver, vous auriez eu presque raison. Tu te souviens, Ernest?

— Oui. Il avait fallu tout l'été pour monter les murs et fermer le toit avant les froids. Et puis, le calfeutrage avait été fait à la hâte. Tu devais geler là-dedans.

— Non, parce que j'avais mon bon gros poêle de fonte que nous avons amené sur une voiturette, à force de bras. Mais il fallait tellement de bois pour tenir le poêle à chauffer que je n'avais pratiquement pas le temps de faire autre chose.

— C'est vrai, dit Laura. Je me figurais tout de même quelque chose de plus primitif. Et vous vivez seul dans une aussi jolie maison? »

Une ombre passa sur le visage de Roger.

« Je ne suis pas seul, cousine. La forêt est aussi habitée qu'une ville. Même, j'ai des voisins tout proches.

— Vraiment.

— Eh oui, toute une famille. Le père, la mère et quatre petits. Ce sont des castors qui ont fait un barrage dans le ruisseau juste en amont de ma porte d'entrée. Ça dérange un peu. Avant j'avais une douve naturelle. Maintenant, il n'y a plus beaucoup d'eau et tout le côté de la maison se trouve inondé. Mais ils sont si gentils, si industriels. Bon, venez-vous asseoir. Je vois que l'eau bout, je vais nous faire du thé. »

Ils prirent place dans les fauteuils groupés autour du foyer où pétillait une flambée de résineux odoriférants.

Pendant que Roger coupait d'épaisses tranches de pain de ménage qu'il faisait rôtir sur la surface polie du poêle et beurrerait abondamment, Laura ne put s'empêcher de lui poser une autre question.

« Je vois que vous avez beaucoup de livres. Ce n'est pas quelque chose qu'on voit d'habitude dans les maisons autour d'ici. Vous aimez lire?

— Oui. C'est un goût que j'ai acquis alors que j'étais à l'hôpital en Angleterre. Comme j'y ai été plus d'un an pendant que les chirurgiens raccommodaient ma carcasse endommagée, j'ai eu tout mon temps. »

Il apporta le plateau qu'il posa sur une petite table, et servit ses rôties avec de la confiture de fraises des champs.

« Comme c'est bon, dit Laura. La raquette développe l'appétit. C'est vous qui avez fait ce bon pain et cette confiture?

— Le pain, oui. La confiture, c'est ma mère. Je suis un ermite très choyé puisque mes parents habitent tout près. »

Ernest et lui se mirent à discuter des opérations de l'usine, des réussites et des problèmes. Laura, tout en faisant honneur au goûter, continuait à admirer divers détails de cette demeure sylvestre. La toiture à pignon pointu, faite de poutres apparentes et de larges planches de merisier verni, formait plafond et donnait à la pièce l'aspect d'une chapelle des bois.

Lorsqu'ils prirent congé, Roger les reconduisit jusqu'au petit pont. De là il montra à Laura ce qui paraissait à celle-ci être un amas de branchage et de fagots de la hauteur d'un homme.

« C'est là la demeure de mes voisins les castors. Ça peut vous paraître rudimentaire, mais je vous assure qu'ils y sont très confortables. Ils disposent d'un salon, d'une partie surélevée avec paille de foin d'odeur pour dormir, d'un garde-manger, et de deux entrées sous l'eau pour bloquer l'accès aux prédateurs.

— Vous avez l'air de bien connaître les animaux de la forêt, fit remarquer Laura.

— Hé oui, cousine. C'est la loi de la nature. Il faut d'abord apprendre à connaître son milieu, et ensuite, savoir s'y adapter. »

OceanofPDF.com

Lorsque s'annonça le printemps, un printemps tardif, froid, hésitant, Georges Cusson ne tint plus en place, d'autant plus que sa femme ne manquait pas de lui rappeler combien cette saison était belle dans sa Provence natale. Il était maintenant rassuré sur la compétence et l'honnêteté de l'acheteur. Aussi, offrit-il des conditions plus favorables que celles dont il avait été question, pour que Destel devienne acquéreur de la compagnie tout entière avant la date prévue.

Après la signature du contrat, Ernest amena Laura à Montréal pour célébrer dignement, dans un bon restaurant, cet événement capital. Comme il le lui dit, alors qu'ils sablaient le champagne, il avait maintenant trouvé exactement le genre de travail qu'il aimait faire, un travail qui mettait en cause le matériau qu'il connaissait le mieux, le bois.

« Et c'est grâce à Roger qui, le premier, m'a mis cette idée dans la tête.

— Dommage qu'il ne soit pas là pour célébrer avec nous l'aboutissement de son idée », dit Laura.

Ernest secoua la tête. « J'ai appris depuis longtemps que c'est inutile de l'inviter. Il nous aime, mais de loin. »

La fin du mois de mai amena le terme de la grossesse de Louise. Le 22 mai, Francis devint père d'un garçon, baptisé le lendemain sous les prénoms de Joseph Théodore Jean en l'honneur de son illustre grand-père, le juge Théodore Mesnier. Comme le baptême tombait durant la longue fin de semaine qui précède la fête de Dollard et que l'usine était fermée pour les trois jours, Ernest et Laura en profitèrent pour fêter dignement cet événement en donnant une réception où furent conviés non seulement les amis et parents de Louise qui avaient à l'automne assisté au mariage, mais aussi les cadres et contremaîtres de l'usine.

Il était minuit passé lorsque les derniers invités prirent congé. Seul le traiteur qu'Ernest avait fait venir de la métropole s'affairait encore à

débarrasser les tables et les buffets. Quand, sa tâche terminée, il prit congé, les hôtes purent enfin songer à aller prendre du repos.

Ernest venait d'éteindre la lampe de chevet lorsque quelqu'un frappa à la porte à coups redoublés, tout en criant :

« Monsieur Destel! Monsieur Destel! »

À Laura, effrayée, Ernest dit de ne pas s'inquiéter, et mettant en hâte sa robe de chambre, il alla ouvrir. Sur le seuil se tenait Arthur Pinsonneault, le gardien de l'usine.

« Le feu, Monsieur Destel! cria-t-il au comble de l'énervement dès que la porte s'ouvrit, l'usine est en feu!

— Comment l'usine peut-elle être en feu? Tu veux dire qu'il y a le feu quelque part. As-tu appelé les pompiers?

— Oui, pis j'ai couru vous l'dire.

— Où est-ce que le feu a pris?

— J'sais pas. Vers minuit, j'avais pus de café dans mon thermos, alors j'ai traversé la rue pour aller à la maison m'en chercher. J'ai pas été parti plus de cinq minutes. Quand j'suis revenu, y avait le feu partout. »

Laura, inquiète, vint retrouver son mari.

« Bon, je viens avec toi, dit ce dernier à Pinsonneault, toujours debout sur le pas de la porte. Attends-moi un moment. »

Puis, prenant sa femme par le bras, il l'entraîna dans la chambre.

« Apparemment, le feu est pris à l'usine. Les pompiers ont été appelés. Ça ne doit pas être trop grave. Retourne au lit, je reviendrai bientôt. »

Il s'habilla en hâte, et suivit Pinsonneault jusqu'à l'usine. De loin, on voyait déjà la lueur qui se détachait sinistrement sur le ciel nuageux d'un noir d'encre. D'un bout à l'autre de l'usine, on voyait les flammes danser derrière les fenêtres.

Ernest s'arrêta, saisi.

« Ce n'est pas possible, murmura-t-il, comment le feu a-t-il pu se propager si vite?

— J'sais pas, Monsieur Destel. J'ai été parti cinq minutes, et quand j'suis revenu, en sortant de la maison j'ai vu le feu partout. »

En arrivant près de l'usine, Ernest vit le chef des pompiers qui dirigeait le placement des deux camions d'incendie. L'un d'eux avait commencé à arroser le mur nord de l'usine, mais il semblait impossible de faire fonctionner le deuxième. Trois ou quatre hommes s'affairaient autour du véhicule, mais sans grands résultats.

« Il y a une lance à incendie auxiliaire dans la hutte du gardien, cria Ernest. Servez-vous-en! »

On alla chercher cette lance que l'on brancha sur l'alimentation en eau de l'usine, et bientôt un second jet d'eau se mit à arroser le feu.

À ce moment, Francis arriva.

« Tu as été réveillé, toi aussi. Je ne comprends rien à cet incendie. Comment peut-il s'être propagé si vite? Mais en attendant, il faudrait sortir les hockeys neufs qui se trouvent dans l'entrepôt au cas où l'incendie l'atteigne, bien que ça ne paraisse guère possible.

— Je m'en occupe, papa. »

Comme il s'éloignait, il y eut une explosion sourde à l'extrémité gauche de l'usine, là où se trouvait le transformateur. Tout s'éteignit et la lance supplémentaire devint inutile.

Ernest revint vers le chef des pompiers.

« Vos hommes ne semblent pas capables de faire fonctionner l'autre camion à incendie. Je ne vois pas comment on va éteindre un feu de cette intensité avec seulement un jet. »

Le chef le regarda sans aménité.

« Ne vous occupez pas de cela, Monsieur Destel, c'est notre travail.

— C'est peut-être votre travail, mais c'est mon usine. Puisque décidément il semble qu'il n'y ait rien à faire, ajouta-t-il en montrant les quatre hommes qui s'affairaient toujours autour du deuxième camion, demandez-leur donc d'aller aider mon fils Francis à sortir les hockeys déjà fabriqués de l'entrepôt et de les transporter en lieu sûr.

— Non, non, ne touchez à rien. C'est notre responsabilité.

— Et si l'entrepôt brûle?

— Il ne brûlera pas. D'ailleurs, j'ai fait avertir Monsieur le Curé.

— Monsieur le Curé? Pourquoi faire?

— Pour qu’il bénisse votre entrepôt, pour que le feu ne s’étende pas. »

Ernest aperçut en effet le curé, portant le Saint-Sacrement, qui débouchait d’une rue latérale.

« Vous auriez mieux fait de mettre une pompe auxiliaire dans la rivière, dit-il amèrement. »

Pendant ce temps, le curé, suivi d’un servant de messe en surplis et portant l’aspergeoir, bénissait à grands gestes l’usine en flammes, puis s’engagea dans la ruelle qui séparait l’entrepôt de l’usine proprement dite. Quand il en ressortit, il se dirigea vers Ernest.

« C’est une dure épreuve que Dieu vous envoie, mon fils.

— J’ai bien peur que tout va y passer, y compris l’entrepôt. Il y a là dix mille hockeyes prêts pour l’expédition.

— Mais non, ayez foi dans le Seigneur. Je vais continuer à prier pour vous. »

Ce disant, il le salua et s’éloigna toujours suivi de l’enfant de chœur, se hâtant vers son lit.

Ernest courut voir comment Francis se tirait d’affaire. Il le trouva avec seulement un compagnon pour porter les lourds paquets de bâtons de hockey de l’autre côté de la route, et se mit à les aider.

Bientôt arriva le chef des pompiers.

« Vous n’avez plus le droit d’entrer dans cette bâtisse, dit-il. L’incendie se rapproche, et il y a même des étincelles qui ont mis le feu à la couverture de l’entrepôt.

— Je vous l’avais bien dit! cria Ernest au comble de l’exaspération. Au moins, continuez à arroser le toit de l’entrepôt pour nous donner une chance de sortir plus de stock.

— C’est moi qui donne les ordres ici et je veux pas que personne approche. Mon premier devoir c’est d’empêcher les pertes de vies. »

L’incendie brûla avec une intensité d’enfer toute la nuit et une partie de la journée. Ce ne fut que deux jours plus tard qu’Ernest put enfin inspecter les lieux.

Le rayon de l’encollage venait de recevoir cinq barils d’alcool furfurylique, ingrédient que l’on employait alors pour rendre les colles

imperméables à l'humidité. Le pyromane avait défoncé les barils d'acier à coups de hache et en avait répandu le contenu dans l'atelier, dans les dalots où se trouvaient les fils électriques. On retrouva même un baril dans la chambre des transformateurs. Il avait pensé à tout. Avant de partir, il avait lancé une allumette enflammée dans le dalot le plus proche et avait tranquillement quitté les lieux, s'enfonçant dans la nuit noire.

Plus Ernest se demandait qui avait bien pu lui en vouloir au point d'en venir à un geste aussi terrible, plus la certitude s'imposait. D'abord il fallait que ce fût quelqu'un qui était non seulement familier avec les lieux, mais aussi avec le fonctionnement de l'usine.

Il y avait deux chiens Dobermann en liberté dans la cour durant la nuit, pourtant ils n'avaient même pas aboyé lorsque l'intrus était entré pendant l'absence du gardien. C'était de toute évidence parce qu'ils le connaissaient, et que celui-ci s'était muni d'un appât pour les amadouer. De plus, il savait où étaient entreposés les liquides les plus inflammables et connaissait les points les plus vulnérables de l'établissement.

Il n'y avait qu'un homme qui remplissait toutes les conditions : Tim O'Reilly. Et le fait que l'incendie se soit déclaré le soir du baptême du fils de Francis ajoutait encore une preuve au dossier. Même si O'Reilly se trouvait aux États-Unis depuis six mois, rien n'empêchait qu'il en fût revenu pour un jour. Il devait maintenant être déjà retourné de l'autre côté de la frontière. Comme il avait dit, « les pauvres ont aussi leur façon de se faire justice ».

Dans les jours à venir, Ernest put mesurer toute l'étendue des dégâts. Rien n'avait été sauvé sauf les quelques centaines de ballots que Francis et lui-même avaient pu sortir de l'entrepôt. L'assurance, qu'Ernest n'avait pas songé à faire majorer, couvrait à peine la moitié des pertes.

Il avait voulu acquérir une usine en marche, il lui fallait maintenant repartir à zéro, tout reconstruire, et rapidement s'il ne voulait pas perdre les contrats qu'il détenait déjà. Comme son défunt père avait l'habitude de dire, lui qui s'était expatrié dans le nord de l'Ontario alors qu'il n'était plus jeune et avec une santé qui se détériorait, « on n'a jamais la paix dans ce bas monde, il faut toujours lutter ».

Eh bien, il lutterait, et il ne serait pas seul puisqu'il aurait Francis pour le seconder. Ils travailleraient ensemble comme ils l'avaient fait pour sauver un peu du stock de l'entrepôt.

Il n'en fallait pas plus pour qu'il se sente rasséréné.

OceanofPDF.com

Au lendemain du désastre, Ernest dut planifier logiquement la relève et la reprise des opérations. Georges Cusson était en Europe, il ne pouvait donc compter que sur lui-même et sur ses meilleurs employés. Heureusement, Cusson avait su s'entourer de gens compétents aux postes-clef, et parmi ceux-ci, celui qui s'avéra parmi les plus précieux, se trouvait Gérard Lumette, l'ingénieur qui dirigeait le service de recherche et développement.

Ernest avait été à même d'apprécier le soin avec lequel Lumette, homme paisible et studieux, testait régulièrement la production, et les suggestions pertinentes qui émanaient de son bureau. Peut-être un brin conservateur, il prenait du temps à s'adapter aux idées nouvelles, mais il était assez large d'esprit pour se rendre à l'évidence quand celle-ci lui était démontrée.

Ainsi, lorsque était apparu sur le marché ce nouveau matériau qu'était la fibre de verre et qu'on avait voulu l'employer pour enrober les palettes, afin de les rendre plus solides et les empêcher de se fendre sous les chocs, Lumette avait étudié longuement le processus avant de donner son approbation. Dans le temps, même Georges Cusson s'était impatienté du temps que l'ingénieur avait mis pour y parvenir.

Avec Gérard donc, Ernest avait décidé de la marche à suivre. D'abord il leur fallait acheter un atelier d'usinage où ils pourraient reconstruire les machines-outils détruites par le feu afin de reprendre la production au plus tôt. En même temps, on chercherait un local à louer en attendant de rebâtir l'usine.

Pendant ce temps, Francis et Émile Carignan visiteraient tous les clients avec lesquels les Ateliers Cusson avaient des contrats pour leur assurer que les expéditions ne seraient qu'un peu en retard, mais qu'on remplirait toutes les commandes.

Georges Cusson avait eu la sagesse de garder un fort inventaire de bois à l'autre extrémité de la petite ville, donc la matière première ne manquerait pas. Déjà en septembre, les opérations recommençaient dans le vieil

entrepôt qu'Ernest avait pu louer, et en octobre, les premières expéditions quittaient l'usine.

Richard avait terminé ses études classiques en juin, et lorsqu'il était arrivé pour les vacances d'été, il avait offert à son père de travailler avec lui pour rebâtir les opérations des Ateliers Cusson.

« Mais non, lui avait dit Ernest, d'après la lettre de ton professeur de violon, tu as les qualités voulues pour faire carrière en musique. Alors, repose-toi cet été et en septembre, tu iras dans cette école que t'a conseillée ton professeur et où tu as été accepté. D'ailleurs, Francis est là pour m'aider. »

Ils étaient à table pour le repas du soir, et Laura avait bien vu le désappointement dans les yeux de Richard en se voyant ainsi écarté d'emblée. Sans doute croyait-il, avec raison, que son père n'avait aucune confiance en lui, et qu'il ne pouvait lui être utile en aucune façon.

« Alors, avait dit Richard, vous ne m'en voudrez pas si je vais chez tante Germaine pour les vacances?

— Mais non, c'est même une très bonne idée. Ils ne rajeunissent ni l'un ni l'autre, et tu pourras les aider plus que tu pourrais m'être utile à moi. »

Plus tard, Laura en avait fait la remarque à Ernest.

« Tu sais, tu as fait de la peine à Richard en refusant si cavalièrement son aide.

— Tu crois? Pas moi. Je pense qu'il sera très heureux d'être à Saint-Timothée pour l'été. Ça va l'aider à améliorer sa santé.

— Richard m'a l'air d'un jeune homme tout à fait robuste. Il n'est pas maladif que je sache.

— Il a toujours été maladif depuis sa naissance », affirma Ernest d'un ton sans appel.

Excepté qu'il boite, songea Laura. Ernest ne l'a jamais vraiment accepté, cet enfant-là, à cause de son infirmité.

Tout haut elle dit : « Je suis sûre que son oncle et sa tante seront contents de le voir arriver. Et Roger aussi.

— Hé oui, répondit Ernest. J'aurais bien aimé que Roger vienne me donner un coup de main, pour les prochains mois tout au moins. Mais il n'y a pas moyen de le sortir de son ermitage celui-là. Quand je lui ai demandé il m'a dit que pour le travail de la forêt, il était prêt à m'aider, mais qu'il ne pouvait rien pour moi ici, à Verneuil. La vraie raison c'est qu'il ne veut pas retourner dans le monde civilisé celui-là, même pour quelques mois. »

Laura hocha la tête et se dit qu'il y avait vraiment une énigme sous le personnage de Roger. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver pour qu'il veuille ainsi rompre définitivement avec la société des hommes? Après tout, beaucoup avaient traversé l'expérience douloureuse de la guerre sans en venir à une décision aussi extrême.

Le lendemain, elle aida Richard à préparer ses bagages pour son séjour à Saint-Timothée. Dès que le jeune homme avait rencontré cette femme, il avait senti une sympathie réciproque s'établir entre elle et lui, et il avait compris que cette sympathie venant d'elle n'était pas entachée de pitié. Elle appréciait ses dons artistiques — ce que n'avait jamais fait son père — et, à son grand étonnement, elle ne s'était pas laissé séduire par Francis.

Avant de partir, il la remercia chaudement.

Elle posa une main maternelle sur son épaule.

« Tu sais, mon grand, tu aurais été le bienvenu si tu avais voulu passer au moins quelque temps avec nous.

— Oui, je sais. Mais comme disait mon père, l'oncle Edgar a vraiment besoin d'aide, et là au moins je peux être utile. C'est vrai qu'il se fait vieux. Il faudra bien un jour qu'il se débarrasse de cette ferme trop grande pour lui, mais il n'est pas encore prêt à le faire. Alors, si je puis l'aider... »

Depuis que Francis n'allait plus à Saint-Timothée pour les vacances, c'était Richard qui aidait désormais aux travaux de la ferme. Cette aide, l'oncle Edgar l'avait acceptée avec simplicité. Jamais il ne lui avait dit : « Ce serait trop dur pour toi » ou quelque autre commentaire qui lui aurait rappelé son infirmité. Il était de la race des pionniers qui se disaient que chacun devait se tirer d'affaire avec ce dont il disposait, sans se plaindre, et

sans trouver d'excuses. Il le laissait faire à sa guise, et Richard lui en savait gré.

Pendant ces deux mois, Richard oubliait qu'il n'était pas comme les autres, et se disait avec satisfaction qu'il était encore plus efficace que Francis car il accomplissait le travail avec plus d'intérêt. Le soir, il sortait son violon que ni son oncle ni sa tante ne se lassaient d'écouter. Roger non plus, d'ailleurs, lorsqu'il venait ou lorsque Richard allait passer un dimanche chez lui.

« C'est vraiment un talent rare que tu as reçu, disait-il. Sans aucun doute, ton avenir est là. Continue, et donne le meilleur de toi-même. Dans la vie, on ne gagne qu'en proportion de ce qu'on a investi de soi-même. »

Les vacances d'été passèrent rapidement et bientôt septembre arriva. L'école avait déjà dirigé Richard vers une maison de pension tenue par une dame, veuve d'un musicien membre de l'Orchestre symphonique de Montréal. Elle accueillait chaque année trois étudiants de l'École Vincent d'Indy.

Mme Blanchard l'avait reçu avec bonté, toute heureuse d'avoir pour une fois un violoniste, les deux autres pensionnaires étant des pianistes. Cependant, elle intimidait un peu Richard. Grande et maigre, elle avait des yeux noirs perçants, et comme elle le disait elle-même, elle ne gardait que des étudiants sérieux, vérifiant leurs notes comme aurait pu le faire une mère, et ne tolérant aucun écart de conduite.

Avant même la reprise des opérations, Ernest s'était vu confronté à un problème de taille puisque ses crédits bancaires avaient été annulés avec l'incendie. Heureusement, l'un de ses clients lui avait consenti un prêt temporaire qui lui avait permis de reprendre les opérations dans un local de fortune.

Maintenant que la banque avait restauré ses crédits et avec l'argent de l'assurance, il pouvait envisager de rebâtir, en plus moderne, les Ateliers Cusson.

« En fin de compte, confia-t-il à Laura, Tim O'Reilly m'aura presque rendu service. De toute façon, il aurait fallu bientôt moderniser. Il m'a fait passer un mauvais moment, mais le résultat final sera meilleur. »

Il se lança dans une énumération des améliorations à apporter, depuis un système de ventilation tout à fait nouveau, jusqu'à l'automatisation de certaines opérations qu'on pouvait prévoir dans un futur rapproché. Les architectes avaient déjà commencé les plans, et la construction pourrait débiter dès le printemps arrivé.

« Et puis, continua-t-il, ce qui m'a donné le courage de tout recommencer c'est que je suis si bien soutenu par Francis. Il a pris son travail au sérieux dès le début, et quand les pourparlers se sont engagés avec les architectes, il a apporté plusieurs bonnes suggestions. Tu peux pas savoir comme c'est réconfortant pour moi d'être ainsi secondé par mon fils. C'est ce dont j'avais toujours rêvé. »

Laura ne put s'empêcher d'être agacée par cette insistance d'Ernest à parler de son fils au singulier, comme s'il n'en avait qu'un.

« Richard aussi réussit bien, souligna-t-elle. Ses notes sont très bonnes. Peut-être te surprendra-t-il un jour.

— Oui, oui, bien sûr, dit Ernest visiblement préoccupé par autre chose. Je me doutais bien que Francis, une fois marié, deviendrait plus sérieux.

Cette fois Laura ne fit pas de commentaires. Elle habitait Verneuil depuis son premier mariage et connaissait beaucoup de gens. En tant qu'infirmière, elle avait secondé son mari au besoin. Dans cette petite ville, elle était demeurée « Mme Docteur », et ce qu'elle entendait dire de Francis ne cadrait guère avec l'image que son père s'en faisait.

La femme de Francis s'était liée d'amitié avec la nouvelle épouse de Serge Gagné. Toutes deux avaient des bonnes bien stylées ce qui leur permettait, même si Louise avait un jeune enfant, d'aller à Montréal pour leurs emplettes. Leurs maris aussi avaient assez souvent l'occasion de s'y rendre pour affaires, mais peut-être aussi dans des buts moins innocents puisqu'on les avait aperçus à plusieurs reprises, et même depuis le mariage de Serge, en galante compagnie. On disait que Francis avait des dettes, mais pour le moment Laura ne savait rien de précis et ne voulait pas gâcher le bonheur de son mari.

Promptement, avec la fonte des neiges, la construction démarra et l'on prévoyait commencer à occuper le nouvel immeuble à la mi-septembre.

En juin suivant, lorsque Richard revint à Verneuil après avoir terminé sa première année au Collège Vincent d'Indy, la construction avait déjà pris forme sur l'ancien emplacement. Durant les quelques jours où il demeura à la maison avant de partir comme d'habitude pour Saint-Timothée, il ne vit guère son père, qui quittait la maison presque à l'aube, mangeait sur le pouce le midi, et ne revenait le soir que lorsque les ouvriers quittaient le chantier.

Un soir, Laura dit de but en blanc à son mari :

« Ne crois-tu pas que tu devrais offrir une voiture à Richard? Il va bientôt avoir vingt ans. Ce serait un joli cadeau d'anniversaire, et une façon de lui faire sentir que tu es content de ses succès à Vincent-d'Indy. »

Ernest parut tomber des nues.

« Richard? Une auto? Tu crois qu'il saurait conduire ça, et que ça lui ferait plaisir?

— Mais bien sûr qu'il saura. Il conduit le tracteur et d'autres machines agricoles chez son oncle. Et pourquoi il n'en voudrait pas? C'est un jeune

homme tout à fait normal, et la liberté qu'apporte une voiture le rendrait certainement heureux.

— Il n'en a jamais parlé. Francis, lui, en demandait une à seize ans.

— Peut-être tout simplement qu'il s'attend à moins. Offre-lui en une, tu verras bien. »

Le lendemain, au souper, Ernest parlait de toutes sortes de choses, mais non de la voiture pour Richard. Rendu au dessert, alors que Laura s'était levée de table pour desservir, elle n'y tint plus.

« Dis donc, mon ami, est-ce que tu n'avais pas quelque chose à dire à Richard? »

Ernest leva vers elle un regard interrogateur. « Moi, quelque chose à dire... »

En désespoir de cause, elle se plaça derrière Richard et mimait le geste de conduire une voiture.

« Ah, oui, c'est vrai. Je me demandais, Richard, si tu aimerais avoir ta propre petite auto. Rien de grand luxe, bien entendu, juste quelque chose de commode. »

Le jeune homme leva des yeux si étonnés qu'il eut encore une fois le don d'agacer son père.

« Alors, ça ne t'intéresse pas? »

Lorsque Richard comprit que son père lui offrait vraiment une voiture bien à lui, une telle joie se peignit sur ses traits qu'Ernest en fut gêné. Il ne se souvenait pas de lui avoir jamais vu une telle expression de bonheur.

« Tu as tellement bien réussi dans tes études, se hâta de dire Laura, que ton père se demandait quel cadeau t'offrir. Alors, une voiture à toi, ça te plairait? »

— Si ça me plairait! Vous ne pouvez pas savoir... C'est bien vrai, papa?

— Mais oui. Demain nous irons ensemble au garage Ledoux voir s'il n'y aurait pas quelque chose qui ferait ton affaire. »

Ce fut au volant de sa propre voiture que Richard partit pour Saint-Timothée, et que, les vacances finies, il reprit le chemin de Montréal.

Il avait demandé à Mme Blanchard de bien vouloir l'accueillir de nouveau comme pensionnaire, ce qui avait ravi cette dame puisque c'était

un étudiant modèle, sérieux, et doué. Au premier repas qui réunit la maisonnée dans la salle à manger, Richard eut la surprise de trouver, en plus de Jean Sarment, un pianiste qui y était déjà l'année précédente, une jeune fille blonde que Mme Blanchard présenta comme Célia Mercier, fille d'un ami de son défunt mari. Richard la trouva tellement jolie qu'il en fut intimidé, et lorsque le repas s'acheva il s'attarda afin qu'elle quitte la salle à manger avant lui : il ne voulait pas qu'elle le voie claudiquer jusqu'à l'escalier.

Dans les jours qui suivirent, il mit beaucoup de soin à l'éviter. Premier arrivé dans la salle à manger et dernier à partir, s'il sortait de sa chambre en même temps que Célia sortait de la sienne, il faisait mine d'avoir oublié quelque chose et rentrait jusqu'à ce qu'il fût sûr qu'elle ait quitté la maison. À table, alors que Jean se mettait en frais pour elle avec l'intention évidente de la séduire, Richard parlait peu, répondant brièvement lorsqu'on lui adressait la parole.

La première fois qu'il vit, depuis sa fenêtre, Célia et Jean qui quittaient la maison ensemble au début de la soirée, il sentit la jalousie lui pincer le cœur, et le lendemain, lorsqu'ils évoquèrent à table, en riant, ce qui s'était passé la veille à la salle de danse où ils étaient allés, il se dit avec amertume que ce n'était pas là une sortie que lui pourrait jamais faire avec une jeune fille.

Il sentait bien que Célia se posait des questions. Elle essayait parfois d'entamer la conversation, mais il se montrait si peu communicatif qu'elle finissait par se décourager.

Les choses en restèrent là jusqu'à la fin de février. Le dernier jeudi, il rentra à sa chambre vers deux heures et trouva la maison déserte. Mme Blanchard devait être sortie pour faire des courses ; Jean et Célia ne rentreraient pas avant la fin de l'après-midi. Il se dit qu'il devrait retravailler cette pièce qu'il allait jouer en récital avec quelques confrères le lendemain. Il prit son violon et attaqua le morceau. Il traversa sans trop de difficulté l'adagio, mais pour plus d'assurance il se préparait à le recommencer lorsqu'on frappa à la porte. D'abord il crut qu'il s'était

trompé, mais on frappa de nouveau. Il alla ouvrir et se trouva nez à nez avec Célia.

« Comment, vous êtes là? Je croyais qu'il n'y avait personne dans la maison.

— Je peux entrer? demanda-t-elle d'une petite voix enrouée.

— Euh... oui, bégaya-t-il en lui désignant l'unique fauteuil de la pièce tandis qu'il s'installait sur la chaise devant sa table de travail.

— J'avais le rhume ce matin, et j'ai décidé de rester au lit pour me reposer avant que ça tourne en vilaine grippe.

— Toutes mes excuses. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un dans la maison. J'ai dû vous empêcher de vous reposer. Je ne le ferai plus.

— Mais non. Je ne suis pas venue vous faire des reproches. Au contraire, c'était la première fois que je vous entendais jouer, et vous jouez vraiment bien. C'était beau. J'ai été très impressionnée, vous savez. »

Richard rougit.

« Merci. Je n'étais qu'en train de répéter un passage d'une pièce que je ne joue pas très bien. Et vous, quel instrument apprenez-vous?

— Moi, je chante. J'ai une voix de mezzo-soprano assez agréable à ce qu'on me dit, mais je ne sais pas si je pourrai faire carrière à l'opéra. C'est ce que je rêve de faire. Qu'en pensez-vous? »

Il ne put s'empêcher de sourire.

« Comme je n'ai pas eu le plaisir de vous entendre, je pourrais difficilement vous donner mon avis. »

Célia tournait le cordon de sa robe de chambre nerveusement entre ses doigts.

« En fait, commença-t-elle, si je suis venue, ce n'est pas seulement pour vous dire que vous jouez bien, même si c'est vrai. C'est aussi parce que j'ai l'impression que vous ne m'aimez pas. Est-ce que je vous ai fait quelque chose sans faire exprès?

— Mais non, au contraire, fit Richard avec chaleur. Qu'est-ce qui vous a donné une idée pareille?

— Il me semble que vous me fuyez. Est-ce qu'on pourrait pas être amis, comme avec Jean? »

Richard hésita.

« C'est certainement pas moi qui pourrais vous amener danser, dit-il amèrement. Vous êtes mieux avec Jean. »

Célia fit un geste vague de la main. « Oh, Jean, vous savez, c'est un bon camarade, rien de plus. »

Il se sentait déjà soulagé lorsque la prochaine question le paralysa.

« Votre jambe, c'est un accident ou c'est de naissance? »

Le rouge lui monta au front. Il bégaya :

« C'est de naissance. »

Elle le regarda avec sympathie.

« Est-ce que ça vous dérange? »

Cette fois, la colère monta en lui.

« Et vous, mademoiselle, est-ce que ça vous dérangerait si une de vos jolies jambes était tordue? demanda-t-il brutalement.

— Oui, répondit-elle sur le même ton, ça me dérangerait. Mais j'essaierais de ne pas être méchante avec les autres qui n'ont rien fait et qui veulent seulement être amis. Pourquoi me détestez-vous? »

Richard eut un geste d'impuissance et baissa la tête.

« Vous savez bien que je ne vous déteste pas. Qu'est-ce que vous voulez de moi?

— Seulement qu'on soit amis. Je n'aime pas sentir de l'hostilité ou de la gêne autour de moi, vous comprenez? »

Richard hocha la tête, sans répondre.

« Alors, pour commencer, je voudrais que vous m'accompagniez à un concert lundi prochain. Mon père m'a envoyé des billets.

— Pourquoi ne pas offrir ça à Jean?

— Parce que j'aimerais qu'on fasse connaissance. Parce que vous montrez beaucoup de sensibilité quand vous jouez. Parce que je crois que vous aimeriez ça, et qu'on aurait du plaisir à l'entendre ensemble et à en parler après. Vous voulez bien? »

Elle le regardait avec ses yeux de pervenche, des yeux qui le poursuivaient parfois dans ses rêves.

« Vous voulez bien? » répéta-t-elle.

Il sentit l'amertume le quitter peu à peu.

« Oui, dit-il simplement, je suis sûr que j'aimerais ça. »

OceanofPDF.com

Il y avait déjà un an que la nouvelle usine était en fonction lorsque Francis soumit à son père une idée que celui-ci jugea d'abord farfelue.

« Tu veux aller vendre dans les pays étrangers, en Europe? Mais nous faisons déjà affaire avec des pays comme la Finlande où nous achetons maintenant le contre-plaqué pour faire les manches. Ces Finlandais-là, ils ont le meilleur contre-plaqué au monde.

— Je sais, papa, mais toujours nous avons réagi, c'est-à-dire que nous achetons d'eux lorsque leurs vendeurs viennent nous proposer des marchés. Il faudrait maintenant passer à l'attaque, aller chez eux, leur vendre notre produit.

— Est-ce que ça joue seulement au hockey dans ces pays-là? Je croyais que c'était seulement ici et aux États-Unis...

— Mais oui, papa, ça joue au hockey dans les pays scandinaves, en Suisse, partout où il y a un climat plutôt froid. »

Ernest se frotta le menton, signe chez lui de grande perplexité.

« C'est que ça coûterait cher, et il te faudrait beaucoup de temps.

— Plus maintenant, papa. En avion, on est rendu en Europe dans une demi-journée. Ce n'est plus une semaine comme du temps où il fallait traverser l'océan en bateau.

— Oui, mais là, Gilles Arsenault, le chef-comptable, me disait encore hier que même si l'année n'est pas finie, nous avons déjà tout dépensé notre budget de promotion et de publicité. Et il se plaint que tes comptes de dépenses sont excessifs et mal étayés par les reçus. »

Francis explosa.

« Ah, je l'attendais, celui-là. C'est un dinosaure, une relique que vous avez là. Vous devriez le renvoyer et en prendre un plus moderne. Qu'est-ce qu'il a à rouspéter? Ce n'est pas lui qui amène des contrats à l'usine, n'est-ce pas? »

Francis avait toujours détesté ce petit homme sec, avec sa barbiche de bouc poivre et sel et ses lunettes demi-lentilles par-dessus lesquelles il fixait le monde de ses yeux jaunes comme ceux d'un chat.

Ernest leva une main apaisante.

« Gilles est un excellent comptable. Bien que ton idée soit peut-être très bonne, il ne faut pas non plus que les nouveaux contrats nous coûtent tellement cher qu'il ne reste plus de profits à la compagnie. Enfin, je ne te dis pas non. Laisse-moi y penser, veux-tu? »

Francis sortit en bougonnant. Avec des vieux comme son père et Gilles Arsenault, comment pouvait-on travailler avec des méthodes vraiment modernes?

Et puis, lors d'une de ses dernières virées à Montréal, il avait rencontré une hôtesse de l'air vraiment jolie, grande, blonde aux yeux bleus. Il se dit qu'il avait toujours eu un faible pour les blondes. Pourtant, il avait épousé une brune. Enfin, Louise était une bonne fille, et elle ne l'accablait pas de ses soupçons lorsqu'il s'absentait. Peut-être était-elle soulagée car depuis la naissance de leur fils Jean, le sexe semblait avoir perdu pour elle beaucoup de ses attraits, et elle ne voulait pas d'autre enfant. Lui non plus, d'ailleurs. Au fond, la seule chose qu'elle ne lui pardonnerait pas c'était le scandale. Alors, pourvu qu'il soit discret...

Mais Juliette, ah, Juliette, c'était vraiment quelqu'un. Elle lui avait dit travailler régulièrement sur les lignes d'outre-mer et ils avaient plaisanté que leur prochaine soirée se passerait peut-être à Paris. Cela lui avait donné des idées... Oui, il était grand temps d'aller dans les pays étrangers, et plus il y songeait, plus il y prenait intérêt, tant du point de vue du travail que de la jouissance personnelle.

Malgré ses craintes, Ernest se décida assez vite. Francis eut plus de mal à lui faire accepter l'idée qu'il devait y aller seul, sans Émile Carignan.

« Ça coûterait encore plus cher, et puis il ne connaît personne en Europe, seulement ici et aux États-Unis. »

Il n'ajouta pas qu'il ne voulait surtout pas de témoin gênant à Paris.

Enfin, ayant gagné sur toute la ligne, il réserva sur un avion où Juliette serait de service, et la persuada même de demander deux jours de congé

avant de revenir à Montréal. Elle y consentit car elle était très entichée de ce jeune et bel industriel qui lui avait laissé entendre qu'un cadeau spécial l'attendrait à Paris. Elle avait cru à une bague de fiançailles, mais ce fut une paire de boucles d'oreilles qu'il lui offrit.

À son père qui s'étonnait qu'il eût passé presque trois jours à Paris dans un grand hôtel (encore un rapport de ce cher Gilles Arsenault, se dit Francis), il répondit qu'il souffrait du décalage horaire et que, puisque c'était la première fois qu'il était de passage dans la ville célèbre, il avait voulu la visiter.

Il n'avait pas vendu tellement durant son voyage, mais il avait rapporté une idée capitale qui fit oublier ses frasques. Lors de son séjour en Suède, il avait rencontré les gens qui s'occupaient de hockey, et il s'était aperçu que beaucoup de joueurs utilisaient des bâtons dont le dessous de la palette était recourbé, ce qui assurait un meilleur contact avec la glace. On n'en voyait pas encore en Amérique du Nord ; ils seraient donc les premiers à les mettre sur le marché.

Pour une fois, l'ingénieur Lumette n'eut pas à procéder à de longs tests. Les Ateliers Cusson se mirent à fabriquer de ces bâtons et à en mettre une petite quantité dans chaque commande, avec un dépliant publicitaire vantant les avantages des nouvelles palettes profilées. Quelques mois plus tard, les commandes affluaient pour ce nouveau genre de bâton.

« Je vous le disais bien, papa, que pour réussir il faut sortir de son milieu, étendre ses opérations, fit remarquer Francis.

— Tu as sans doute raison, mon grand, dit Ernest en couvant son fils d'un regard affectueux.

— J'ai vu autre chose aussi, en Finlande. Là, quand j'ai visité la fabrique qui nous envoie le contre-plaqué, le président-directeur général m'a invité à son camp de chasse et pêche. C'est une chose qui nous manque. Nous devrions avoir un camp dans le nord où nous pourrions inviter les gens importants durant la saison de la chasse et celle de la pêche. Après tout, nous faisons affaire avec des sportifs, non?

— Eh, là, comme tu y vas. Enfin, on pourrait peut-être trouver quelque chose pas trop loin d'ici.

— Mais non, ici il n'y a presque plus de poisson, et certainement très peu de chasse. Tu aurais dû voir cela en Finlande. C'était très loin dans la forêt. Et le lac, personne d'autre n'y allait. Nous avons tous pris des quantités énormes de poissons dans les quelques heures où nous avons pêché.

— Tu as d'excellentes idées, Francis, bien qu'elles soient toutes assez dispendieuses.

— Oui, mais comme tu as pu t'en rendre compte, elles rapportent. C'est ce qui compte. Pour notre camp, il faudrait trouver un lac tout à fait au nord, sans route, où personne ne peut se rendre.

— Et nous, comment nous y rendrons-nous? Tu n'as pas envie que je recommence à construire des routes comme du temps où j'étais entrepreneur forestier?

— Mais non, papa, nous irons en avion, avec notre avion. » Enfin, le mot était lâché. Il y avait un bon moment qu'il mijotait cela. Depuis qu'il avait vu des fournisseurs en bois avec des avions privés, il s'était promis qu'il ferait accepter l'idée à son père un jour. En attendant, il avait même commencé à prendre des leçons de pilotage.

Il était sûr qu'il finirait par le convaincre, mais quelle tâche ennuyeuse! S'il était en charge, ce serait si simple. Mais voilà, même si son père arrivait à la cinquantaine, il était robuste et fort. Le mieux serait de se faire transférer des actions, petit à petit. Cela méritait réflexion sérieuse. Il faudrait en parler à Serge.

« Est-ce que je peux amener Célia ici pour te la présenter, Oncle Roger? » demanda Richard.

La question resta en suspens dans l'air calme et doux du soir. Assis dans l'un des fauteuils rustiques de la nouvelle véranda grillagée, Roger fumait sa pipe tout en fixant le soleil couchant dont les rayons filtraient à travers une déchirure dans les gros nuages noirs qui, toute la journée avaient déversé orage après orage.

Lorsque Richard, à sa première visite, s'était exclamé sur cette nouvelle addition à la maison, Roger avait souri.

« Il y a longtemps que j'y pensais, mais cette année, avec toute cette pluie, les moustiques se faisaient vraiment trop nombreux. Sans compter que mes amis les castors, qui me font toutes ces mares autour de mon camp, leur offrent des lieux d'éclosion bien commodes. Je dois me faire vieux, avait-il achevé, je recherche le confort. »

Ce matin, sous la pluie battante, Richard était arrivé tout joyeux. Il venait de recevoir une lettre de Célia. Elle était à Vienne, avec son père, et ils devaient rentrer à Québec au début d'août. Elle acceptait de venir passer quelques jours à Saint-Timothée puisque tante Germaine avait eu la bonté de l'inviter.

« Tu sais, c'est une fille épâtante, dit Richard avec ferveur.

— Il me semble en effet que tu me l'as déjà mentionné.

— Oui, mais attends que tu la connaisses. D'ailleurs, je t'en ai déjà parlé.

— En effet, tu ne parles guère d'autre chose depuis le début des vacances.

— Alors, je peux l'amener? » demanda le jeune homme, les yeux brillants.

Roger secoua sa pipe dans le cendrier, puis sortant sa blague à tabac, se mit à la remplir d'un air méditatif.

« Écoute, Richard, il y a une chose à laquelle je veux que tu réfléchisses. Si je suis venu habiter ici, ce n'est pas pour avoir une vie mondaine, bien au contraire. Et je ne suis pas non plus une curiosité locale qu'on pourrait se croire obligé de faire voir à ses amis.

— Oh, mais... »

Roger le fit taire d'un geste de la main.

« Alors je te dis que si tu aimes cette jeune fille, et qu'elle doive devenir ta femme un jour, alors oui, je serai content de la connaître, comme j'ai été content de connaître Laura quand ton père l'a épousée. Autrement, je préférerais que tu t'abstiennes. »

Richard eut l'air malheureux.

« Tu comprends, je suis sûr que je l'aime. Je t'ai raconté qu'au début j'évitais de lui parler, car j'avais peur de m'attacher à elle et qu'elle ne veuille pas de moi. Tous les garçons sont attirés par elle, y compris Jean Sarment qui pensionne avec nous chez Mme Blanchard. Mais Célia s'est montrée si gentille que notre amitié est venue toute seule. Seulement, pour être ma femme, est-ce qu'elle voudra de moi, elle si belle, si talentueuse...

— D'abord, tu exagères l'importance de ton infirmité.

— Quand il s'agit de faire danser les jeunes filles, ou de faire du sport avec les garçons, je n'exagère rien du tout, dit-il tristement.

— Bon, peut-être, mais il y a autre chose dans la vie que la danse et les sports. Toi aussi tu as du talent. Et puis, si c'est une jeune fille sérieuse, digne de toi, elle va apprécier tes qualités et ce n'est pas cette... imperfection physique qui va l'empêcher de t'aimer. Lui as-tu dit que tu l'aimais?

— Non, j'ai pas encore osé, mais voilà plus d'un an que nous sommes amis. Je me sens tellement bien avec elle, je ne voudrais pas que ça cesse. J'ai peur que si je disais des paroles définitives, qui la forceraient à dire non, je perdrais ce que j'ai, tu comprends, Oncle Roger? »

Roger fixait le disque rouge déjà à demi enfoncé dans la nuit et dont les derniers rayons traçaient de longues traînées écarlates sur les cumulus gris acier.

« Mais oui, je comprends. Seulement, tu ne peux continuer indéfiniment comme cela. T'as peur qu'elle dise non. Songe qu'elle pourrait tout aussi bien dire oui. Alors, faisons un marché tous les deux. Tu lui parles et si elle ne te repousse pas, qu'elle te laisse un espoir, alors tu l'amènes ici. D'accord? »

Richard baissa la tête et Roger se dit que son neveu manquait sérieusement de confiance en soi. Peut-être que si Célia était bien celle qu'il espérait, cela lui redonnerait de l'assurance. Il songea au garçonnet que Richard avait été, avec un petit visage souffreteux et un regard craintif qui avaient le don, il s'en était bien aperçu, d'agacer Ernest. Et puis, la façon dont il s'était épanoui lorsqu'il avait vécu chez son oncle Edgar, à la ferme. Et surtout loin de Francis, le tourmenteur. Puis, ses succès en musique. Lorsqu'il prenait son violon et se perdait dans l'interprétation d'une pièce qu'il aimait, son visage était transfiguré et annonçait l'artiste qu'il serait un jour.

Il avait été convenu que Richard irait attendre Célia au terminus Voyageur d'Ottawa et qu'il la ramènerait à Saint-Timothée. Très nerveux, le jeune homme était arrivé en avance, et guettait la porte par laquelle les passagers pénétreraient dans la gare. Les arrivées se succédaient à des intervalles de dix minutes, mais il était encore trop tôt. Lorsque enfin il vit l'autobus en provenance de Montréal se ranger près du quai, son cœur se mit à battre. Quelques personnes en descendirent, puis la jeune fille blonde, vêtue d'une robe légère blanche à pois turquoise, apparut à la portière.

« Dieu qu'elle est belle », se dit-il presque douloureusement.

Les yeux de Célia le cherchaient parmi la foule, et l'ayant aperçu, elle eut un sourire radieux et se dirigea vers lui.

« Bonjour, Richard, je suis contente de te voir. Tu as changé, tu es tout bronzé.

— Nous, les agriculteurs, nous sommes toujours exposés aux éléments, dit-il en la débarrassant de sa valise. Puis, rougissant comme un écolier, il

l’embrassa sur les deux joues.

— Je n’ai pas à te dire comme je suis heureux de te voir là. Jusqu’au dernier moment, j’ai eu peur que quelque chose ne survienne pour t’empêcher de venir. Tu as fait un bon voyage?

— Excellent, merci. »

Il l’installa dans sa petite Chevrolet blanche et tandis qu’ils remontaient la rue Wellington et s’engageaient sur le pont des Chaudières en direction de Saint-Timothée, elle se mit à lui raconter son voyage en Europe avec son père, en Italie et en Autriche, et les concerts auxquels ils avaient assisté. Lui se laissait bercer par cette voix harmonieuse, et se tournait parfois brièvement vers elle pour admirer à nouveau son profil droit, les longs cils dorés, les cheveux blond soleil. Jamais le trajet ne lui avait paru si court et il lui sembla qu’en un rien de temps il était déjà à la croisée des chemins où il fallait quitter la 148 pour s’engager dans la route de gravier conduisant à la ferme de l’oncle Edgar.

« Nous serons bientôt là. Je dois te dire que même si l’hospitalité est chaleureuse, tu ne seras pas logée comme dans les grands hôtels d’Europe.

— Tu sais bien que je m’en fiche. Quand j’étais enfant et que ma mère vivait, nous allions en famille chez mon oncle Paul, à sa ferme dans Charlevoix. Ne t’inquiète pas. J’adore la campagne. »

Tante Germaine la reçut aimablement, mais parut un peu intimidée par cette demoiselle de la ville trop belle et trop bien vêtue. L’oncle Edgar lui serra la main avec les paroles d’usage, mais il n’avait jamais été bien parlant. Puis tante Germaine la conduisit à l’étage, à sa chambre, tout en s’excusant de la pauvreté des lieux. Célia s’extasia sur la beauté de la courtepoinette. « C’est vous qui faites ces belles choses-là? » demanda-t-elle, ce qui ne manqua pas de faire plaisir à son hôtesse qui lui confia qu’elle avait gagné un prix à l’exposition agricole locale dans la catégorie Artisanat.

Lorsqu’elle redescendit, elle offrit son aide pour mettre le couvert. Tante Germaine, affairée autour des marmites, refusa.

« Tu n’as pas ramassé les œufs aujourd’hui, Richard. Emmène donc ton amie et donne du grain aux poules en même temps. »

Les deux jeunes gens sortirent et se dirigèrent vers une bâtisse longue et basse autour de laquelle quelques douzaines de poules s'affairaient à chercher de la nourriture sous l'œil vigilant d'un coq majestueux, soucieux de son autorité virile. Ce qui ne l'empêcha pas d'oublier momentanément sa dignité, comme le remarqua Célia, pour courir avec les autres lorsque Richard se mit à lancer le grain à la volée. Elle s'extasia sur les poussins qui se précipitaient avec leurs mères pour prendre leur part de cette manne.

Lorsqu'ils eurent ramassé les œufs, Richard prit les lourds paniers.

« Attends-moi ici, dit-il, je vais aller porter les œufs dans la dépense, puis je te ferai faire le tour du propriétaire. »

Restée seule, Célia admirait le paysage ondulant, les grands champs où le foin venait d'être coupé, ceux où l'avoine mûrissante se courbait sous la brise, le troupeau qui paissait à l'orée du bois. Au loin, des collines peu élevées, couvertes de frondaisons vert sombre. Lorsqu'il revint vers elle, il l'entraîna vers la grange avec sa tasserie remplie de foin — en partie le fruit de mon labeur, dit-il — l'étable qui, comme il le lui fit remarquer, pouvait à peine abriter un troupeau aussi nombreux.

« Mon oncle se limite maintenant presque exclusivement à l'élevage des animaux à viande. C'est comme le poulailler. Ce n'est pas là un élevage scientifique, mais il préfère cela, et il dit que ça lui procure un revenu suffisant. Il n'a jamais recherché la richesse.

— Comme c'est beau et paisible tout ça!

— Tu ne t'ennuieras pas trop ici, durant ces quelques jours de vacances?

— Mais non, je sens que je vais bien me reposer. Après la fatigue et les vicissitudes du voyage, je serai contente de quelques jours de tranquillité. Au fait, tu sais, ton oncle Roger dont tu m'as souvent parlé, est-ce que son ermitage est loin d'ici? »

Richard sentit son cœur se serrer en pensant à la promesse qu'il avait faite à Roger. Il ne pouvait quand même pas lui faire une déclaration comme ça, de but en blanc. Aussi, il temporisa.

« Il habite assez loin, derrière cette montagne que tu vois là-bas.

— Est-ce que je le rencontrerai pendant que je suis ici? Tout ce que tu m'en as dit a piqué ma curiosité. Ça me paraît être quelqu'un d'épatant.

— J'espère bien que nous le verrons, mais je ne suis pas sûr qu'il soit là en ce moment. Il faudra que je demande à tante Germaine. Il part parfois pour de longues randonnées en forêt. »

Il n'eut pas besoin de fournir d'autres explications car à ce moment la porte arrière de la maison s'ouvrit et sa tante parut sur le seuil pour les inviter à passer à table.

Après le repas, ils allèrent s'asseoir dans le salon.

« Vas-tu nous jouer quelque chose, mon garçon? » demanda l'oncle Edgar.

Richard se tourna vers Célia.

« J'ai l'habitude de leur jouer quelques pièces, question d'exercice. Mais ce soir, si tu n'es pas trop fatiguée, j'aimerais que tu chantes pour que mon oncle et ma tante aient le plaisir d'entendre ta jolie voix.

— Mais... c'est que je n'ai pas apporté de musique.

— Je crois que j'ai ici quelque chose qui te conviendrait. Tu permets? »

Il alla ouvrir un placard, prit son violon et son lutrin, et un feuillet de musique sur une tablette. Ayant disposé le tout, il leva son archet et les premières mesures de *Plaisir d'amour* résonnèrent dans la pièce. Souriante, Célia se leva et vint se mettre debout près de Richard. Sa voix s'éleva, juste, musicale :

« Plaisir d'amour ne dure qu'un instant

Chagrin d'amour dure toute la vie... »

Lorsque les dernières notes s'éteignirent, l'oncle Edgar se moucha et tante Germaine soupira :

« Que c'est beau, mais que c'est triste. Me voilà toute remuée. »

Richard était fier de l'effet produit. Lorsque Célia se retira dans sa chambre, il rejoignit sa tante dans la cuisine où elle s'occupait à mettre le couvert pour le petit déjeuner du lendemain.

« Qu'est-ce que vous en pensez, ma tante? N'est-ce pas qu'elle est belle et qu'elle a une voix admirable?

— Elle est tout cela, mon grand. Mais toi, es-tu sûr d'elle? Va-t-elle t'aimer autant que tu parais l'aimer? »

Richard hocha la tête.

« Je l'espère, tante Germaine. Sinon, j'sais pas ce que je ferai...

— Allons, ne t'en fais pas, dit-elle en lui caressant maternellement les épaules. Je suis sûre qu'elle est aussi bonne et sincère qu'elle est belle. Et c'est elle qui est chanceuse d'être aimée par un garçon comme toi. Et maintenant, ajouta-t-elle en reprenant ses occupations, va te reposer. »

On était déjà au jeudi. La moitié du séjour de Célia était écoulée, se disait nerveusement Richard. Il faudrait qu'il lui parle. Elle avait de nouveau mentionné qu'elle aimerait connaître Roger et voir son ermitage. Quelle excuse pourrait-il lui donner pour ne pas l'y amener?

D'ailleurs, son bonheur ne serait complet que lorsqu'il aurait eu l'approbation de Roger. Toute sa vie celui-ci avait été son mentor, son soutien. Petit, il lui avait enseigné à manœuvrer un canot, à nager, à pêcher, à apprécier et à connaître la forêt. Le premier, il avait pris au sérieux son désir d'étudier le violon, et avait payé des leçons avec un bon professeur.

Que Roger apprécierait les qualités de Célia, il n'en doutait pas. Elle était si belle, si gentille, si talentueuse. Il en était si fier.

Et pourtant, il avait peur de parler à Célia, de cette peur viscérale qui envahit le cœur forcé de mettre en péril ce à quoi il tient le plus. Elle lui avait ordonné de continuer ses travaux avec l'oncle Edgar. Elle en profiterait, avait-elle dit, pour lire et pour se reposer. Parfois elle accompagnait tante Germaine à la cueillette des framboises ou des bleuets. Dans le milieu de l'après-midi, elle venait porter aux hommes de la limonade fraîche. Le soir quand son oncle et lui revenaient des champs, il l'entendait faire des vocalises, les notes s'égrenant comme le chant d'un oiseau rare dans l'air chaud de la mi-été.

Au repas du soir, il avait de nouveau été question de Roger et tante Germaine avait déclaré qu'il ne viendrait probablement pas cette semaine puisqu'il était venu aux provisions à la fin de la semaine précédente.

« Croyez-vous qu'il soit là en ce moment? demanda Célia.

— Probablement, répondit tante Germaine, qui n'était pas au courant de la condition posée par Roger. Il fait moins de grandes randonnées maintenant qu'il se concentre sur ses travaux d'ébénisterie plutôt que de parcourir, comme il le faisait autrefois, des limites forestières pour le

compte des compagnies d'exploitation. En ce temps-là, il partait de temps à autre pour des semaines entières. »

Toutes ses excuses envolées, Richard se dit qu'il n'avait pas le choix. Il lui fallait parler maintenant. Lorsqu'ils sortirent de table, il invita Célia à faire une promenade dans la campagne avant le coucher du soleil. Comme s'il avait voulu tirer courage de la proximité de Roger, il la guida vers le sentier qui conduisait au lac Fantôme. À l'entrée de la forêt, un arbre tombé offrait un siège commode.

« Asseyons-nous ici un moment. Maintenant que juillet avance, il y a moins de moustiques. »

Déjà la fraîcheur du soir succédait à la chaleur torride de la journée, et dans les creux, la vapeur d'eau formait des écheveaux de brume qui flottaient à faible distance du sol. Le cœur de Richard battait sourdement et il se demandait comment il pouvait entrer en matière. « Je t'aime, je t'adore, veux-tu être ma femme? » semblait trop brutal. Et puis, après tout, son oncle Roger n'avait-il pas dit qu'il n'était pas nécessaire qu'elle accepte sa demande en mariage? Il suffirait qu'elle lui laisse un espoir. Il repassait toutes ces choses dans sa tête lorsqu'elle rompit le silence.

« Tu n'es pas parlant, ce soir. As-tu des soucis? »

Il prit une grande respiration.

« J'ai d'énormes soucis, Célia. Dans un moment je vais être le plus heureux des hommes, ou le plus malheureux.

— À ce point-là? » fit-elle, taquine.

Il se tourna vers elle et lui prit les mains dans les siennes.

« Ne te moque pas de moi, Célia. Tu te souviens, au début, chez Mme Blanchard, quand je t'évitais? C'est que je t'aimais déjà. Je ne voulais pas m'attacher à toi car j'avais peur de trop souffrir si tu me repoussais.

— Mais pourquoi je t'aurais repoussé? Tu es un garçon gentil et j'ai beaucoup d'amitié pour toi. Nous nous entendons bien, nous sommes bien ensemble, n'est-ce pas?

— Bien sûr, mais moi, c'est plus que de l'amitié que je ressens pour toi. Je t'aime tout court et je sens que c'est là un mal sans remède. Je suis

tellement bien avec toi que je voudrais que ça dure toujours, tu comprends? »

Il la regardait avec tant d'anxiété au fond de ses yeux sombres qu'elle en fut émue.

« Moi aussi, je me sens bien avec toi, Richard.

— Alors, dit-il d'une voix rauque, c'est oui? Je peux espérer?

— Tu sais bien que si je n'éprouvais pas pour toi une amitié profonde, je ne serais pas ici. Petit à petit, tu as pris une grande place dans ma vie.

— Alors, est-ce qu'éventuellement, on pourrait parler de... de fiançailles?

— D'abord, je dois en parler à mon père. L'an prochain, c'est ma dernière année à Vincent-d'Indy. Puis je sais que mon père aimerait me voir m'inscrire au Juilliard School of Music à New York.

— Essaies-tu de me laisser entendre que c'est non? » demanda-t-il en la scrutant de ses yeux inquiets.

Célia se mit à rire. « Comme tu y vas, Richard. C'est oui, c'est non, comme si tout dans la vie était aussi catégorique. Je te dis que j'en parlerai à mon père, que j'espère que nous resterons amis, et que nous verrons ce que les mois à venir nous apporteront.

— Alors, tu n'as pas dit non? Ah, Célia, je t'aime, je suis l'homme le plus heureux du monde! »

Dans son enthousiasme il en oublia sa timidité et osa le geste qu'il ne s'était encore jamais permis : il l'enlaça et posa ses lèvres sur les lèvres vermeilles de la jeune fille dans un baiser long et profond qui la surprit.

« Dis donc, tu as l'habitude d'embrasser les dames comme Cary Grant? dit-elle lorsqu'elle put reprendre son souffle.

— Non, mais avec cette dame-ci, je l'ai fait si souvent dans mes rêves que c'était facile. Et maintenant, je te ramène à la maison et je cours voir si mon oncle Roger est chez lui.

— À cette heure? s'étonna-t-elle. Mais il va faire noir bientôt, et tu m'as dit que c'est de l'autre côté de la montagne.

— C'est un sentier que je connais par cœur. Si je le trouve chez lui, nous irons le voir demain.

— Ah oui, dit-elle, contente. Cela m’aurait déçue de quitter Saint-Timothée sans rencontrer ce mystérieux ermite.

Roger lisait, confortablement installé dans son fauteuil, lorsque des coups redoublés à la porte firent dresser le poil sur l’échine de Nistum, le fidèle chien de garde.

« Oncle Roger, c’est moi!

— Richard, à cette heure? Un malheur est-il arrivé? » dit-il en ouvrant la porte.

Le jeune homme entra, visiblement sous le coup d’une grande émotion.

« Oncle Roger, elle a dit oui! s’exclama-t-il sans autre préambule.

— Ah, bon, c’est mieux qu’un malheur. Alors, elle accepte de t’épouser?

— Bien... pas juste comme ça, mais elle va en parler à son père. L’important, c’est qu’elle n’ait pas dit non, n’est-ce pas?

— Bon, je vois. Viens t’asseoir. Je vais te servir quelque chose à boire car tu m’as l’air tout en nage. Ensuite, nous allons causer calmement si tu veux. »

Allant à la glacière, il en sortit un pot de limonade faite de vinaigre aux framboises, en versa deux verres, lui en tendit un et vint s’asseoir en face du jeune homme.

« Allons, raconte-moi ça. »

Richard s’exécuta. Son oncle écoutait en silence.

Je peux te l’amener demain, oncle Roger? Tu sais, ça fait deux ou trois fois qu’elle mentionne qu’elle aimerait te connaître.

— Pourquoi?

— Parce que je lui ai beaucoup parlé de toi.

— Je vois. Voici ce que nous allons faire. As-tu dit à maman et à papa que tu venais ici?

— Oui.

— Alors, ils ne seront pas inquiets si tu ne rentres pas ce soir. Inutile de courir les bois la nuit. Demain matin, tu prendras la chaloupe à moteur et tu

iras la chercher. Je vous emmènerai pêcher dans l'anse de l'autre côté du lac, là où se cachent les truites, les gros brochets et les perches. Nous emporterons un goûter et après nous irons nous baigner à la plage de sable de l'autre côté de la pointe, celle où tu as appris à nager. »

Le visage de Richard se crispa. « Oh, non! » cria-t-il.

Il portait des chaussures orthopédiques qui atténuait son infirmité, mais l'idée de se présenter devant Célia en maillot le remplissait de crainte.

Roger feignit la surprise. « Pourquoi pas?

— Tu le sais bien pourquoi, oncle Roger, dit-il d'une voix douloureuse. Veux-tu briser mon bonheur?

— Je veux plutôt l'affermir, Richard, parce que je t'aime. Quand on aime une personne comme tu sembles aimer Célia, il faut avoir assez confiance en elle pour ne rien lui cacher de ses petits défauts. Si l'être aimé t'accepte tel que tu es, alors tu pourras être heureux sans crainte.

— Peut-être, se lamenta Richard, mais pas tout de suite, pas demain. C'est si récent!

— Toujours parce que je t'aime, je te dis que c'est une condition de votre visite demain. Tu lui dis d'apporter son maillot et tu apportes le tien. Compris? Et maintenant, allons-nous coucher. »

Richard, toute sa joie éteinte, laissa son oncle lui préparer un lit sur le canapé. Alors qu'il avait tant escompté de cette journée, maintenant il la redoutait. Il se dit qu'il ne pourrait fermer l'œil de la nuit mais bientôt, la fatigue et l'énervement aidant, il sombra dans le sommeil. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil brillait par la fenêtre et une bonne odeur de bacon grillé émanait de la cuisine. Tandis qu'ils déjeunaient, Richard revint à la charge.

« Tu es sûr, oncle Roger, qu'il faut que ce soit aujourd'hui? On aurait passé une journée si agréable...

— Il semble que tu manques singulièrement de confiance en elle, rétorqua Roger. Après tout, elle n'ignore pas ton infirmité. Qu'y a-t-il de difficile là-dedans? »

Richard ne répondit pas et descendit en silence vers la grève, se contentant de faire un signe de main à Roger. Deux heures plus tard, celui-ci entendit le bruit du moteur et aperçut l'embarcation qui contournait la

pointe. Il descendit au bord et les regarda venir. Sur le siège du milieu, une jeune fille aux longs cheveux blonds retenus par un foulard de soie blanche était assise.

Roger n'avait pas construit de quai afin de ne pas attirer l'attention sur sa demeure si bien cachée dans la forêt. Comme l'embarcation s'approchait du bord, Célia examina l'homme qui les attendait. De taille moyenne, il avait des épaules robustes et des cheveux sombres teintés d'argent aux tempes. Il paraissait être dans la quarantaine, le teint hâlé, avec une balafre qui rayait sa joue près de l'oreille gauche et disparaissait dans le col de sa chemise.

Lorsque la pointe de la chaloupe crissa sur le sable, il tendit la main à Célia pour l'aider à descendre tandis que Richard relevait le moteur. Elle se leva, toute mince dans son pantalon de bonne coupe en toile blanche et son chandail matelot à rayures marine. D'un mouvement souple, elle sauta sur la grève, puis levant ses yeux si bleus elle rencontra le regard de Roger. Il lui sembla plonger dans les abîmes glauques d'une eau profonde comme la mer, et elle en ressentit un choc.

« Célia, je te présente mon oncle Roger dont je t'ai tant parlé. Oncle Roger, voici Célia Mercier.

— Bienvenue, Célia. Richard m'a aussi beaucoup parlé de vous, et toujours en bien, je vous l'assure. Venez-vous asseoir un moment et nous discuterons de l'emploi de la journée. »

En entrant dans la maison, elle eut la même réaction qu'avait éprouvée Laura lorsqu'Ernest l'avait amenée : l'étonnement.

« Comme c'est beau ici! s'exclama-t-elle, admirant la cheminée en pierres des champs, examinant les titres dans la bibliothèque, s'arrêtant devant la table en mosaïque de bois qu'elle caressa de ses doigts fins.

— Comment faites-vous pour teindre le bois en nuances aussi subtiles pour les incrustations? L'achetez-vous déjà coloré?

— Mais non, ce sont là des essences de bois de la forêt.

— Mais ces teintes roses et bleues?

— C'est de l'orme dur du Pontiac. Chez certains arbres, le cœur a une teinte rosée, chez d'autres, une teinte bleuâtre. Probablement que cela dépend de la composition du sol où ils croissent.

— Et ces beaux paniers, c'est aussi vous qui les faites?

— Eh oui, c'est une chose que j'ai apprise des Indiens.

— Et c'est fait en quoi?

— En frêne brun des marécages, parce qu'il a cette caractéristique que les fibres se séparent entre les années de croissance, fournissant ainsi le matériau pour les paniers.

— Vous êtes un véritable artiste! s'exclama la jeune fille.

— Oh, vous savez, quand on fait ce qu'on aime... C'est comme Richard avec son violon. Moi, j'aime travailler le bois.

— Il y a longtemps que vous habitez ici?

— Presque vingt ans.

— Et vous ne souffrez pas de cette solitude? »

Roger se tut un moment.

« Je ne suis pas seul, Célia. J'ai la forêt qui m'entoure avec ses habitants et son spectacle sans cesse changeant. Voyez, continua-t-il en désignant la fenêtre panoramique, les étourneaux à épaulettes qui se pressent autour de la mangeoire. » Célia regarda et vit un oiseau d'un noir irisé avec des rais rouges et jaunes sur l'aile, accompagné de quelques oiseaux plus ordinaires qui voletaient autour de la mangeoire.

« Oh, ce qu'il est beau! s'exclama-t-elle.

— Seul le mâle a cette épaulette distinctive, dit Roger en souriant. C'est son épouse, là, toute modeste en robe grise rayée, et les petits qui sont déjà grands mais qui n'ont pas encore d'épaulettes, même si certains d'entre eux doivent être des mâles.

— Et vous connaissez tous les oiseaux?

— Pas tous, mais quelques-uns. Bon, assez parlé de moi, je n'ai rien d'extraordinaire, croyez-moi. Parlons plutôt de la façon dont nous allons occuper cette belle journée. »

Célia applaudit au programme que suggéra Roger et, tout en causant, s'affaira avec lui à préparer le goûter. Richard, silencieux, les aidait au besoin.

« Mieux vaut prendre la chaloupe et le hors-bord, dit Roger. Il va faire chaud et nous n'aurons pas à payer. »

Leur pêche fut fructueuse puisque Richard prit une belle truite et Célia, avec la chance des débutants, attrapa le plus gros poisson : un brochet de taille respectable.

Roger dirigea la chaloupe vers une baie sablonneuse, et l'on se mit à déballer le panier à pique-nique. Richard ramassa du bois sec et fit un feu tandis que son oncle nettoyait le poisson.

« Ah, je m'aperçois que j'ai très faim, dit Célia alors que Roger lui tendait une assiette remplie. Et c'est si beau, ici. Je comprends que l'on veuille y séjourner. C'est toujours paisible comme cela?

— Je suis chanceux, en effet, car ce lac n'est pas sur le circuit touristique. Il y a d'autres lacs plus grands pas très loins qui sont mieux connus des pêcheurs et des vacanciers. »

La conversation continua entre Célia et Roger. Richard mangeait sans rien dire. À la fin du repas, ils remballèrent les restes et éteignirent le feu. Puis, Roger sortit sa pipe et alla s'asseoir sous un gros merisier.

« Avant la baignade, il serait bon de faire une petite sieste je crois.

— Mais je ne suis pas du tout fatiguée, protesta Célia. Je crois que je vais marcher un peu. Tu viens, Richard? »

Il les regarda s'éloigner, la tête brune de Richard penchée vers la tête blonde de Célia, tout son corps semblant tendre vers elle comme une plante vers le soleil, et il hocha la tête.

La voix claire de Célia fit sursauter Roger. Il avait dû somnoler et n'avait pas vu revenir le jeune couple.

« Est-ce qu'on peut se baigner maintenant? Il fait vraiment chaud et l'eau me paraît bien invitante.

— Mais oui, allez mettre vos maillots, mes enfants.

— Oh, moi, ce ne sera pas long, dit-elle en enlevant son tricot. Je l'ai déjà. »

D'un mouvement preste, elle retira son pantalon et apparut dans un maillot drapé de couleur blanche. Richard se détourna et se dirigea vers la forêt. Il en ressortit au bout d'un moment et sans les regarder, se dirigea vers le lac où il plongea d'un mouvement souple et s'éloigna à grandes brasses vers le large.

Quand il était passé devant eux, la jeune fille avait regardé la jambe de moitié plus mince que l'autre, avec le pied déformé. Lorsqu'il se fut éloigné, elle se retourna et rencontra le regard de Roger, un regard si intense qu'il semblait lire jusqu'au fond de ses pensées. Elle rougit.

« Est-ce que c'est prudent pour lui de s'éloigner ainsi de la rive?

— Ne vous inquiétez pas, Célia. C'est un excellent nageur. C'est moi qui lui ai enseigné, alors qu'il n'avait que sept ans, et ici même puisque c'est la plus belle plage des environs. Et vous, aimez-vous nager?

— Oh, oui.

— Alors, allez le rejoindre. Je vous attendrai ici, je ferai le maître-nageur. »

D'ailleurs, se dit-il, la vue de la jambe de Richard va lui suffire pour aujourd'hui sans que je l'effraie avec mon torse tout zébré de cicatrices.

Célia se leva et se dirigea à son tour vers le lac. Roger la regarda s'éloigner, gracieuse comme une naïade. Elle était vraiment très belle et ne semblait pas, comme il arrive à certaines femmes trop belles, imbue d'elle-même. Elle avait paru plus curieuse que dégoûtée par l'infirmité de Richard. Roger soupira. « Pourvu qu'il n'ait pas trop à souffrir », songea-t-il.

Francis et Serge Gagné prenaient leur petit déjeuner à l'hôtel avant de reprendre la route de Verneuil. Ayant un peu trop exagéré le soir précédent, Francis se contentait de café noir et de cachets d'aspirine.

« Comme je te l'ai dit, Serge, j'en ai discuté plusieurs fois avec mon père, mais j crois pas qu'il consente à me transférer plus de quinze pour cent des actions communes des Ateliers Cusson.

— Ça ne te donnera pas une grande marge de manœuvre. »

Francis se mit à rire. « C'est bien pourquoi je n'ai pas l'intention de m'en contenter. Voici ce que nous allons faire.

— Comment nous? Ai-je un rôle à jouer dans cette affaire?

— Évidemment, mon cher Serge. N'es-tu pas un jeune homme brillant, notaire et avocat, promis au plus bel avenir? Je vais maintenant t'expliquer quel rôle tu vas jouer dans mon avenir à moi. »

À mesure que Francis exposait son plan, Serge montrait des signes croissants de nervosité. Une ou deux fois, il voulut intervenir, mais Francis lui fit signe d'écouter jusqu'au bout. Lorsqu'enfin il cessa de parler, Serge explosa :

« Mais enfin, ton père va bien savoir qu'il y a eu erreur volontaire dans les documents!

— Même s'il s'en doutait, comment pourrait-il le prouver? Et lui-même, de quoi aurait-il l'air là-dedans? Après tout, on ne lui aura pas mis un révolver sur la tempe pour le faire signer.

— Oui, mais ça se saura. Je risque ma carrière, moi, mon droit de pratique...

— Mais non, t'as peur pour rien. Comme je te l'ai dit, qui pourrait le prouver? Et puis, n'oublie pas, quand j'aurai pris charge, je te nomme conseiller juridique et je te transfère cinq pour cent des actions communes. T'aimerais pas ça avoir des dividendes assurés en ton nom à toi? »

Francis avait délibérément touché là un point sensible. Lorsque Serge avait épousé Marie Raymond, fille d'un riche manufacturier de Montréal, le mariage s'était fait en séparation de biens et Marie avait gardé, tout comme Louise, le contrôle complet de sa fortune. Lorsqu'il partait en virées avec Francis, ils se servaient mutuellement d'alibi, et Serge avait grand soin d'appeler sa femme régulièrement pour qu'elle ne s'inquiète pas.

« J'ai peur que ces dividendes ne compensent pas pour ce que je risque de perdre.

— Que tu perdras de toute façon, mon cher. Tu sais qu'il me suffirait de donner certains renseignements à ta femme, et pffuit...!

— Tu ferais pas ça, toi, mon meilleur ami! »

Francis le fixa de ses yeux froids.

« Écoute, Serge, j'te dis pas que je ferais ça de gaieté de cœur, mais je ne resterai pas toute ma vie sous la coupe de mon père. J'ai l'intention de prendre le contrôle des Ateliers Cusson, et de m'en servir comme d'un tremplin pour parvenir beaucoup plus haut. Personne, tu m'entends, personne ne se mettra dans mon chemin. Alors, tu es avec moi, ou tu es contre moi?

— Bien je...

— Très bien, je suis content de te voir dans de si bonnes dispositions, coupa Francis. Tu n'as pas à t'en faire, j'ai pensé à tout et ça va passer comme du beurre dans la poêle. Fie-toi à moi et tu iras loin. »

Il régla l'addition et sortit suivi d'un Serge profondément malheureux.

Quelques jours plus tard, alors que la première tempête de neige de la saison couvrait le paysage de ses flocons blancs, Francis vint demander à Mlle Provencher, la cerbère héritée de Georges Cusson, si son père était seul dans son bureau. À sa réponse affirmative, il alla frapper à sa porte et l'ouvrit sans attendre d'en être prié.

« Tiens, c'est toi, Francis. Bon, je suis content de te voir. Nous avons reçu la confirmation du contrat avec Canada Sport. Voilà qui va remplir le temps creux, à l'usine. »

Ensemble ils regardèrent le registre des commandes, les feuilles de travail, et se mirent à discuter de la façon de faire ces bâtons de hockey bon

marché que la chaîne Canada Sport vendrait aux jeunes et aux débutants.

« Comme tu vois, depuis deux ans que l'usine est rebâtie, nous n'avons pas chômé. Ce qui me semblait la fin de tout alors a été plutôt le commencement, dit Ernest.

— Et moi, est-ce que je n'ai pas contribué à l'essor que la compagnie a pris?

— Mais, bien sûr, Francis. Même je te dirai que si je n'avais pas été épaulé par toi, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de recommencer. »

Bon, se dit Francis, voilà l'entrée en matière que j'attendais.

« Vous savez, papa, que je suis fier de travailler pour les Ateliers Cusson, tellement fier que j'aimerais ça en posséder une petite parcelle. Tu ne crois pas qu'il serait temps de me transférer cette part des actions communes que tu m'avais promise?

— T'as donc bien hâte de te débarrasser de moi? »

C'était là si exactement la teneur de ses pensées que Francis, surpris, leva les yeux. Mais non, ce n'était qu'une plaisanterie. Le père souriait tendrement à son aîné.

« Tu ne peux quand même pas dire que je n'ai pas bien travaillé, papa. Ce contrat de Sport Canada, c'est bien moi qui l'ai décroché.

— Toi et Émile. Mais non, tu sais que je suis très content de toi.

— Alors, papa?

— Cela te ferait tellement plaisir?

— Plus que tu peux l'imaginer, papa. Puis-je appeler Serge pour qu'il prépare le contrat?

— Il ne vaudrait pas mieux s'adresser à son père? C'est lui d'habitude qui fait le travail pour nous. »

Francis se leva comme un ressort. Il n'avait pas prévu cela.

« Mais non, papa, c'est une chose si peu compliquée. Et j'ai promis à Serge qu'on lui donnerait du travail. Même si tu appelais son père, il désignerait probablement Serge pour s'en occuper. Non, laisse-moi appeler Serge directement et lui faire plaisir à lui aussi. Je suis si content.

— Bon, quel enfant tu fais. Mais dans le fond, tu peux pas t'imaginer comme je suis heureux de te voir prendre un tel intérêt. Alors, fais comme

tu veux.

— Merci, papa. Je vais l'appeler tout de suite. »

Francis sortit précipitamment, tout en songeant qu'il l'avait échappé belle. Une occasion comme celle-là ne se représenterait pas de sitôt et s'il avait fallu qu'il la manque... Le pire restait à faire. Il avait toujours su qu'il pourrait amener son père à lui céder des actions, mais il fallait encore le faire signer, et là, faudrait voir si Serge aurait le sang-froid nécessaire. Enfin, il serait présent, après tout. Il y aurait l'œil.

Dès le lendemain, Laura fut surprise de voir arriver Francis au début de l'après-midi.

« Tiens, est-ce que tu cherches ton père? N'est-il pas au bureau?

— Bonjour, belle-maman, dit-il en l'embrassant sur les deux joues. La réponse à vos deux questions c'est oui il est au bureau, et non, ce n'est pas lui que je cherche. C'est votre aide dont j'ai besoin. »

Il souriait de toutes ses dents.

Laura recula et lui fit signe d'entrer au salon. Francis avait toujours eu cette habitude de s'approcher d'un peu trop près, ce qui provoquait chez Laura la désagréable impression qu'il empiétait sur son espace vital.

« En quoi puis-je t'être utile?

— J'ai l'intention d'offrir à mon père un cadeau de Noël un peu spécial et je sens que j'aurai besoin de votre aide pour le lui faire accepter.

— Ah, vraiment? »

Francis se pencha vers elle.

« N'avez-vous pas remarqué qu'il a l'air fatigué dernièrement?

— Mon Dieu, non. Il me disait encore hier soir que les affaires sont prospères et il paraissait tout à fait bien.

— Peut-être qu'ici il vous le cache, mais je l'ai vu, vers la fin de la journée, alors qu'il a le teint presque gris. Et ça se comprendrait très bien vu qu'il a tellement travaillé pour rebâtir l'usine et remettre la production à flot. »

Il continuait à parler, exsudant le charme particulier avec lequel il savait si bien enjôler ses victimes.

Plus tard, chaque fois que Laura sentirait sa colère faiblir et son ferme propos flancher, elle repasserait dans sa mémoire cette visite inopinée qui l'avait précipitée dans le filet de Francis.

OceanofPDF.com

Quelques jours plus tard, rencontrant son fils dans un couloir des Ateliers Cusson, Ernest s'enquit si Serge avait rédigé le contrat.

« Il y travaille, mais je lui ai dit qu'on le signerait juste avant Noël, à prendre effet le 31 décembre. Comme la fin de l'année financière coïncide avec la fin de l'année civile, cela va simplifier la comptabilité.

— Tu as raison, Francis, tu penses à tout. »

En effet, songea Francis, je pense à tout, et bientôt, bientôt...

L'avant-veille de Noël, il avertit son père que le contrat était maintenant prêt et que Serge viendrait le leur faire signer au début de l'après-midi.

Lorsque Serge entra avec une serviette bourrée de papiers, il avait l'air nerveux, mais Ernest mit cela sur le compte de son manque d'expérience. Le notaire sortit trois copies du contrat, un nombre de feuilles assez considérable retenues par un trombone.

Ernest les prit et commença à lire.

« C'est pas possible, Serge, tu dois avoir copié tes manuels de droit là-dedans. Ce n'est que partie de la première part, partie de la deuxième part, des nonobstant et des icelles. Est-ce que je dois lire tout ça?

— Certainement que tu devrais lire les pages importantes, dit Francis, prenant le contrat en mains et enlevant le trombone pour détacher les feuilles. C'est à quelle page, Serge, l'essentiel?

— À la page trois.

— Voilà, papa, dit Francis en prenant la liasse de papiers, voici la page trois. Lisez celle-là attentivement. On vous dispense du reste. »

Ernest parcourut des yeux la page en question où il était stipulé qu'Ernest Destel transférait à Francis Destel quinze pour cent des actions communes, émises et payées, des Ateliers Cusson, Inc., s'en réservant à lui-même quatre-vingt-cinq pour cent.

« Tout me paraît en ordre, dit Ernest. Où dois-je signer?

— Voici, papa, à la dernière page où il est dit qu'en foi de quoi ont signé... »

Il déposa cette page devant Ernest et pendant que celui-ci signait, il retira prestement la page trois et la remplaça par une feuille qui dépassait de l'autre copie du contrat. Puis il regarda Serge.

« Bien, Monsieur Destel, si vous voulez bien maintenant apposer vos initiales à chaque page de ce contrat...

— Voilà papa, je vais vous aider. »

Allant se placer à la gauche de son père, il fit glisser les feuilles une à une tandis qu'Ernest les initialait, mais sans toutefois les découvrir complètement.

« Maintenant, dit Serge, tu signes et tu initiales à ton tour, Francis. Pendant ce temps, vous voudrez bien me signer ces certificats en blanc, Monsieur Destel. Je les ferai remplir quand je serai de retour au bureau et je ferai mettre les livres de la compagnie à jour pour refléter cette nouvelle transaction. »

Lorsque tout fut terminé, Serge enfouit les documents dans sa serviette, et allait prendre congé lorsque Francis l'arrêta.

« J'ai fait préparer le champagne pour célébrer cela », dit-il en sonnant la secrétaire.

Lorsque celle-ci entra portant le plateau et trois flûtes remplies du liquide doré et pétillant, Francis leva son verre :

« Je porte un toast au président fondateur des Ateliers Cusson.

— Oh, le fondateur ce serait plutôt Georges Cusson.

— Mais non, papa, puisque tu l'as fait renaître de ses cendres. Tu m'as rendu très heureux aujourd'hui. Sois assuré que je ferai de mon mieux et que tout ira bien.

— Je n'en doute pas », répondit son père avec conviction.

Comme d'habitude, on se réunirait chez l'oncle Edgar à Saint-Timothée pour fêter Noël à la campagne, et cette fois Richard viendrait accompagné

d'une jeune fille. Même Ernest et Laura ne l'avaient pas rencontrée. Edgar et Germaine en disaient cependant beaucoup de bien.

Francis accueillit cette nouvelle avec un sourire méprisant. Il pouvait imaginer la personne qui s'intéresserait à un infirme tel que Richard. On la disait musicienne. Ce serait sans doute quelqu'un destiné à enseigner le piano, cheveux raides, corps sans grâce. Lorsque enfin il parvint à Saint-Timothée, bon dernier comme d'habitude, avec Louise et son fils Jean, et qu'il aperçut cette éblouissante blonde aux yeux bleus, vêtue d'une robe dernier cri, il en fut sidéré. Non, ce n'était pas possible. Il n'eut guère le temps d'essayer son charme sur elle car il était temps de partir pour la messe de minuit.

Au retour, il se dit qu'il s'arrangerait pour être son voisin de table au réveillon. Cependant, quand ce fut le moment, elle sembla quitter sans regret la conversation qu'il avait entamée avec elle et, passant son bras sous celui de Richard d'un côté et de Roger de l'autre, déclara qu'ils seraient ses deux chevaliers servants. Force lui fut donc de prendre place entre Louise et Laura.

À la distribution des cadeaux, Francis prit la parole.

« Vous savez sans doute que je suis maintenant non seulement un employé des Ateliers Cusson, mais aussi un actionnaire. Et ma première suggestion comme actionnaire c'est que le président fondateur aurait bien droit à des vacances. J'ai donc l'honneur, mon très cher papa, de vous présenter ces billets pour une croisière de deux semaines dans les Caraïbes. Ça vous changera de tous ces hivers glacés passés dans la forêt.

— Mais, je ne peux pas partir pour deux semaines! Le bureau...

— Voyons, papa, c'est le temps creux, je suis au courant de tout ce qui se passe, je peux me débrouiller pour deux semaines. Et puis, n'est-ce pas votre troisième anniversaire de mariage le onze janvier? N'est-ce pas, belle-maman, que vous apprécieriez un second voyage de noces un peu plus prolongé que le premier? »

Ernest se tourna vers Laura.

« Tu étais au courant? »

— Oui, Francis m'en avait parlé.

— Tu crois que ce serait une bonne idée?

— Mais oui, mon ami. Tu as travaillé très fort depuis ce malheureux incendie. Il serait temps de prendre un peu de repos. »

Toute la famille applaudit. Personne ne jubilait plus que Francis.

OceanofPDF.com

Il avait été entendu que Richard prendrait la voiture de son père pour aller les conduire, lui et Laura, à l'aéroport de Dorval. De là partait l'avion qui les amènerait vers leur navire en rade à San Juan. À leur retour, il irait de nouveau les rencontrer à Dorval pour les ramener à Verneuil.

Francis s'était offert, mais Ernest avait refusé. Il lui faudrait garder l'œil sur les Ateliers Cusson et, de toute façon, comme Richard habitait Montréal, il serait sur place.

À la date de leur retour, Richard était à l'aéroport, guettant la porte par laquelle les passagers défileraient au sortir du service des douanes. Soudain il les aperçut dans la foule. Tous deux avaient l'air bronzés et détendus. Son père était penché vers Laura qui riait en écoutant ses propos. Ce fut comme un instantané qui figeait un moment de la vie de son père, une image qui devait le hanter longtemps après, ce couple de vacanciers qui avaient l'air si heureux. Puis, Laura l'aperçut et lui fit signe de la main.

Ils avaient fait un magnifique voyage, ils avaient vu des îles chaudes et enchantées ; sur la mer, des nuées de poissons volants jetaient des voiles argentées devant la proue du navire ; ils avaient rapporté des tas de photos et de souvenirs qu'on lui montrerait plus tard, lorsque les valises seraient défaites. En attendant, Ernest lui remit un cadeau, une superbe montre-bracelet qu'il avait achetée dans une boutique d'importation hors taxes.

« Voilà, mon garçon. Laura m'a rappelé que tu n'avais pas de bonne montre. Tu la mérites bien, va. »

Richard en fut si touché qu'il rougit de plaisir. Son père avait pensé à lui, et lui avait même fait un compliment! Il se confondit en remerciements auxquels Ernest coupa court, mais refusa une invitation à souper. Il devait rentrer puisqu'il avait des cours le lendemain matin.

Ce ne fut que deux jours plus tard qu'un appel de Laura lui apprit ce qui s'était passé.

C'est-à-dire qu'il apprit que son père était à l'hôpital mais guère autre chose car Laura paraissait parfaitement incohérente. Ernest avait été victime d'un accident d'automobile et ce qui avait provoqué cet accident c'était le fait que Francis s'était emparé de la compagnie. Il la fit répéter, n'en croyant pas ses oreilles, mais c'étaient bien les mots qu'elle employait.

Alors il lui dit qu'il arriverait immédiatement, et d'essayer de se reposer en attendant. Il lui suggéra de demander à son médecin de lui prescrire un calmant.

Lorsqu'il parvint à Verneuil, il trouva Laura pâle et triste, les yeux rougis.

« Tu as bien compris, Richard. Francis s'est emparé de la compagnie en faisant signer à ton père des documents frauduleux. Ernest avait accepté de transférer quinze pour cent des actions communes au nom de Francis. Or, le document qu'on a fait signer à ton père dit exactement le contraire : quatre-vingt-cinq pour cent des actions communes à Francis et quinze pour cent pour Ernest. Il perd donc le contrôle de la compagnie et devient un actionnaire minoritaire.

— Mon père aurait-il signé ce document sans le lire? s'étonna Richard. Remarquez, continua-t-il avec amertume, que cela est fort possible étant donné la confiance qu'il a envers Francis. »

Laura eut un geste d'impuissance.

« Mais non. Ce jour-là, au téléphone, ton père m'a dit que Francis l'avait obligé à bien lire et que tout était en ordre. Et maintenant, le document officiel, signé et initialé sur chaque page, dit tout le contraire. Comprends-tu maintenant pourquoi Francis tenait tant à nous éloigner, ton père et moi? Ces vacances qu'il nous offrait si généreusement, c'était un piège pour lui permettre de pousser ses noirs desseins. Et dire que, sans le savoir, je suis devenue sa complice!

— Que voulez-vous dire? »

Laura lui raconta la visite de Francis.

« Il avait besoin de ces deux semaines-là pour tout changer l'administration. Même que ton père a douté de moi un moment. Il se demandait si je n'étais pas de connivence!

— Je ne suis pas surpris, je connais trop bien mon frère. Racontez-moi ce qui est arrivé. »

Laura s'essuya les yeux et prit une respiration profonde.

« Quand ton père est arrivé au bureau hier, tout avait été chambardé. Francis s'était installé dans le bureau de ton père avec une belle plaque de cuivre sur la porte : Francis Destel, président-directeur général. Il avait assigné à ton père un petit bureau sous les combles. Il avait renvoyé Gilles Arsenault, le chef comptable, un homme tout à fait compétent et en qui ton père avait confiance, et avait embauché quelqu'un d'autre.

— Tel que je le connais, mon père a dû protester. Qu'est-ce que Francis a dit?

— Il lui a dit que tout était fait maintenant et que les choses en resteraient là, que les Ateliers Cusson se trouveraient bien d'une direction plus jeune et plus moderne. Ton père a été tellement sidéré qu'il est monté à son nouveau bureau et m'a appelée. C'est là qu'il m'a demandé si j'avais été de connivence avec Francis pour l'évincer. Tu te rends compte? » demanda Laura tandis que les pleurs ruisselaient de nouveau sur ses joues.

Sous le coup de l'émotion, Richard s'était levé et marchait de long en large de la pièce.

« Alors, continua Laura, il m'a dit qu'il se sentait fatigué et qu'il s'en venait à la maison pour se reposer et réfléchir. C'est en route qu'il a eu son accident de voiture. D'après son médecin, il avait déjà eu des épisodes d'arythmie cardiaque. C'est ce qui se serait produit, lui faisant perdre le contrôle de son véhicule. Il a percuté un gros orme à l'entrée du pont de la rue du Ruisseau, et il a dégringolé la pente pour venir s'arrêter sur les rochers au bord de la rivière.

— Il doit avoir subi des blessures très graves?

— En effet. Il a une fracture du fémur droit avec écrasement du col, des blessures internes, et aussi, des lésions à la tête font qu'il est, la plupart du temps, dans un état comateux. Il en émerge de temps à autre, pour y

retomber aussitôt. Dès que son état sera stabilisé, il devra être transporté à Montréal où l'on tentera une intervention chirurgicale au cerveau.

— Est-ce que je peux le voir?

— Bien sûr, mon grand. Le médecin m'a renvoyée chez moi vers la fin de l'avant-midi mais je me proposais d'y retourner bientôt. Tu pourras m'y conduire. »

Pendant qu'ils se dirigeaient vers l'hôpital, Richard revint à la situation à l'usine.

« Il doit y avoir quelque chose qu'on peut faire. Si Francis s'est emparé de la compagnie par fraude, il faut le poursuivre en justice.

— Apparemment, c'est sans remède. Le document est dûment signé et même la page où les pourcentages sont indiqués a été initialée devant témoin. Il va sans dire que Serge, cette âme damnée de Francis, je m'en rends bien compte maintenant, a rempli les certificats d'actions et le registre des délibérations à sa façon. »

Depuis le début de cette conversation, Richard avait senti une rage froide s'emparer de lui. Personne mieux que lui ne connaissait la duplicité et la cruauté de Francis. Il posa sa main sur le bras de Laura.

« Je vous jure que je vais faire quelque chose. Francis est une bête malfaisante. Il faut le détruire. »

Il avait prononcé ces mots avec tant d'intensité que Laura en fut surprise et un peu inquiète.

« Que comptes-tu faire? Je ne vois pas ce qu'on y pourrait. Il a tous les atouts en main et il le sait. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose à toi aussi. Il est capable de tout. »

Richard rangea la voiture dans un espace de stationnement et se tourna vers Laura.

« Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais je vous jure que je vais trouver un moyen, dussé-je y consacrer ma vie », dit-il d'une voix sourde, en serrant les dents.

Ces paroles, il devait se les répéter au chevet du malade en voyant sur les oreillers ce visage blanc aux yeux fermés, et ce corps entouré d'appareils médicaux. C'était là son père, ce colosse si fort, si tranquille, maintenant

devenu ce gisant douloureux. Non, vraiment, Francis paierait, et non seulement pour ce qu'il avait fait à leur père, mais aussi pour tout ce qu'il lui avait fait subir à lui, son cadet impuissant, durant son enfance.

OceanofPDF.com

Sur le chemin du retour vers Montréal, Richard se laissait envahir par le flot noir de la haine et du désir de vengeance. C'était comme si un abcès avait crevé en lui, libérant toute la rancœur qu'il avait accumulée à son insu depuis sa première enfance. Avec une clarté hypnotique, toutes les méchancetés perpétrées par son frère lui revenaient en mémoire. Envers lui et envers d'autres. Envers les animaux.

Il y avait eu cette fois où Mme Landeau lui avait apporté un petit chaton gris et blanc.

« Mon Dieu, se dit-il, il y a longtemps que je n'ai pas pensé à cet épisode. Pourtant c'est là où j'ai vraiment compris à qui j'avais affaire avec Francis. »

Quel âge pouvait-il avoir? Pas plus de cinq ans puisqu'il n'avait pas encore commencé à fréquenter l'école. Ce chaton avait encore les yeux bleus des tout jeunes chats. Sa fourrure était soyeuse, son petit corps frétilant. Il aimait le flatter, l'entendre ronronner, lui donner des soucoupes de lait chaud. Il avait adoré cette petite bête avec toute l'ardeur de son cœur d'enfant mal aimé.

Puis un jour qu'il s'amusait dans le hangar à faire courir le chaton après une ficelle, Francis était entré. Il lui avait arraché la ficelle, s'était emparé de la petite bête, et lui avait noué la ficelle autour du cou, en nœud coulant. Tenant les deux bouts de la ficelle, il avait soulevé le petit chat et l'avait agité devant lui. La pauvre bête se débattait désespérément. Il avait essayé de le sauver, mais Francis s'éloignait toujours juste assez pour rester hors de portée, et impuissant, il avait assisté à l'agonie de son chaton. Puis, avec un éclat de rire méchant, Francis avait jeté le petit corps inerte à ses pieds et avait quitté le hangar.

Plus tard, il avait demandé à Mme Landeau de lui donner une boîte de carton.

« Pourquoi faire? avait-elle demandé.

— Mon petit chat est mort. Je voudrais l'enterrer. »

Elle avait regardé ses yeux rougis, et l'avait suivi jusqu'au hangar.

« Qui a fait ça ?

— J'sais pas. Je l'ai trouvé comme ça. »

Elle l'avait regardé un moment, puis elle était allée chercher une pelle et l'avait aidé à l'enterrer dans le jardin.

« Pleure pas, mon Richard, avait dit Mme Landeau avec bonté. Je vais t'apporter un autre chaton demain. »

Alors il avait crié : « Non, je n'en veux pas d'autre ! »

Toutes les caresses et les gâteries de la bonne vieille n'avaient pu apaiser son chagrin d'enfant, ni lui faire accepter un autre chaton. Il se rendait bien compte maintenant que déjà, à cet âge, il savait que tout ce qu'il aimerait deviendrait pour Francis un otage, un moyen de le faire souffrir.

La voiture filait sur la route de Montréal à une vitesse pour lui inhabituelle quand une charrette de foin tirée par des chevaux eut le malheur de se placer dans la voie de gauche, se préparant à tourner. Il la dépassa à droite en klaxonnant brutalement, faisant sursauter le vieillard qui conduisait la charge et énervant les chevaux.

S'il allait combattre Francis, il faudrait le faire à armes égales. À méchant, méchant et demi. Il y avait une chose à quoi Francis tenait : les Ateliers Cusson Inc. Il revit un moment le petit chat se débattant désespérément pour se libérer de la ficelle, et se complut à imaginer Francis pris au piège à son tour. Il en ressentit une joie sauvage et vivifiante.

En arrivant à la pension, il monta tout droit à sa chambre et se laissa tomber dans un fauteuil. Comment s'y prendrait-il pour atteindre Francis en tant que p.-d.g. des Ateliers Cusson ? Qui pourraient être ses alliés dans une pareille lutte ? Puis il se dit qu'il laisserait à son subconscient le soin de lui suggérer des réponses. Parfois, lorsqu'il s'était trouvé confronté à un problème artistique, il avait trouvé cette solution profitable.

En attendant, se dit-il, mieux vaudrait pratiquer cette pièce qu'il aurait à jouer en concert bientôt. Il prit son violon et entama le Rondo en do majeur de Mozart, mais cette musique tendre et gaie ne répondait pas à son état d'âme. Il attaqua plutôt le premier mouvement du Concerto pour violon de

Brahms et, à grands coups d'archet, il chanta la joie guerrière du combat. On frappa à la porte.

« Oui? » demanda-t-il d'un ton belliqueux.

La porte s'entrouvrit timidement et le visage rose de Célia apparut.

« Je te dérange? »

Il posa son violon. « Mais non, entre.

— Comment va ton père?

— Pour le moment, son état est stable, mais il demeure dans le coma. D'après le médecin, il faudra attendre quelque temps avant d'en savoir plus.

— Je comprends que tu sois bouleversé.

— J'suis pas seulement bouleversé, mais en colère. Tout ça c'est la faute de Francis, et je te garantis que j'vais le lui faire payer très cher.

— Mais enfin, au téléphone, tu m'as dit que c'était un trouble cardiaque qui avait été la cause de cet accident. Comment peux-tu dire que c'est la faute de Francis? »

La rage s'empara de nouveau du jeune homme.

« Après ce qu'il a fait, cria-t-il, tu ne crois pas que c'est plus qu'une coïncidence que cette attaque cardiaque soit arrivée juste à ce moment-là? »

Célia recula. Jamais Richard n'avait élevé la voix avec elle.

« Tu es fâché contre moi? »

Du coup la colère de Richard tomba. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

« Comment pourrais-je être fâché contre toi, mon amour? Tu es mon trésor, le seul point lumineux dans ces ténèbres qui m'entourent... »

Il s'assit sur le bord du lit et se cacha le visage dans les mains.

Célia se mit à lui caresser les cheveux comme on console un enfant triste.

« Tu souffres? Tu es inquiet pour ton père?

— Oui, bien sûr. Ses blessures sont graves, mais j'ai bon espoir qu'il s'en tire. Il a une constitution tellement forte. C'est surtout mon frère qui me préoccupe. Il faut que je fasse quelque chose pour l'arrêter et je ne sais pas si je serai à la hauteur. »

Il l'attira sur ses genoux et se mit à l'embrasser passionnément tandis que ses mains caressaient le corps souple de la jeune fille.

« Tu ne peux pas savoir comme j'ai besoin de toi, lui murmura-t-il à l'oreille, de ton appui, de ton sourire. Tu es mon talisman... »

Les caresses de ses mains d'artiste se faisaient de plus en plus précises et excitaient la jeune fille.

« Richard, Richard, qu'est-ce que tu fais ?

— Il y a si longtemps que j'en rêve, mon amour. Veux-tu être à moi ? »

Sans attendre de réponse, il la coucha sur le lit et se mit à la dévêtir.

« Mais, dit Célia hésitante, c'est que je n'ai aucune précaution... »

— Moi, si, Célia. Ne t'inquiète pas.

— Alors, c'était prémédité ? » dit-elle, comme si elle voulait le réprimander.

Mais il était difficile de garder ce masque sévère alors que les lèvres de Richard couvraient ses seins de baisers, que les mains détachaient la ceinture de sa jupe, que les lèvres descendaient vers le ventre à la peau nacrée.

Rapidement il enleva ses propres vêtements et, se penchant de nouveau sur elle, il prit possession de sa bouche tandis que ses mains caressaient doucement le corps soyeux. Alors il sentit les bras de Célia lui entourer le cou et les cuisses s'ouvrir pour le recevoir.

Rien dans ses rêves ne l'avait préparé à la douceur et à l'exaltation de cette possession.

Lorsque fut épuisée leur ardeur et qu'il retomba sur le lit, il attira sur son épaule la tête de son amie.

« Ah, Célia, Célia, je ne peux pas te dire ce que je ressens. Jamais je n'aurais cru qu'il existait de bonheur pareil. Es-tu heureuse, toi aussi ? »

Puis, soudain, s'apercevant qu'il y avait du sang sur la couverture, il fut tout contrit.

« Mon Dieu, est-ce que je t'ai fait mal ? J'ai été maladroit je crois. »

Elle le regarda en souriant. « Mais non, mon amour, tu as été merveilleux. C'est parce que c'est la première fois. »

— Tu ne regrettes rien ?

— Non je suis contente que cette première fois ait été avec toi.

— Tu es vraiment un trésor, mon trésor à moi. Maintenant je me sens comme un chevalier après la veillée d'armes : invincible. Si une femme aussi belle et aussi talentueuse que toi a bien voulu de moi, pourquoi douterais-je ?

— Tu vas retourner voir ton père bientôt ?

— Oui.

— Emmène-moi. J'aimerais bien voir Laura. Elle a été si gentille pour moi à Noël.

— Avec plaisir... » commença Richard. Puis, soudain, en un éclair, la vision du chaton s'étrangeant dans le nœud coulant de la ficelle lui revint. Quand il était sorti de l'hôpital, tout à l'heure, il avait vu la voiture de Francis se placer dans le parc de stationnement. Quelques minutes de plus et ils se seraient croisés dans les corridors de l'hôpital. Richard ne voulait pas que Francis revoie Célia, surtout maintenant qu'il allait lui déclarer la guerre. L'effet que la jeune fille avait produit sur Francis lors des fêtes de Noël, et les manœuvres auxquelles il s'était livré pour se rapprocher d'elle, ne lui avaient pas échappé.

« Pardonne-moi, Célia, mais je crois qu'il vaut mieux pas.

— Pourquoi ? fit celle-ci, blessée. Tu ne veux pas que je partage cette peine avec ta famille ? Laura va bien se demander pourquoi je n'y vais pas. »

Richard prit entre ses mains la tête blonde et baisa avec ferveur le front lisse, les beaux yeux bleus, la bouche vermeille.

« Fais-moi confiance, Célia. Je ne peux pas t'en dire la raison maintenant. Surtout, mon amour, je veux te garder toute pour moi, et te préserver de cette boue que je serai obligé de remuer pour régler le cas de Francis. »

Célia ouvrit de grands yeux.

« Tu détestes donc ton frère à ce point-là ?

— Après ce qu'il a fait, il n'est plus mon frère et je te jure que je ne reculerai devant rien pour l'écraser comme le misérable insecte qu'il est. »

Comme elle semblait effrayée, de nouveau il la reprit dans ses bras.

Lorsque Laura vit arriver Richard, l'air préoccupé, elle pensa, sans savoir pourquoi, à la visite que Francis lui avait faite avant Noël pour l'embrigader dans son complot sans qu'elle s'en doute. Les premières paroles confirmèrent ses soupçons.

« Je vais avoir besoin de votre aide », dit-il de but en blanc.

Elle le regarda un moment en silence. Lui d'ordinaire si timide, il avait maintenant une mine désinvolte, un air buté, déterminé.

« Tu ne m'en voudras pas, mon grand, si je veux savoir d'abord de quoi il s'agit. Après ce que Francis m'a fait...

— Justement, c'est de Francis qu'il s'agit. Je ne veux pas qu'il ait la jouissance tranquille de son forfait. J'y ai pensé toute la semaine et je crois avoir trouvé la façon de l'abattre. Mais je vais avoir besoin de votre aide.

— Dis toujours, on verra bien. »

Le jeune homme se leva et se mit à parler tout en marchant de long en large, semblant pour une fois indifférent à sa claudication, s'arrêtant parfois devant elle pour faire le point. Lorsqu'il eut fini, il s'arrêta de nouveau.

« Alors, qu'est-ce que vous en dites? Vous allez m'aider?

— Ce que j'en dis, c'est que j'ai d'abord besoin d'une bonne tasse de thé. Je crois que cela ne te fera pas de mal non plus. Et puis, assieds-toi. Tu me fais l'effet d'un fauve en cage. Vraiment, je ne te reconnais plus. »

Elle revint avec le plateau, remplit les deux tasses, puis s'asseyant, se mit à boire à petites gorgées.

« Et les études musicales dans tout ça?

— Elles attendront.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, Richard. Tu ne vas quand même pas risquer ta carrière future pour une simple question de vengeance.

— Vous appelez ça une simple question de vengeance! cria-t-il presque. Vous ne croyez pas plutôt que c'est une question de justice?

— Je comprends, mais si j’entrais dans ton jeu, j’aurais l’impression de travailler à détruire les Ateliers Cusson. Que dira ton père lorsqu’il ira mieux?

— Mon père les a perdus de toute façon, les Ateliers Cusson, n’est-ce pas? »

Longtemps ils en discutèrent et Laura ne cessait de s’étonner du changement survenu chez Richard. Quoique physiquement il ressemblât à sa mère, il semblait que les événements survenus eussent réveillé chez lui une force latente héritée du père.

« En as-tu parlé à ton oncle Roger? »

Richard ne répondit pas et parut embarrassé.

« Tu as peur qu’il n’approuve pas tes projets, n’est-ce pas? Il me semble qu’il aurait le droit de savoir puisque c’est lui qui le premier t’a encouragé à poursuivre une carrière musicale en payant tes leçons de violon. »

Le jeune homme se leva de nouveau, semblant incapable de maîtriser l’agitation fébrile qui l’habitait. Il s’arrêta devant la fenêtre, le dos tourné à Laura, semblant examiner avec attention le va-et-vient paisible des habitants de Verneuil.

« Je lui en parlerai plus tard. Pour le moment, ce que je veux savoir de vous c’est si vous m’aidez. Je vais l’entreprendre de toute façon, mais si j’ai votre collaboration, ce sera plus facile puisque vous connaissez tout le monde ici.

— Laisse-moi réfléchir un peu, Richard. Ce que Francis a fait à ton père, c’est impardonnable, que dis-je, c’est criminel. Et ce que je n’arrive pas à oublier, c’est qu’il m’a entraînée malgré moi dans cette sale affaire.

— Justement, reprit Richard avec passion, vous voyez bien qu’il faut faire quelque chose. Vous m’avez dit vous-même que mon père a douté de vous tellement le complot était bien monté. À votre tour maintenant de rendre à Francis la monnaie de sa pièce. N’est-ce pas que vous m’aidez? »

Laura hocha la tête.

« Tu as peut-être raison, Richard. On ne peut pas laisser une telle situation perdurer sans rien faire.

— Oh, merci, merci Laura! Vous permettez que je vous appelle Laura? Je pourrais difficilement vous appeler maman, ou même mère. Ce sont là des mots qu'on apprend tout petit sur les genoux maternels. Je n'ai jamais eu la chance de le faire. »

Ils discutèrent longuement pour mettre au point le plan imaginé par Richard. Quand il la quitta, il sentit qu'il avait gagné la première manche. Francis n'avait qu'à bien se tenir.

Richard ne perdit pas de temps à se mettre en communication avec Arthur Coglan, le président-directeur général de la Coglan Mfg. Ltd., le plus sérieux compétiteur des Ateliers Cusson dans le domaine des articles de sport, et des bâtons de hockey en particulier. Il obtint un rendez-vous pour le lundi suivant.

Les yeux gris d'Arthur Coglan, un Anglais corpulent, au visage raviné rouge brique, pétillaient de curiosité lorsqu'il vit entrer ce grand jeune homme qui s'avança. Après les salutations d'usage, il s'enquit de la santé d'Ernest Destel dont, dit-il, il avait appris le sérieux accident d'automobile.

« D'après les médecins, la convalescence sera assez longue. Dès que son état sera stabilisé, il devra être transporté à Montréal pour y être traité pour des blessures à la tête qui sont la cause, à ce qu'on nous a dit, de son état comateux.

— Vous m'en voyez navré, dit Arthur Coglan. J'espère bien qu'il s'en remettra. Cependant, quand vous m'avez appelé, vous avez mentionné que vous auriez des propositions intéressantes à me faire. Avez-vous l'intention de vendre les Ateliers Cusson?

— Mais non, pour la bonne raison que je ne suis pas mandaté pour le faire.

— Qui dirige la compagnie?

— Mon frère aîné, Francis.

— C'est lui qui vous envoie?

— Non.

— Alors, ces propositions?

— Voici. Je voudrais que vous m'embauchiez dans le secteur des bâtons de hockey et que vous me donniez la chance d'apprendre comment se fait leur fabrication. »

Coglan se mit à rire.

« Jeune homme, vous êtes d'une naïveté que seul votre jeune âge peut excuser. Votre proposition intéressante c'est que j'embauche le fils de mon compétiteur et que je lui révèle tous les secrets de notre fabrication. Où est l'avantage pour moi là-dedans ?

— Je crois que vous serez d'accord avec moi pour dire que les Ateliers Cusson fabriquent un excellent bâton de hockey, et que nous possédons des secrets de fabrication qui vous sont inconnus. Je suis prêt à vous les révéler. Et non seulement ça, mais vous pourrez les faire breveter et exiger des redevances des Ateliers Cusson pour leur utilisation. »

Coglan laissa échapper un sifflement de surprise et se renversa dans son fauteuil.

« En somme, vous êtes le fils d'Ernest Destel, le frère de Francis, le nouveau p.-d.g., et vous venez calmement me proposer de mettre les Ateliers Cusson en faillite pendant que votre père gît à l'hôpital. Pourquoi ? »

Richard n'avait pu s'empêcher d'accuser le coup en entendant Coglan décrire ce qu'il lui proposait en des termes aussi crus. Aussi avait-il la voix mal assurée lorsqu'il reprit :

« Monsieur Coglan, chaque famille a ses secrets douloureux. Vous ne m'en voudrez pas si je me contente de vous dire que je tiens mon frère Francis responsable de l'accident qui est arrivé à notre père, et des conséquences peut-être irréversibles qui pourraient en résulter. Je crois que mon frère a besoin d'une bonne leçon et je me propose de la lui servir. »

Coglan demeura silencieux un moment, plongé dans ses réflexions.

« Bon, mettons que vous désirez conserver vos secrets de famille. Revenons plutôt à ce que vous m'apportez à moi. D'abord, pourquoi devrais-je vous embaucher ? Pourquoi ne pas tout simplement me vendre, contre un montant à fixer, les secrets industriels en question ?

— Parce que je veux apprendre la fabrication des bâtons de hockey. Je serai ensuite en mesure de voir ce que je peux apporter de neuf.

— Vous n'avez jamais travaillé à l'usine de votre père ?

— Non.

— Alors, comment connaissez-vous les secrets de la fabrication ?

— J'ai mes sources.

— Je vois. Que faisiez-vous avant?

— Je viens de terminer mes études supérieures à Vincent d'Indy où j'ai obtenu un Lauréat II. Je suis violoniste. »

Coglan laissa de nouveau échapper un sifflement de surprise avant de dire : « Vous rendez-vous compte que s'il vous arrivait un accident aux mains par exemple en travaillant dans l'usine, que votre carrière de violoniste pourrait être terminée?

— C'est un risque que je suis prêt à assumer.

— Et puis, continua Coglan, pardonnez-moi de le mentionner, mais vous êtes atteint d'une infirmité. Je n'aimerais pas beaucoup voir un infirme travailler autour des machines. »

Richard le regarda en plein dans les yeux et dit d'une voix neutre : « C'est de naissance. Ce n'est pas douloureux. Ça dérange les autres plus que moi-même. Je n'ai jamais marché autrement, et si je suis peut-être moins rapide qu'une personne normale, je puis vous assurer que je suis tout aussi efficace.

— Et si je vous disais que je préfère ne pas entrer dans votre... complot, que feriez-vous?

— J'irais offrir mes services à d'autres manufacturiers de bâtons de hockey. Vous n'êtes pas le seul à en faire, et par prudence je me suis renseigné sur les autres. »

Coglan le regarda avec une certaine admiration.

« Vous êtes un jeune homme bien résolu à ce que je vois. Quand pouvez-vous commencer? »

La joie se peignit sur le visage de Richard.

« Il me faut tout au plus quelques jours pour quitter ma pension et me trouver un logis à Édouardville. Le premier jour ouvrable de juin, ça vous irait?

— Entendu, mon garçon, dit Coglan en se levant pour aller reconduire son visiteur à la porte. Et laissez-moi vous dire, ajouta-t-il en lui serrant la main, que je préfère vous avoir comme ami que comme ennemi. »

Sur le chemin du retour, Richard se mit à songer comment son père l'avait écarté d'emblée comme étant incapable de l'aider à l'usine. Eh bien, il lui prouverait le contraire. Il apprendrait tout ce que Francis savait du fonctionnement d'une usine de bâtons de hockey, et pourrait insérer dans le mécanisme, au moment opportun, les bombes à retardement qui finiraient par abattre son frère.

De nouveau il ressentit cette joie sauvage et vivifiante qui l'envahissait chaque fois que tombait en place une autre pièce du piège dans lequel se débattrait bientôt Francis.

« À nous deux, mon vieux », lança-t-il tout haut en appuyant sur l'accélérateur, de sorte que la petite voiture fonça sur la route comme un bolide.

Célia Mercier avait le cœur brisé. Malgré tous les ménagements dont son professeur s'était servi, le verdict n'en demeurait pas moins cruel. On lui conseillait de renoncer au rêve qu'elle avait caressé depuis qu'elle était petite fille : celui de chanter un jour à l'opéra, d'incarner les héroïnes classiques, Aïda, Violetta, Carmen... Elle avait un timbre agréable, une oreille musicale juste, l'émotion, avait dit le professeur, mais ses cordes vocales n'étaient tout simplement pas assez puissantes pour dominer un orchestre.

Sur le chemin de la pension, sa tristesse était si grande qu'elle n'était nullement consciente de la douceur de cet après-midi de fin mai, de la beauté des arbres arborant leur moisson de feuilles neuves et brillantes. Mécaniquement elle avançait, songeant amèrement qu'elle devrait appeler son père pour lui dire qu'il était inutile de faire une demande pour le Juilliard School of Music à New York. Son professeur lui avait bien dit qu'elle devrait quand même continuer ses études musicales, qu'il y avait d'autres formes d'art vocal que l'opéra, mais elle ne voulait même pas y penser.

En arrivant à sa chambre, elle s'aperçut qu'une lettre avait été glissée sous sa porte et fut étonnée d'y reconnaître l'écriture de Richard. Elle déchira l'enveloppe et lut avec un étonnement croissant :

Chère Célia,

Tu seras sans doute surprise d'apprendre que j'ai quitté définitivement la pension. Je pars à l'instant pour Verneuil afin d'y prendre le reste de mes affaires, puis je me rendrai à Edouardville y chercher un logement car je m'y établirai probablement pour au moins un an. Je sais que tu n'y comprendras rien, mais je viendrai te chercher dimanche. Nous passerons la journée ensemble et alors je t'expliquerai tout.

N'oublie pas que je t'aime. Je compte les heures qui me séparent du moment où je pourrai de nouveau te prendre dans mes bras.

Richard

Célia se dit qu'elle nageait en plein mystère. Que pouvait-il donc y avoir, à Édouardville, qui puisse intéresser un violoniste? Elle n'avait jamais même entendu parler de cet endroit.

Elle descendit au rez-de-chaussée espérant y trouver Mme Blanchard, mais les pièces étaient désertes. Elle allait remonter à sa chambre lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et la bonne dame entra, les bras chargés de paquets. La jeune fille courut vers elle.

« Madame Blanchard, qu'est-il donc arrivé à Richard? Aurait-il eu une réponse favorable à sa demande de bourse? Est-ce pour ça qu'il a quitté la pension?

— Mais non, il ne m'a pas dit qu'il avait eu de réponse. Il a tout simplement dit qu'il devait partir pour s'occuper de sa famille.

— Est-ce que son père irait plus mal?

— Non. Je le lui ai demandé, et il m'a dit que depuis qu'il avait été opéré à l'hôpital Royal Victoria, son père avait repris connaissance, même si, d'après les médecins, la convalescence s'annonçait longue.

— Alors, je n'y comprends rien. »

Tout en remontant dans sa chambre, sa propre déception fut momentanément oubliée tandis qu'elle réfléchissait au comportement bizarre de son ami.

Les journaux du samedi annoncèrent les bourses accordées, et Célia retrouva le nom de Richard Destel parmi les récipiendaires.

Le lendemain, elle guetta de sa fenêtre l'arrivée de la voiture de Richard. Lorsqu'il pénétra dans la maison, il l'aperçut au haut de l'escalier qui lui souriait.

« Honneur au boursier! N'est-ce pas merveilleux! Oh, je suis si contente pour toi! »

Il ne répondit rien et se contenta de l'entraîner dans sa chambre, de fermer la porte et de la prendre dans ses bras.

« Célia, Célia, comme tu m'as manqué », dit-il en la couvrant de baisers.

Elle le repoussa légèrement et prit le visage du jeune homme dans ses mains, le forçant à la regarder.

« Tu ne m'as même pas dit quel effet ça fait d'être ainsi honoré par le ministère des Affaires culturelles et d'être promis à une carrière brillante. »

Richard détourna les yeux.

« Je vais être obligé de refuser la bourse, Célia. Viens t'asseoir que je t'explique. »

Les yeux de la jeune fille s'agrandirent d'étonnement.

« Quoi! Refuser une bourse! C'est une chose qui ne se fait pas. »

Richard la fit asseoir sur le lit et s'installa à côté d'elle.

« Je t'avais dit dans ma note que je t'expliquerais pourquoi je m'en allais à Édouardville pour au moins un an. Alors écoute-moi sans rien dire. Attends de savoir toute l'histoire. »

À mesure que le récit avançait, elle montrait des signes croissants d'agitation, mais Richard ne la laissa pas l'interrompre.

« Tu vois maintenant, conclut-il, pourquoi il faut que je mette de côté toute autre considération jusqu'à ce que j'aie réglé cette histoire. »

D'un bond elle se leva, furieuse.

« Je ne vois rien du tout, Richard Destel! cria-t-elle. Je vois seulement un homme qui a reçu un don exceptionnel et qui s'apprête à ruiner sa vie pour une question de vengeance envers son frère...

— Tu oublies que c'est aussi une question de justice, après ce qu'il a fait à mon père », répondit-il sur le même ton.

Célia ne s'apaisait pas.

« C'est quand même une querelle entre ton père et ton frère. Quelle obligation as-tu de t'ériger en justicier? Quand je pense qu'à toi on offre la réussite sur un plateau d'argent et que tu ne l'apprécies même pas, alors que moi je suis obligée de renoncer à mes rêves, finit-elle dans un sanglot.

— Que veux-tu dire? »

Célia lui raconta ce que lui avait dit son professeur.

« Tu vois, tu ne connais rien de la douleur de voir tes rêves s'écrouler. Non, monsieur a toutes les chances, et il est prêt à les jeter au rebut pour aller jouer les don Quichotte!

— Je te croyais plus compréhensive!

— Et moi, je te croyais moins bête! »

Ils se regardèrent un moment, hérissés comme deux coqs en bataille. Ce fut Richard qui céda le premier.

« Ne nous querellons pas, Célia, dit-il d'un ton las. Laissons tomber pour le moment, et allons faire une promenade à la campagne. J'avais pensé que nous prendrions la route des Laurentides. La belle nature nous calmera, et nous pourrions nous arrêter dîner dans une auberge. »

Elle le regarda sans aménité.

« Tu dis de laisser tomber pour le moment. Donc tu n'as aucune envie de revenir sur une décision aussi folle, aussi stupide!

— Mais enfin, comprends donc! C'est là quelque chose qu'il faut que je fasse... »

Il tenta de lui prendre les mains mais elle se détourna.

« Va plutôt réfléchir, Richard. Pour moi, je n'aurais aucun plaisir à passer la journée en compagnie de quelqu'un capable de faire une bêtise pareille.

— Tu me chasses?

— Je crois que pour aujourd'hui, c'est foutu. Il vaut mieux en effet que tu partes. »

Il la regarda avec tristesse pendant un moment, puis sans dire un mot il lui tourna le dos et quitta la pièce en claquant la porte. Elle écouta son pas traînant descendre l'escalier tandis qu'elle sentait les larmes couler sur son visage. Puis elle se jeta sur son lit et pleura longtemps, non seulement sur l'entêtement de Richard, mais aussi sur ses propres rêves brisés. Lorsque enfin son chagrin s'épuisa, une idée se fit jour dans son cerveau. Si elle allait en parler avec Roger? Elle aurait là un interlocuteur sympathique. Richard n'avait pas mentionné en avoir discuté avec son oncle. Il était temps que celui-ci sache.

Elle se représenta le visage empreint de bonté de Roger, ses yeux gris vert si profonds, au fond desquels se lisait une souffrance cachée. S'il y avait un être au monde qui pouvait faire entendre raison à Richard, ce serait

lui. Elle devrait y aller le plus tôt possible, avant que Richard ne fasse quelque chose d'irréparable.

Tante Germaine fut fort étonnée de voir une automobile s'arrêter devant la porte et Célia en descendre, apparemment seule. Elle sortit sur le pas de la porte.

« Mademoiselle Célia! Richard n'est pas venu avec vous?

— Non, Madame Destel, je suis seule.

— Allons, entrez, dit-elle en s'emparant de sa mallette. Venez-vous asseoir. Mais comment êtes-vous venue?

— J'ai pris l'autobus depuis Montréal et, au village, j'ai trouvé quelqu'un qui a bien voulu venir me reconduire.

— Si c'est pas une misère. Il fallait nous prévenir. Edgar serait allé vous chercher. Mais dites-moi ce qui vous amène. C'est pas des mauvaises nouvelles, toujours? Ernest n'est pas plus mal?

— Non, rassurez-vous. Il ne s'agit pas de M. Destel mais de Richard.

— Richard!

— Laissez-moi vous raconter ce qui arrive. »

Lorsqu'elle eut fini son récit, tante Germaine demeura silencieuse, hochant la tête.

« Alors, vous comprenez? Il ne faut pas que Richard ruine une carrière qui s'annonce si prometteuse et je ne vois qu'une personne qui puisse le lui faire comprendre : son oncle Roger. Alors je me suis dit qu'il fallait le mettre au courant pour qu'il agisse au plus tôt, certainement avant que Richard ne refuse cette bourse. »

Tante Germaine hocha la tête.

« Vous avez peut-être raison. Edgar est absent, mais il revient ce soir. Demain matin, il ira vous conduire chez Roger. »

Célia se leva vivement.

« Non, non. Je veux y aller maintenant. Je connais bien le chemin. Je suppose que le canot est toujours caché dans la caverne?

— Oui, je crois. Mais savez-vous manœuvrer un canot?

— Oui, et je suis une excellente nageuse. Il fait si beau aujourd’hui, je ne courrai aucun danger, je vous assure. »

Malgré ces assurances, Germaine la regarda partir avec une certaine inquiétude. Tout de même, une petite fille de la ville... Enfin, si elle n’était pas revenue avant le souper, elle enverrait Edgar voir si elle s’était bien rendue chez Roger.

Roger revenait de la pêche lorsqu’il vit le canot sortir de la caverne du Dieu du Tonnerre. Qui avait découvert la cachette? Il pagaya dans cette direction. Il n’y avait qu’une personne dans le canot. Avec stupeur il reconnut Célia. Elle était toute à la manœuvre de l’embarcation, et ne le voyait pas approcher, maniant l’aviron silencieusement. Lorsque le canot vint se ranger près du sien, elle sursauta, puis un sourire de soulagement éclaira son visage.

« Que je suis contente de vous voir! Je m’en allais justement chez vous.

— Et qu’est-ce qui me vaut un honneur aussi inattendu?

— Il faut que je vous parle de Richard. Si vous n’intervenez pas, il va ruiner sa carrière.

— Bon, je vois. Allons remettre le canot dans sa cachette et vous monterez avec moi. Plus tard, j’irai vous reconduire chez mes parents. »

Ce disant, d’une manœuvre habile de son canot, il fit tourner la pince de l’autre vers l’entrée de la caverne. En arrivant au bord, il poussa le sien sur le sable, et, sautant à terre, tendit la main à la jeune fille.

« Venez-vous asseoir dans mon canot. Je m’occuperai de rattacher celui-ci dans la grotte. »

Quand il revint, il prit place silencieusement et se mit à pagayer. Le canot volait sur les eaux. Célia se laissait emporter, contente de sentir la brise douce sur son visage. Il lui semblait que depuis qu’elle était avec Roger, toutes ses inquiétudes s’étaient envolées. Elle s’était déchargée d’un lourd fardeau, trop lourd pour ses épaules. Lui saurait tout remettre en ordre.

En moins de temps qu’elle n’aurait cru possible, ils abordaient sur la petite grève devant la maison. Il tira le canot sur le sable et la conduisit

jusqu'à la maison, en silence.

« Prenez ce fauteuil pendant que je prépare le thé. Je suis comme les vieux trappeurs : quand il fait chaud, je prends du thé pour me désaltérer et quand il fait froid, j'en prends pour me réchauffer. À moins que vous ne préféreriez quelque chose de froid ?

— Non, je prendrai du thé. »

Il mit l'eau à bouillir et se mit à préparer un plateau avec des tartines et des biscuits.

« Comme c'est beau, cet ermitage, dit rêveusement la jeune fille. Il suffit d'y pénétrer pour sentir la paix entrer dans son cœur.

— Merci, dit-il sans sourire, je m'y plais bien. »

Il apporta le plateau qu'il déposa sur la petite table devant la cheminée. Une fois le thé servi, il s'assit dans le fauteuil en face d'elle.

« Alors, racontez-moi. Je sens qu'il se passe des choses graves. »

Pendant que Célia parlait, Roger ne la quittait pas des yeux. Ce chaud regard l'enveloppait d'un sentiment de confiance, de bien-être. Quand elle eut fini, le silence retomba dans la pièce.

« Vous allez lui parler, n'est-ce pas ? Vous lui direz qu'il faut qu'il abandonne cette folle entreprise. Vous, il vous écouterait. »

Roger soupira, versa de nouveau du thé à Célia et remplit sa tasse.

« Ce n'est pas tout à fait aussi simple que ça. Quel dommage qu'Ernest soit encore trop malade pour qu'on puisse le lui dire. »

Pour la première fois depuis qu'elle était avec Roger, elle sentit sourdre l'inquiétude.

« Dites-moi que vous lui parlerez, que vous l'empêcherez de faire cette bêtise !

— Je lui parlerai, Célia, je vous le promets. Vous êtes-vous querellée avec Richard ce matin ?

— Oui, j'étais trop enragée. » Et elle se lança dans le récit de ses propres déceptions alors que Richard, qui avait tout pour réussir, allait tout détruire.

« Il ne faut pas lui en vouloir, Célia, dit doucement Roger. Il a plus que jamais besoin de sentir l'appui de ceux qu'il aime, quelle que soit sa décision. Vous comprenez ? »

Elle le regarda avec indignation.

« Même s'il jette son violon aux orties, il faut lui dire qu'on l'aime? Et puis, attendez que vous le voyiez. Il a tellement changé. Il veut se venger de son frère, mais s'il continue comme ça, il va lui ressembler. Il est devenu dur, têtu, méconnaissable... »

Roger se permit un mince sourire.

« Je me doutais bien qu'un jour les gênes qu'il a reçus de son père se réveilleraient en lui et qu'il s'affirmerait. »

Il posa sa tasse sur le plateau et se leva.

« Venez, je vais vous reconduire chez mes parents.

— Vous me promettez de lui parler?

— Oui. Et vous, vous allez me promettre de lui écrire un mot gentil pour lui dire que vous l'aimez et que vous voulez le revoir, mais sans parler ni pour ni contre sa décision. C'est d'accord? Vous me donnez votre parole? »

En ce premier mardi de septembre, Francis arriva à son bureau de fort mauvaise humeur. Lui qui s'était promis une longue fin de semaine de partouze à son camp de chasse au lac à la Truite, avait dû renoncer à son projet. Louise avait exigé qu'il l'accompagne, elle et leur fils, à la maison d'été de son père à Old Orchard où toute la famille Mesnier se réunirait en une sorte d'adieu à l'été. Francis n'avait jamais aimé son beau-père, qui, il le sentait, le lui rendait bien. Les trois jours avaient été d'un ennui mortel, remplis de vieilles cousines vierges, de donzelles haut perchées, d'hommes de loi et de médecins. Pour supporter tous ces gens, il s'était anesthésié au scotch ce qui avait eu pour effet d'ajouter une gueule de bois à ses malheurs.

Il parcourait distraitement son courrier lorsqu'une lettre en provenance de la Coglan Mfg. Ltd. le fit bondir. Portant en exergue l'inscription « Sans préjudice » elle se lisait ainsi :

Cher Monsieur Destel,

Il a été porté à notre attention que, dans la fabrication de vos bâtons de hockey, vous vous servez d'un procédé pour lequel nous avons obtenu le brevet N° 591888. Ce brevet protège le procédé par lequel nous enrobons chacun de nos bâtons avec de la fibre de verre.

Cette lettre constitue donc une mise en demeure. Si vous désirez utiliser cette méthode, vous devrez nous payer les redevances inscrites au tableau en annexe.

Si vous ne tenez pas compte de cet avertissement, nous nous verrons forcés de porter l'affaire devant les tribunaux afin de recevoir les compensations prévues par la loi en pareils cas.

Et c'était signé : Arthur Coglan, président-directeur général.

« Caroline! » hurla-t-il.

La figure effarée de sa secrétaire apparut dans l'embrasure de la porte.

« Vous m'avez appelée, Monsieur Destel?

— Oui. Rejoignez-moi Serge Gagné et dites-lui que je veux le voir à mon bureau immédiatement. Ça veut dire tout de suite, vous avez compris?

— Oui, Monsieur Destel. » Elle disparut prestement.

Quelle mouche pique donc Coglan? se demanda-t-il. Bien sûr qu'ils se servaient tous deux de la fibre de verre, mais les Ateliers Cusson s'en servaient depuis au moins aussi longtemps que Coglan. Jamais ils ne s'étaient dérangés l'un l'autre. Alors, pourquoi cette attaque soudaine?

Avec un soupir il se remit à la lecture du courrier pour tromper son impatience jusqu'à l'arrivée de Serge. Enfin, celui-ci entra.

« Il y a le feu? » demanda-t-il sans autre salutation en se laissant tomber dans le fauteuil faisant face au bureau de Francis.

Celui-ci lui tendit une lettre.

« Tiens, lis ça et dis-moi ce que tu en penses. »

L'avocat parcourut la lettre des yeux et fit une grimace éloquente.

« Voilà qui est assez étrange. Si c'est vrai qu'ils ont obtenu un brevet pour ce procédé — et c'est là la première chose à vérifier — ils sont parfaitement en droit d'exiger des redevances. Il n'y a pas de quoi plaisanter.

— Combien de temps te faudra-t-il pour vérifier?

— Une heure tout au plus. Quelques coups de téléphone et je serai fixé.

— D'accord. Dès que tu as la réponse, tu reviens, et nous aviserons. »

Une demi-heure plus tard, Serge était de retour.

« Il m'a fallu moins de temps que je ne pensais. J'ai fait un seul téléphone et vingt minutes plus tard on me rappelait pour confirmer que la Coglan Mfg. Ltd. avait bel et bien obtenu le brevet N° 591888 le 21 août de cette année.

— Le 21 août? Alors, ça fait à peine deux semaines.

— En effet. »

Francis se leva, songeur, et faisant distraitemment le tour du bureau, s'arrêta devant Serge.

« Que me conseilles-tu?

— Je crois que la seule solution serait d'aller voir Arthur Coglan et de t'entendre avec lui. Peut-être accepterait-il un forfait unique?

— Merde de merde, j'avais bien besoin de ça, dit Francis en frappant rageusement du poing droit dans sa main gauche.

— Comme je te disais, la meilleure chose à faire serait de négocier avec Arthur Coglan. S'il fallait que tu paies des redevances sur chaque bâton de hockey...

— Oui, je sais. Ça majorerait nos prix de telle façon que nous ne serions plus concurrentiels. »

Lentement il revint s'asseoir dans son fauteuil.

« Tu as raison. Je vais me rendre à Edouardville. Il faut que je sache ce qu'il y a derrière tout ça. »

Par un bel après-midi de septembre, Roger revenait lentement chez lui par le sentier qui menait au marais. Le soleil était remarquablement chaud et Roger ne se lassait pas d'admirer les or et les écarlates dont la forêt flamboyait à ce temps de l'année. Il portait à la main un petit seau rempli d'« atocas » comme les appellent les Indiens, de canneberges des marais qu'il apporterait à sa mère le lendemain car elle aimait bien préparer elle-même la sauce aux canneberges qui accompagnerait la dinde de Noël. Nistum le précédait en gambadant, s'arrêtant parfois pour scruter un mouvement dans les fougères. Comme il approchait de la maison, il vit le chien s'arrêter et laisser échapper quelques aboiements sourds.

« Voyons, Nistum, qu'y a-t-il? Tu deviens vieux toi aussi, ma foi, tu t'imagines des choses. »

Puis, il aperçut sur la grève le second canot tiré près du sien et rappela le chien qui, cette fois, allait s'élancer vers l'intrus en aboyant furieusement. Dès qu'il contourna l'angle de la maison, il vit Célia qui, assise sur les marches, l'attendait. Les yeux fermés, la tête renversée, elle présentait au soleil son beau visage nimbé de cheveux dont l'or rivalisait avec les bouleaux lumineux qui surplombaient le lac. Vêtue d'un pantalon d'un vert doux et d'un chemisier blanc, un chandail vert noué sur les épaules, elle ressemblait à une nymphe de la forêt, à une Marianne échappée d'un conte de Robin des Bois, et il en ressentit un coup au cœur. Il avait presque oublié comme les femmes peuvent être belles.

En entendant le bruit de leur approche, elle se leva d'un bond et le fixa de ses yeux bleus, si admirablement beaux.

« Bonjour, Roger. Quand j'ai vu votre canot sur la grève, j'ai pensé que vous n'étiez pas très loin et je vous ai attendu.

— Vous êtes seule?

— Oui, et cette fois je suis venue avec ma propre petite voiture. Mon père me l'a offerte en guise de consolation, et comme pot-de-vin pour me

décider à m'inscrire à la Faculté de Musique de l'Université, ajouta-t-elle en riant.

— Ah, bon, dit-il, tout en se sentant vaguement menacé. Alors, entrons.

— C'est presque dommage de pénétrer à l'intérieur, il fait si bon dehors. Et toute cette beauté autour. »

Du bras elle désignait le paysage.

« Hélas, tout va bientôt disparaître avec l'approche de l'hiver. Après la splendeur de septembre et du début d'octobre, vient la tristesse de novembre. Allons, entrez, et je vous prépare le thé. »

Elle se dirigea vers le fauteuil qu'elle avait occupé la fois précédente et s'y installa avec un soupir de satisfaction.

« Il faut dire qu'on se sent bien dans cette maison aussi. Dès que j'ai mis le pied sur la grève, je me suis sentie entourée de paix et de tranquillité. Je suis comme les disciples sur le mont Thabor : je voudrais y rester. »

Roger apporta le plateau et vint s'asseoir devant elle.

« Avez-vous revu Richard? se contenta-t-il de demander.

— Oui, et vous?

— Je l'ai vu, commença-t-il lentement, et je comprends pourquoi il se croit obligé de faire ce qu'il fait. »

Célia le regarda avec indignation.

« Alors, vous l'approuvez?

— Pas entièrement, mais je le comprends. Et je ne cesse pas de l'aimer. Et vous?

— Oh, moi, je l'aime bien, mais c'est plus comme avant. J'étais si fière de lui, de ses dons d'artiste... mais maintenant tout est changé. Lui-même a changé. Il est devenu dur, distrait. Je sens qu'il s'éloigne du monde de la musique. Même s'il échappe à quelque accident en travaillant comme il le fait à des travaux manuels, j'ai peur qu'il ne puisse plus retrouver cet état d'âme de l'artiste qu'il possédait auparavant.

— Vous êtes trop pessimiste, Célia. Je crois plutôt que cette expérience va lui servir de rite de passage vers la maturité et que cette maturité se reflétera dans sa musique. Allons, finissez votre thé et j'irai vous reconduire.

— Inutile de vous déranger, je suis parfaitement capable de rentrer toute seule. Et puis, rien ne presse. Je suis si bien ici.

— De toute façon, il me faut aller chez moi pour apporter ces fruits à ma mère. Allons, venez, continua-t-il en se levant. Je prendrai le hors-bord et je tirerai le canot jusqu'à la caverne. »

Célia le fixa avec de grands yeux où sourdaient des larmes et dit d'une voix mal assurée :

« Vous voulez vous débarrasser de moi, c'est bien ça ?

— Pas du tout, mais il vaut mieux partir », se contenta-t-il de dire en la dirigeant vers la grève.

Il tira la chaloupe jusqu'au bord de l'eau, y installa le moteur, puis il fixa le canot à l'embarcation. Se tournant vers Célia qui l'observait faire ces manœuvres, il lui tendit la main.

« Venez. »

Elle prit la main tendue, mais les parois de la chaloupe étaient plus élevées que celles du canot et elle chancela. Il la prit par la taille pour assurer son équilibre tandis qu'elle s'installait sur le siège. Ce simple geste le remua. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas senti, dans le creux de son bras, une taille mince et souple de jeune femme.

Sur le chemin du retour, elle bavardait, mais comme il ne répondait que par monosyllabes, elle finit par se taire. Ils achevèrent le trajet en silence.

Quand ils furent arrivés près de la petite voiture rangée au bout de la route, il lui tendit la main.

« Vous allez revoir Richard en fin de semaine ?

— Oui. D'ordinaire il va voir son père à l'hôpital, puis il vient chez moi.

— Faites-lui mes amitiés, et... conservez-lui les vôtres, Célia. »

Il la fixa un moment, puis se dirigea à grands pas vers la maison de ses parents.

Francis sortit du bureau d'Arthur Cogan en proie à une colère noire. Il sentait bien qu'il n'aurait pas dû se fâcher. Et puis, après tout, qu'est-ce que

ç'aurait changé?

D'abord, Coglan l'avait fait attendre presque une semaine avant de lui accorder une entrevue. À croire qu'il était un homme d'État avec un emploi du temps établi à la minute près! Ensuite, après s'être enquis de la santé de son père avec une sollicitude sans doute hypocrite, il s'était amusé avec lui comme un chat avec une souris jusqu'à ce qu'il devienne hors de lui. Il s'était fâché. Il avait dit de gros mots. Il était revenu bredouille.

Le sifflet de cinq heures retentit pendant qu'il se dirigeait vers sa voiture et les employés de l'usine se mirent à défiler en rangs serrés se dirigeant vers la sortie, bloquant l'issue du terrain. Autant attendre, se dit-il. Il renversa la tête en arrière et se frotta les yeux. Lorsqu'il regarda de nouveau, un mouvement insolite attira son attention.

Un groupe de trois hommes sortait de la barrière et traversait la rue pour se diriger vers la ville. Le plus grand des trois boitait, traînant sa jambe gauche. « Curieux qu'il ait exactement la même infirmité que mon frère Richard », se dit-il. Mais ce n'était pas possible que ce soit lui, puisqu'il est à Montréal.

Quand même, il fit démarrer le moteur et fonça vers la colonne qui, quoique s'amincissant, défilait toujours. Les gens s'écartèrent pour le laisser passer, et il enfila vers la gauche, où il avait vu les trois hommes se diriger. Il s'agissait de ne pas les perdre de vue. Rendus au coin de la rue suivante, celui qui boitait fit un signe de la main à ses deux compagnons et s'engagea dans une rue latérale. C'était Richard, il n'y avait pas de doute. Francis le suivit jusqu'à une maison d'apparence modeste et le vit gravir inélégamment les marches.

La colère l'envahit de nouveau. C'était plus qu'une coïncidence que les ennuis aient commencé alors que son frère travaillait pour son principal compétiteur. Il rangea la voiture près du trottoir, et bondit vers l'entrée. Richard l'entendit venir et se retourna. Quand il le vit, il se cramponna à la rampe de l'escalier.

« Eh bien, mon cher petit frère, on a délaissé la musique pour fabriquer des bâtons de hockey? » persifla Francis.

Richard le regardait sans rien dire.

« J'sais pas ce qui me retient de te casser la gueule.

— C'est inutile, Francis, dit-il calmement. Je n'ai plus cinq ans et je n'ai plus peur. Tu entends, Francis, tu ne me fais plus peur. D'ailleurs, tu es un lâche dans le fond, tu ne t'en prends qu'à plus petit ou plus faible que toi. »

Francis le regarda, étonné. Son frère avait une assurance qu'il ne lui avait jamais vue. C'était si inhabituel, qu'il se demanda si Richard ne cachait pas une arme dans sa poche. Et puis, il était mal placé, dans un escalier... Il recula de deux marches.

« Tu n'en vaux pas la peine, pauvre imbécile. Mais tu as tort. Tu devrais vraiment avoir peur. Tu veux jouer? On va jouer. Tu vas regretter le jour où tu as décidé de t'en prendre à moi. J'en ai déjà vu d'autres.

— Comme notre père, par exemple?

— Je n'y suis pour rien, cria soudain Francis. Ce n'est toujours pas moi qui ai poussé son auto dans le ravin.

— Il y a plus d'une façon de pousser une auto dans le ravin, Francis, surtout quand on mise sur un cœur qui vous aime aveuglément. Salaud, va! ajouta-t-il d'une voix basse et pleine de mépris.

— Pense pas que tu vas l'emporter en paradis, espèce d'écœurant! Remarque bien ce que j'te dis : tu vas regretter amèrement de t'être fourré le nez dans ce qui ne te regarde pas. Au revoir, pauvre boiteux. Tu penseras à moi quand ça commencera à aller mal. »

Il se dirigea rapidement vers sa voiture. Sur le chemin du retour, soudain, un grand sourire éclaira son visage. Il avait trouvé le moyen d'atteindre son frère. Ah, on allait bien s'amuser!

En attendant, il lui fallait préparer son jeu. Il était évident que Richard avait ses sources de renseignements dans les Ateliers Cusson. D'abord les découvrir. Ensuite, il lui faudrait ses sources à lui. Pour la première fois de sa vie, il allait s'intéresser de très près à tout ce qui touchait la vie de son frère Richard.

Quand Richard arriva à Verneuil en ce dimanche ensoleillé d'octobre, il trouva à Laura une mine particulièrement réjouie.

« Comme vous semblez bien, dit-il en l'embrassant. Se passe-t-il quelque chose de particulièrement heureux ? »

— En effet. J'ai reçu hier après-midi un téléphone du docteur Francœur. Il m'a dit que si ton père continue à faire des progrès il pourra bientôt recevoir son congé de l'hôpital. Il lui suffira de fréquenter le centre de réadaptation deux fois par semaine.

— Alors, il pourra rentrer à la maison ?

— Oui. Ah, Richard, si tu savais comme j'ai eu peur de ne plus jamais le revoir dans cette maison ! »

Tandis qu'ils dînaient, ils discutèrent du diagnostic rendu par les médecins.

« Le docteur Francœur me disait hier qu'il n'avait jamais vu de patient avec des blessures aussi sérieuses se remettre aussi bien. Après trois graves interventions, il lui faudra se déplacer sur des béquilles pour quelques mois, et il lui restera sans doute d'autres séquelles. Mais l'important c'est qu'il puisse revenir et apprendre à vivre avec les conséquences de cet accident.

— N'est-ce pas triste, Laura, de le voir devenu infirme... comme moi ?

— Et alors, riposta-t-elle, est-ce que ça t'empêche de vivre, toi ? Qu'y a-t-il de plus précieux que la vie ?

— Je sais, et je ne me plains pas. Au fait, continua-t-il, changeant de sujet, j'ai eu la visite de Francis. »

Il se mit à lui raconter ce qui s'était passé.

« Ainsi, constata Laura, il sait que tu travailles pour Coglân. Il doit bien se douter que les fuites d'information passent par toi. Il faudra être très prudent.

— Je m'en fiche, je n'ai pas peur. D'ailleurs, il achève ses beaux jours. M. Coglân me disait avant-hier qu'il espérait obtenir le second brevet

bientôt. Alors, il aura autre chose à faire que de s'en prendre à moi. Je crois que ce sera le coup de grâce, et ce serait bien que cela se produise avant que papa ne sorte de l'hôpital.

— Ne pêche pas par excès de confiance. Tu sais que Francis peut être méchant.

— À qui le dites-vous! Je suis payé pour le savoir, n'est-ce pas? C'est quand même merveilleux que l'ingénieur en chef ait accepté de collaborer de cette façon. C'était déjà bien de nous mettre la puce à l'oreille pour l'enrobage à la fibre de verre. Mais de là à nous fournir des plans!...

— Gérard Lumette a toujours gardé chez lui copie de toutes ses inventions. Aussi, il faut dire que Gilles Arsenault, mon ancien beau-frère, que Francis avait tellement hâte de remplacer comme comptable, est un homme très persuasif.

— Je ne vous remercierai jamais assez de votre aide, Laura. Sans vous, je n'aurais jamais su comment m'y prendre, ni où trouver les contacts nécessaires. »

Laura parut songeuse.

« Tu es sûr que nous avons bien fait? Maintenant que ton père va mieux, et qu'il pourra peut-être éventuellement reprendre le travail... Peut-être aurions-nous dû l'attendre? »

— Et, en attendant, laisser Francis consolider ses positions et jouir tranquillement de sa fourberie? Et papa, à quoi aurait-il travaillé puisque Francis l'avait écarté de l'administration? Non, n'ayez pas de regrets, Laura. Moi, je n'en ai aucun. »

Assise à sa table de travail, Célia tentait de finir un devoir qui devait être remis au professeur dans deux jours. Elle leva les yeux vers la fenêtre où la brise chassait parfois des feuilles colorées qui tournoyaient sur un fond de ciel bleu avant de disparaître. Elle n'avait vraiment pas envie de travailler. Et Richard qui maintenant semblait toujours avoir autre chose à faire que de s'occuper d'elle, des gens à voir, justement le dimanche. Ce serait peut-être la dernière fin de semaine où il resterait des feuilles. Ils auraient pu aller à Saint-Timothée, peut-être se rendre chez Roger.

Elle se représenta l'ermitage, si bien caché parmi les arbres, regardant les eaux calmes du lac de sa fenêtre panoramique comme un œil de cyclope. Un violent désir de s'y rendre la saisit. Oui, mais... oserait-elle y retourner? Roger l'avait un peu bousculée la dernière fois. On aurait dit qu'elle lui faisait peur, qu'elle le mettait mal à l'aise. Pourquoi? Peut-être parce qu'au fond il se sentait attiré vers elle. Et elle aussi éprouvait le désir d'avoir son attention, de partager une vraie amitié avec cet homme mystérieux, un homme comme elle n'en avait jamais connu auparavant. Il semblait posséder une sagesse tranquille, malgré cette mélancolie tragique qu'on lisait parfois au fond de ses yeux. Elle rêva de l'aimer, d'effacer cette tristesse en le rendant heureux.

Puis elle se dit qu'après tout elle avait des nouvelles importantes à lui apporter. Richard lui avait mentionné qu'il tenait maintenant ce dont il avait besoin pour abattre Francis et qu'on verrait des développements sous peu. Roger serait sans doute content d'avoir des nouvelles puisqu'il ne devait pas en avoir souvent. Et puis, le père qui devait sortir de l'hôpital bientôt. C'est cela. Elle irait lui apporter toutes ces bonnes nouvelles. Un grand bonheur lui souleva le cœur, et sans réfléchir davantage elle saisit sa veste de daim et ses clefs de voiture et se précipita dehors.

Roger était assis dans un fauteuil en train d'examiner le contenu de la petite caisse de livres qu'il avait reçue hier alors qu'il était passé chez ses

parents. Il aimait l'odeur des livres neufs, la promesse que renfermaient leurs pages. Il avait justement bien besoin de distraction pour oublier les remous qu'avaient causés la dernière visite de Célia, des remous qui venaient même troubler son sommeil.

« Bah, se dit-il, cela doit venir de ce que je viens d'atteindre mes quarante-cinq ans. »

Il se souvint de cette gravure qui ornait les murs du salon de ses grands-parents et qui le fascinait quand il était enfant. Elle était intitulée : *Les âges de la vie*, et représentait les transformations de l'être humain, depuis le bébé naissant jusqu'au vieillard. Au sommet de cette espèce de pyramide se tenait fièrement un homme en pleine maturité. « C'est moi, songea-t-il, mais je n'ai comme perspective que cette descente vers la mort. C'est bien ce qui explique le réveil du démon du midi. Fallait-il, aussi, que Richard m'amène une fiancée aussi délicieuse pour troubler la paix acquise au prix de tant d'années de solitude? »

Dans les premières années, il y avait eu cette brune journaliste, tout aussi attirante en son genre que Célia. Elle avait été si persévérante qu'il avait été forcé de se réfugier dans un ancien camp de trappeur sur les bords de la rivière Nascapi pour lui échapper. Mais jamais il n'avait été ému comme il l'avait été par Célia.

Heureusement, il n'aurait plus guère l'occasion de la revoir. Bientôt ce serait l'hiver, le lac gèlerait et les éléments protégeraient sa solitude et lui permettraient de retrouver son équilibre et sa sérénité. Il se saisit de la caisse et la porta jusqu'à la bibliothèque pour ranger les nouveaux arrivants sur les rayons.

Soudain Nistum qui, selon son habitude, somnolait près du poêle, le nez posé sur ses pattes, redressa la tête et laissa échapper un sourd grognement. Au même moment, on frappa à la porte. Qui pouvait donc venir troubler sa paix? Quelque touriste égaré comme cela s'était déjà produit?

Il alla ouvrir la porte et sentit son cœur s'arrêter. Célia se tenait debout sur le perron, toute dorée sous le soleil d'automne. Ils se regardèrent un moment en silence, puis la jeune fille eut ce sourire enchanteur qui avait hanté ses rêves :

« J'avais tellement de bonnes nouvelles à vous apporter que je me suis décidée de venir. Vous permettez que j'entre? » Il recula pour lui permettre de passer. Elle se dirigea vers le fauteuil qu'elle occupait d'ordinaire et s'y laissa tomber comme si elle était chez elle.

« Comme je vous disais, commença-t-elle, je vous apporte de bonnes nouvelles. D'abord, le père de Richard va mieux. On parle même de lui donner son congé de l'hôpital, bientôt. Puis, j'ai vu Richard hier, entre deux courses, et il m'a dit que bientôt il assènerait le coup définitif à Francis. N'est-ce pas merveilleux? Alors, tout devrait rentrer dans l'ordre, et Richard pourra retourner à sa musique, qu'il n'aurait jamais dû quitter d'ailleurs. »

Elle leva les yeux vers son interlocuteur, et pour la première fois elle se rendit compte qu'il n'avait pas bougé, qu'il n'avait rien dit, et qu'il la regardait avec une expression étrange.

« Oh, pardon, je vous ai dérangé sans doute? Vous m'en voulez? Je vous ai fâché en arrivant ainsi chez vous à l'improviste? »

Roger se força à retrouver son calme et vint s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle.

« Écoutez-moi bien, Célia, je veux vous parler très franchement...

— Oh, je le vois dans vos yeux! Vous êtes fâché, vous ne m'aimez pas, vous me détestez... »

Elle se cacha le visage dans ses mains, puis sortit un mouchoir de sa poche pour se tamponner les yeux.

« Je vous en prie, Célia, ne me rendez pas plus pénible la tâche de vous dire ce que je vais vous dire, ce que je dois vous dire. Vous savez, l'amour, la haine, tout n'est pas aussi simple, ni si noir ou blanc. Je vous aime bien. J'espère que vous serez très heureuse avec Richard, et que vous le rendrez heureux. Il le mérite, croyez-moi. Mais maintenant, écoutez-moi, et essayez de me comprendre, voulez-vous? »

Il parlait d'un ton solennel qu'elle n'avait jamais entendu, aussi elle se tut et le fixa avec des yeux pleins de larmes.

« Quand, après la guerre, je suis enfin sorti de l'hôpital et que j'ai été rapatrié, je me suis vite aperçu que je ne pouvais plus supporter la présence

de mes semblables, même de ceux que j'aimais. Je vous fais grâce de mon cheminement, mais laissez-moi vous dire que lorsque j'ai pris la décision de venir m'établir ici et de vivre seul, j'ai eu l'appui et l'aide de mes parents, et d'Ernest. Depuis, ils respectent ma solitude, et je dois vous demander de faire de même, Célia. Il ne faut plus venir ici, seule. Et maintenant, venez que je vous ramène.

— Vous me mettez dehors? dit-elle, incrédule.

— Voyons, Célia, avez-vous écouté ce que je vous ai dit? Il n'est pas facile de vivre seul. L'apprentissage a été très dur, mais j'ai fini par y trouver l'apaisement. Je ne veux plus recommencer ces combats, je n'en ai plus la force. Vous êtes jeune, belle, talentueuse, et promise à une vie brillante. Soyez heureuse, mais aussi, soyez généreuse en laissant ce pauvre ermite à la compagnie de son chien et des bêtes de la forêt, voulez-vous? Et maintenant, venez. »

La jeune fille se leva, le cœur gros, tout son bonheur éteint. Il ne lui offrit pas la main pour monter dans la chaloupe. Il plaça un petit banc pour qu'elle y ait accès commodément, évitant ainsi tout contact. En silence il accomplit les tâches nécessaires pour attacher l'autre embarcation, puis il fit démarrer le moteur. La chaloupe fendit les flots sous l'impulsion du hors-bord et en un rien de temps, ils furent devant l'entrée de la grotte. Lorsqu'il eut fini d'attacher le canot tout au fond, il prit le sentier qui conduisait à la ferme de son père, presque sans regarder si elle le suivait. À l'orée du bois, alors qu'on apercevait, de l'autre côté de la prairie, la maison de ferme et la petite voiture garée non loin, il s'arrêta brusquement.

« Mes amitiés à Richard. Et si, plus tard, Richard veut vous amener à mon ermitage, je serai content de vous y accueillir tous les deux. »

Pivotant sur ses talons, il s'éloigna à pas pressés, comme s'il fuyait, et disparut bientôt à un tournant du sentier. Célia éclata en sanglots et les yeux brouillés de larmes, marcha en trébuchant vers sa voiture. Comme elle approchait, tante Germaine sortit de la maison.

« Célia, entrez un moment, venez-vous reposer. »

La jeune fille fit signe que non, et continua sa route. Tante Germaine vint la rejoindre et s'aperçut qu'elle pleurait. Elle posa une main maternelle sur

l'épaule de Célia.

« Il ne faut pas en vouloir à Roger, il a tellement souffert le pauvre enfant. Sa paix, il l'a payée chèrement. Il faut la lui laisser. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas entrer un moment? »

De nouveau Célia agita négativement la tête tandis que les larmes coulaient sur ses joues. Puis elle monta dans sa voiture et reprit la route de Montréal.

Lorsque Francis aperçut dans le courrier une enveloppe en provenance de la Coglan Mfg. Ltd., il se douta bien que ce n'étaient pas là de bonnes nouvelles. En effet, cette seconde lettre ressemblait en tout point à la première, excepté pour la description du procédé en question : « ...le joint en trois morceaux, avec un coin de dessin spécial pour renforcer l'enture entre le manche et la palette. Nous avons obtenu, pour ce dessin, le brevet N° 621913. Si vous persistez à utiliser cette méthode, vous devrez payer les redevances énumérées au tableau en annexe, sinon nous nous verrons dans l'obligation de nous adresser aux tribunaux... etc. »

Pour la première fois, Francis eut un sentiment de panique. Sans aucun doute Arthur Coglan avait résolu de se débarrasser d'un compétiteur encombrant en l'acculant à la faillite, et il tenait là le moyen de le faire. Malgré ses enquêtes, Francis n'avait pu découvrir si d'autres secrets avaient été livrés à Coglan, ni par qui. Même si Richard y était pour quelque chose, il savait bien qu'il ignorait tout de la façon dont les Ateliers Cusson fabriquaient leur produit. Et puis, les attaques avaient été si rapprochées qu'il n'avait pas eu le temps d'y voir clair.

Pourquoi, aussi, n'avaient-ils jamais pensé à faire breveter les améliorations qu'ils apportaient à la fabrication des bâtons de hockey? songea-t-il pour la énième fois. Ni Georges Cusson ni son père n'y avaient jamais songé.

Il attendit l'arrivée des deux hommes qu'il avait fait demander, puis leur tendit la lettre.

« Eh bien, messieurs, quel est votre avis?

— Comme pour l'autre, dit Serge Gagné, il faut nous assurer qu'ils ont bien obtenu ce brevet, mais je crains fort qu'il ne dise vrai. Si c'est le cas, il faudra de nouveau tenter de négocier avec Arthur Coglan...

— Pas question! Il n'attend que ça pour rigoler. »

Il se tourna vers Gérard Lumette qui occupait l'autre fauteuil.

« Et vous, monsieur l'ingénieur en chef, qu'avez-vous à suggérer? »

Lumette enleva ses lunettes et fixa le jeune patron de ses yeux froids.

« Il faudrait savoir si la conception du coin avec laquelle ils auraient obtenu ce brevet correspond bien au nôtre. Si c'était le cas, nous n'aurions d'autre alternative que d'en dessiner un différent.

— Et ça prendrait combien de temps pour faire ça?

— Difficile à dire. La création ne se minute pas, monsieur Destel. »

Francis se demanda s'il n'y avait pas un soupçon d'ironie dans sa réponse, mais le visage de Lumette demeurait impassible.

« Et en attendant, reprit Francis d'une voix aigre, je suppose qu'on revient à l'enture en queue d'aronde, comme du temps de mon grand-père? »

Lumette ne répondit pas.

Dieu qu'il détestait ces vieilles barbes, songea Francis. Il aurait dû mettre l'ingénieur à la porte comme il avait fait avec le comptable Arsenault et embaucher un jeune sortant de l'université. Peut-être celui-ci aurait-il été assez futé pour l'avertir de faire breveter les procédés de fabrication.

« Bon, dit-il tout haut, toi, Serge, assure-toi que le brevet est valide, et vous, monsieur l'ingénieur en chef, vous vérifierez si le dessin breveté correspond bien au nôtre, et si oui, vous vous mettrez à l'œuvre immédiatement pour en inventer un qui échappe à ce brevet. Vous pouvez disposer. »

Ils se préparaient à quitter le bureau lorsqu'il rappela Gérard Lumette.

« Au fait, vous voudrez bien aussi me préparer un rapport pour indiquer si d'autres procédés que nous employons pourraient faire l'objet de brevet. Je compte sur vous pour que nous ne soyons plus jamais victimes de surprises du genre, sinon... » acheva-t-il avec un geste éloquent.

Lumette le regarda, puis quitta la pièce sans rien dire.

Resté seul, Francis revint à l'idée qui le réjouissait depuis hier alors que Laura l'avait appelé pour l'inviter à une petite réunion chez elle le samedi suivant, puisque son père avait obtenu congé de l'hôpital, un congé temporaire tout au moins.

« Venez avec Louise et le petit, avait-elle dit. Ernest sera heureux de revoir son petit-fils. J'ai aussi demandé à Richard de venir avec Célia. Votre père a insisté pour retrouver autour de lui tous les siens, comme à Noël. J'espère, toutefois, que par amour pour lui, vous serez tous deux assez civilisés pour ne rien laisser paraître de vos différends. J'ai obtenu la promesse de Richard. Puis-je avoir la vôtre, Francis? »

Il lui avait donné toutes les assurances qu'elle avait demandées, mais intérieurement il s'était dit que c'était là sa chance. Ah, son cher frère pensait l'abattre? On verrait bien lequel des deux l'emporterait. Plus que deux jours à attendre. Laura et Richard avaient organisé une gentille petite fête pour la sortie du père de l'hôpital. Il y aurait un changement inattendu au programme, voilà tout. On allait bien s'amuser, songea Francis, tandis qu'un rire silencieux le secouait.

Le samedi matin, alors qu'elle s'attardait à sa deuxième tasse de café, il dit à Louise :

« Au fait, cet après-midi, ne m'attends pas. Rends-toi seule chez mes parents avec le petit. J'ai un rendez-vous à Montréal avec un ingénieur. Je vous rejoindrai aussitôt que je serai libre.

— Un rendez-vous d'affaires le samedi? »

Francis soupira.

« Hé oui. C'est le seul moment dont disposait cet homme. »

Il se leva et vint embrasser sa femme.

« À cet après-midi, ma chère. »

Célia sortit de la salle à manger et regarda l'heure. Neuf heures et quart. Enfin, Richard avait consenti à l'amener dans sa famille. Il devait venir la chercher vers onze heures et demie, il lui restait au moins deux heures pour étudier.

Elle remonta dans sa chambre et s'assit à sa table de travail. Une demi-heure plus tard, Mme Blanchard frappa à la porte pour lui dire qu'on la demandait au salon.

Étonnée, elle rangea ses livres, se demandant pourquoi Richard ne montait pas. Même s'il n'habitait plus ici, il connaissait quand même le chemin de sa chambre. En arrivant dans la porte du salon, elle fut encore plus surprise de voir Francis qui l'attendait.

Il se leva avec empressement et vint vers elle, lui serrant la main avec chaleur et l'embrassa sur la joue.

« Bonjour, Célia. Vous devez être surprise de me voir, mais c'est qu'il y a eu du changement au programme de cette petite fête pour accueillir mon père à sa sortie de l'hôpital, et c'est ma faute.

— Ah, oui? fit la jeune fille.

— C'est une longue histoire, que je vais abréger. Quand mon père dirigeait notre entreprise, il m'avait toujours refusé la permission d'acheter un camp de chasse et pêche pour y accueillir nos principaux clients. Quand j'ai pris la direction, je l'ai fait. Hier, quand je suis allé le voir, je l'ai invité à venir le visiter avant que la saison ne finisse, car bientôt nous le fermerons pour l'hiver.

— Ah, oui, répéta Célia, étourdie de toutes ces explications.

— Mon père était si content de sortir de l'hôpital que je crois qu'il m'a pardonné. Il a accepté. Vous ne pouvez pas savoir comme j'en suis heureux, Célia. Mais ce changement de lieu apporte des changements au programme. Comme Richard vous l'a sans doute dit, il n'y a pas de route pour le lac à la

Truite — on y arrive qu'en avion. Alors, vous comprenez, avec mon père qui sortira en fauteuil roulant, cela comporte des obstacles. »

Il paraissait si heureux et lui souriait avec tant de sincérité que Célia se dit que sans doute Richard exagérait quand il parlait de son frère comme il le faisait.

« Enfin, je vous expliquerai tout ça chemin faisant. Qu'il me suffise de vous dire que nous avons loué un avion plus grand que le mien pour amener mon père et Laura. Richard les accompagnera pour s'occuper du fauteuil roulant. Ce n'est évidemment pas avec ma petite Beaver à quatre places que je pourrais prendre tout ce monde, sans compter le fauteuil.

— Vous dites « tout ce monde ». Est-ce que Roger y sera? demanda soudain Célia.

— Roger? demanda-t-il, interloqué. Quel Roger?

— Mais, votre oncle Roger, du lac Fantôme. »

Francis comprit soudain. Elle avait l'air d'y tenir, la petite Célia, à la présence de l'oncle Roger.

« Où avais-je la tête? Mais, bien sûr qu'il y sera. Vous ne croyez pas qu'il manquerait la sortie d'hôpital de mon père. D'ailleurs ils ne seront pas trop de deux hommes pour s'occuper de lui. Pour tout résumer, voici les changements. Vous venez avec moi dans le Beaver. Nous allons les précéder là-bas et tout préparer pour les accueillir.

— Mais Richard m'avait dit que votre père ne sortait pas avant onze heures?

— Puisque nous allons là-bas, on lui a permis de sortir un peu plus tôt. Alors, il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons y être avant eux. Si vous êtes prête, nous partirons immédiatement. »

Célia hésita un moment, mais l'idée qu'elle passerait la journée avec Roger emporta ses dernières hésitations.

« Donnez-moi cinq minutes et j'y suis.

— Oh, et prenez des vêtements chauds, lança-t-il comme elle se dirigeait vers l'escalier. À ce temps-ci de l'année, il fait froid, là-bas, dans le nord. »

Tout le long du chemin qui séparait Montréal de la base d'hydravions du lac Vert, Francis se montra un compagnon charmant. Il s'intéressa aux études musicales de Célia, exprima le désir de l'entendre chanter — chose qui serait possible maintenant quand toute la famille se réunirait pour Noël à Saint-Timothée.

La conversation tomba de nouveau sur Roger et Francis répondit à toutes les questions, faisant bien attention de ne dire que du bien de son oncle car la petite sotte semblait en être très entichée et l'admirer fort.

Enfin ils arrivèrent au lac Vert, avec sa longue jetée de bois bordant le demi-cercle de la baie où les hydravions attendaient en sage rangée, chacun attaché à son quai flottant. En face du parc de stationnement, un établissement mi-restaurant mi-épicerie avec, à l'arrière, des hangars et des ateliers. Au bout de la jetée, une pompe à essence et des réservoirs.

Francis fit le tour de la voiture pour ouvrir la portière, et désigna à Célia un petit Beaver jaune monté sur flotteurs.

« Vous voyez, le troisième depuis la droite? C'est mon avion. Je vais vous y installer et vous m'attendrez pendant que je passe un moment à l'établissement de notre chère Amélie, la providence des aviateurs, prendre la commande que je lui ai téléphonée avant d'aller vous chercher. »

Juste avant de la faire monter, il lui désigna un hydravion à huit places tout au bout de la jetée.

« Vous voyez le gros là-bas, le dernier de la rangée? C'est celui-là que nous avons loué pour amener mon père et le reste de la famille. De toute évidence, ils ne sont pas encore arrivés.

— Est-ce qu'on ne devrait pas les attendre? »

Il sourit involontairement de voir qu'elle n'avait pas remarqué l'inscription sur la carlingue : Gouvernement du Québec.

« Mais non, nous allons tout préparer avant qu'ils n'arrivent. Il ne faudrait pas que mon père se retrouve dans une maison pas chauffée, et ils

ne tarderont pas à arriver car ce gros oiseau vole beaucoup plus vite que mon petit Beaver. »

Pendant qu'elle attendait, Célia s'amusa à examiner l'intérieur de la cabine, la complexité du tableau de bord. C'était là l'appareil qui l'amènerait au camp des Ateliers Cusson où elle passerait toute une journée en compagnie de Laura, du père de Richard, et surtout de Roger. Depuis la dernière fois où elle l'avait vu, il occupait sans cesse son esprit. Elle tenait avec lui des conversations imaginaires sans fin ; elle voyait s'animer ses yeux gris vert ; sa seule évocation semblait lui apporter un peu de cette paix où baignait la petite maison dans la forêt. De plus en plus elle se persuadait que s'il l'avait grondée d'être venue le voir, c'était par crainte de céder à la tentation de se rapprocher de quelqu'un, mais que, dans le fond, il était attiré vers elle.

Francis revint, portant une caisse qu'il posa dans la queue de l'avion et prit sa place aux commandes. Le moteur gronda, s'accéléra jusqu'à ce que tout l'avion en tremble, puis l'appareil se déplaça de plus en plus vite sur la surface relativement calme du lac. Bientôt il se libéra de l'élément liquide et bondit dans les airs, s'élevant au-dessus des bois et des villages avant de tourner carrément vers le nord.

Au sol, les agglomérations se firent plus rares. Parfois on voyait une route, mince fil pâle rayant la couleur sombre de la forêt de conifères, reliant de minuscules groupements de quelques maisons avec l'extérieur. Puis toute trace d'habitation humaine disparut. Les hautes collines usées du bouclier précambrien se succédaient, chaque vallée sertie de lacs ou de rivières. Enfin l'avion perdit de l'altitude et vint planer au-dessus d'un lac assez grand. Au fond d'une baie profonde, se trouvait une bâtisse carrée et trapue entourée de ses dépendances.

Francis l'indiqua à sa compagne en disant : « Bienvenue à l'établissement des Ateliers Cusson. »

Les flotteurs touchèrent l'eau, et les vagues agitées par le vent qui s'élevait, frappèrent les coques avec régularité. L'avion s'arrêta près d'un quai flottant.

Elle détacha sa ceinture et, la porte ayant été ouverte, s'apprêta à descendre. Francis la cueillit dans ses bras et la posa sur le quai, tout en la retenant un long moment contre lui avant de la libérer. Célia fut étonnée d'un tel geste, et pour la première fois un germe d'inquiétude se manifesta en elle. Mais déjà Francis l'entraînait vers la maison. Il fit tourner la clef dans la serrure et ouvrit la porte, s'effaçant pour laisser passer la jeune femme.

Ils entrèrent dans une pièce spacieuse dont les murs en billots vernis étaient couverts de photographies de chasses et de pêches fructueuses, de trophées de chasse, de gros poissons empaillés. Des divans confortables ainsi que des fauteuils et des tables étaient groupés aux deux bouts de la pièce, tandis que dans le centre un gros poêle de fonte se tenait prêt à dispenser une bonne chaleur.

« Il fait un froid de loup ici, dit Francis. Gardez votre veste jusqu'à ce que j'allume le feu. Puis j'irai faire une bonne attisée dans la cuisine, et avant trop longtemps nous serons tout à fait confortables, vous verrez. En attendant, vous pouvez visiter les lieux si le cœur vous en dit. »

Ayant allumé le feu, il sortit pour aller chercher les provisions dans l'avion, et Célia, suivant son conseil, enfila le corridor qui menait à la cuisine tout au fond. De chaque côté des portes s'ouvraient sur des chambres meublées de lits superposés. La cuisine était aussi grande que la salle de séjour, avec, dans un coin, une table réfectoire en bois massif capable d'accueillir une bonne douzaine de convives.

Francis entra bientôt, portant la caisse qu'il se mit à déballer et à ranger. Célia, peut-être parce qu'elle se sentait mal à l'aise dans la même pièce que lui, retourna dans la salle de séjour en disant qu'elle allait guetter l'arrivée de l'avion.

« C'est ça, dit Francis d'un ton narquois, allez, je vous rejoins bientôt. »

Elle s'assit dans un fauteuil qu'elle tourna pour faire face à la fenêtre, et scruta, mais en vain, le firmament qui se couvrait peu à peu de nuages gris sale.

Francis revint, remit des bûches dans le gros poêle de fonte, puis consulta sa montre.

« Il nous reste une bonne heure avant midi. Aimeriez-vous venir taquiner la truite avec moi pendant que la maison se réchauffe? Ce n'est pas pour rien que ce lac s'appelle lac à la Truite.

— Non, merci. Je vais les attendre.

— Vous risquez d'attendre longtemps. »

Comme si cette remarque venait confirmer les vagues craintes qu'elle avait refoulées depuis le début, elle devint très pâle.

« Que voulez-vous dire? » articula-t-elle faiblement.

Francis se mit à rire. « Vous êtes aussi délicieusement naïve que belle, chère Célia. Avez-vous vraiment cru que ma dévouée belle-mère consentirait à amener ici un convalescent qui sort de l'hôpital?

— Mais alors, vous m'avez menti, odieusement menti! Pourquoi avoir fait une chose aussi affreuse?

— Vous vous souvenez, quand je vous ai rencontrée à Noël l'an dernier? Depuis ce temps que je me dis que j'aimerais bien avoir l'occasion de faire plus ample connaissance avec vous. Ici, c'est vraiment idéal, vous ne trouvez pas? Nous ne risquons pas d'être dérangés. »

Célia se leva comme mue par un ressort.

« J'exige que vous me rameniez tout de suite.

— Demain.

— Que dites-vous?

— Je dis que je vous ramènerai demain. Mais en attendant, pourquoi ne pas en profiter? Je vous assure que je puis être un amant tendre et efficace.

— Vous êtes fou! Jamais, vous m'entendez, jamais!

— Vous avez tort, il ne faut jamais dire : Jamais.

— Vous avez l'intention de m'assommer et de me violer. Cela cadrerait tout à fait avec le genre de personne que vous semblez être. »

Francis s'allongea dans le fauteuil et fit mine de bâiller.

« Mais non, je n'ai jamais eu besoin de violer les femmes. Parfois, j'ai dû insister un peu, mais en général, elles finissent toujours par succomber à mes charmes. D'autant plus que cela ne vous servira strictement à rien de jouer les pudiques car, même si vous persévériez à me refuser, il suffit que Richard croie qu'il s'est passé quelque chose, n'est-ce pas?

— Salaud! Je ne resterai pas une minute de plus dans cette pièce avec vous. »

Elle se leva et se dirigea vers la porte, mais plus rapide qu'elle, il l'avait déjà devancée.

« C'est ça, allez prendre l'air et réfléchir un peu, vous verrez qu'il vaut mieux être raisonnable. Seulement, pas trop longtemps. Il fait de plus en plus froid. Je ne veux pas que vous preniez une pneumonie. Alors, dans quinze minutes, si vous n'êtes pas rentrée, je viens vous chercher. »

Il ouvrit la porte. Elle se faufila prestement dehors et descendit en courant vers la grève. Avant tout, elle ne voulait pas lui donner la satisfaction de la voir pleurer.

« Oh, et puis, lui lança-t-il avant de refermer la porte, n'essayez pas de vous enfuir. Même avec une boussole vous risqueriez de marcher plusieurs jours sans voir âme qui vive. »

Richard se hâtait vers la maison de Mme Blanchard car il craignait d'être en retard. Il avait rencontré Laura à l'hôpital et l'avait aidée à préparer son père pour la sortie. Chaque fois qu'il le voyait, il était frappé à nouveau par sa maigreur et la pâleur de son visage, lui qu'il avait toujours connu massif et rubicond. Au moins, aujourd'hui, il avait eu l'air heureux et détendu.

Il avait poussé le convalescent jusqu'à la voiture et l'avait installé sur la banquette avant. Puis il avait plié le nouveau fauteuil roulant et l'avait rangé dans le coffre. Même si Ernest pouvait se déplacer avec des béquilles, il s'épuisait vite.

Puis, il leur avait dit au revoir, ajoutant qu'il allait cueillir Célia et les rencontrerait à Verneuil.

« À bientôt », lui avait dit Laura en agitant la main.

Et maintenant, il était immobilisé dans un embouteillage. Il semblait que tous les habitants de la ville de Montréal avaient décidé de parcourir les magasins en ce samedi du début novembre.

Parvenant enfin à une rue latérale, il quitta la file et tenta de trouver une rue plus paisible où il pût rouler.

Quand il arriva à la maison de Mme Blanchard, il s'aperçut qu'il était presque midi moins vingt. Il appuya sur le bouton de sonnette deux fois avant qu'elle ne vienne ouvrir.

« Tiens, Richard, dit-elle. Quel bon vent t'amène? Tu vas reprendre tes études musicales?

— Non, c'est-à-dire oui, plus tard. Mais là je suis en retard. Je viens chercher Célia.

— Célia? Elle est déjà partie.

— Partie? répéta Richard, hébété.

— Oui. Un grand jeune homme aux cheveux roux bouclés est venu la chercher il y a au moins une heure. »

Richard sentit son cœur se serrer au point qu'il dut s'appuyer au chambranle de la porte.

« Quelle sorte de voiture conduisait-il ?

— Une belle voiture sport, rouge vif.

— A-t-elle dit où elle allait ?

— Non, mais quand elle est sortie je l'ai entendu demander : Est-ce que c'est très loin ? »

Aucun doute, se dit Richard avec désespoir, Francis est venu la chercher en lui racontant je ne sais quel mensonge.

« Qu'y a-t-il, Richard ? Vous semblez bouleversé.

— En effet, Madame Blanchard, il se passe des choses très graves. Me permettez-vous d'entrer et de me servir du téléphone ? J'ai un appel urgent à faire.

— Bien sûr. Venez. »

D'une main fébrile, il composa le numéro de la résidence de Verneuil. Le téléphone sonna, sonna, mais il n'y eut pas de réponse. Il consulta sa montre. Il n'était même pas midi, ils ne pouvaient évidemment pas être arrivés. Il lui faudrait ronger son frein jusqu'à ce qu'ils arrivent.

Enfin, à midi vingt-cinq, il entendit la voix de Laura à l'appareil.

« Laura, Francis a kidnappé Célia. Avez-vous idée où il aurait pu l'emmener ? »

Elle ne devait pas être seule dans la pièce car elle évita de répéter ce qu'il avait dit, même si visiblement elle avait bien compris toute l'affaire.

« Laisse-moi réfléchir... probablement au camp de chasse et pêche au lac à la Truite. J'ai entendu dire qu'il y va très souvent.

— Où garde-t-il son avion ?

— À la base du lac Vert, sur le chemin de l'Assomption.

— D'accord, merci.

— Tiens-moi au courant, réussit-elle à dire avant qu'il ne raccroche le téléphone.

— Merci, Madame Blanchard », cria-t-il en dévalant les marches aussi vite qu'il pouvait. Il monta dans sa voiture et démarra en trombe.

Une fois sur la route, il se dit qu'il lui faudrait se calmer et respecter les limites de vitesse. Éviter surtout d'attirer l'attention des policiers et de se faire ainsi retarder. La colère, une colère viscérale avait fait place à la douleur. Il se représenta Francis comme un vilain oiseau de proie tenant dans ses serres une Célia sans défense. Pour la première fois de sa vie, il eut vraiment envie de le tuer.

En arrivant au lac Vert, il se dirigea vers l'établissement portant une affiche où se lisait : *Chez Amélie* et trouva la bonne dame assise derrière son comptoir, s'affairant à un tricot.

« Connaissez-vous Francis Destel? L'avez-vous vu ce matin?

— Oui, justement, il est venu chercher des provisions avant de partir.

— Savez-vous s'il était seul?

— Non, j'ai cru voir qu'il y avait une femme avec lui.

— Où pourrais-je m'adresser pour louer un de ces avions?

— Êtes-vous pilote?

— Non, justement, je voudrais engager un pilote aussi. » Amélie hésita.

« Vous savez, un samedi après-midi, j'sais pas où j'en trouverai un. Il vaut mieux s'y prendre d'avance quand on veut louer un avion avec pilote, surtout les fins de semaine.

— Écoutez, madame, voulez-vous essayer? C'est une urgence. Je suis le frère de Francis Destel, et notre père, qui était à l'hôpital, est au plus mal. On se demande s'il passera l'après-midi. »

Amélie rangea son tricot et descendit de son tabouret.

« Ah, ben, si c'est pour d'la mortalité, j'pourrais p't-être essayer de rejoindre Francis avec le téléphone sans fil, mais ça marche pas souvent.

— Non, madame, il faut que j'y aille, et c'est urgent. Voulez-vous essayer de rejoindre un pilote s'il vous plaît?

— Bon, bon, bougonna Amélie, on va essayer. »

Elle prit sur le comptoir un cahier où étaient inscrits des numéros de téléphone, le plaça près de l'appareil et composa un numéro.

« Ça répond pas.

— Alors, essayez-en un autre, essayez-les tous jusqu'à ce qu'on en trouve un qui réponde. »

Après deux autres essais, enfin, elle obtint une réponse.

« C'est toi, Thérèse? Amélie ici. Ton mari es-tu là?... Ah, bon, il est allé au village. Quand l'attends-tu? Aussitôt qu'il rentrera, veux-tu lui dire qu'y m'appelle... Oui, c'est pour de la mortalité. Le frère de Francis Destel est ici et il faut qu'y aille au lac à la Truite sans faute. C'est ça, j'lui dirai.

— Alors? demanda Richard lorsqu'elle eut raccroché.

— Ben, elle l'attend dans moins d'une demi-heure. Il est allé au village chercher des choses pour arranger sa maison, et il va me rappeler. Mais Thérèse me dit qu'il n'aimera pas ben ben sortir c't'après-midi. Il voulait calfeutrer ses chassiss avant l'hiver. Pis, ça va vous coûter cher.

— Vous lui direz que j'm'en fiche. Je paierai ce qu'il voudra. Mais est-ce qu'on pourrait pas en appeler un autre?

— Non, y en reste pas beaucoup, pis, les deux autres sont plus loin que Marcel. Lui au moins n'est qu'à vingt milles d'ici. Ça irait pas plus vite d'essayer d'en avoir un de Trois-Rivières.

— Bon, je comprends. Merci pour tout ce que vous faites pour moi.

— Ben, dit Amélie, radoucie, on est toujours content d'aider, surtout dans les cas de mortalité. J'connais ben Marcel. Il est fiable. Il va rappeler. »

Prenant son mal en patience, Richard demanda la permission de se servir du téléphone, et appela Laura, « pour rassurer les siens », dit-il. Sois prudent, l'adjura-t-elle.

Pour tromper l'attente et se souvenant qu'il n'avait rien mangé depuis le matin, il commanda un sandwich et du café. Après ce qui lui parut une éternité, le téléphone sonna.

« Ah, bon, c'est toi, Marcel. Garde la ligne, j'te passe le monsieur. »

Marcel en effet n'était pas très enthousiaste à l'idée de partir pour le lac à la Truite, mais vu les circonstances il y consentit pour le double du tarif habituel.

Francis ouvrit la porte du camp et regarda Célia qui, assise sur un siège de fortune, surveillait à la fois l'horizon et la porte.

« Mademoiselle est servie.

— Je n'ai pas faim. »

Il descendit les marches. Le voyant venir, elle se leva et fit face, comme devant un chien méchant.

« Voyons, ne faites pas l'enfant. Vous n'allez pas rester jusqu'à demain sans manger, n'est-ce pas? »

Elle ne répondit pas.

« De toute façon, continua-t-il, il faut que vous rentriez dans la maison. Il fait trop froid. Venez ou je vous fais rentrer de force. »

Célia marcha rapidement vers la maison et revint s'asseoir dans le fauteuil qu'elle avait traîné près de la fenêtre.

« Allons, venez à la cuisine manger quelque chose.

— Non. Je n'ai pas faim. »

Il haussa les épaules.

« Bon, à votre guise. J'suis pas pressé. J'ai tout mon temps, n'est-ce pas? Et puis, la nuit porte conseil, à ce qu'on dit. Avant demain, vous aurez certainement changé d'idée », dit-il en retournant dans la cuisine.

Alors Célia se cacha le visage dans les mains et s'abandonna au désespoir. Se pouvait-il qu'elle reste prisonnière de cet homme? Lorsque Mme Blanchard dirait à Richard qu'elle était partie, toute joyeuse, avec un autre homme, que penserait-il? Et que penseraient Roger et la famille lorsque Richard dirait qu'elle leur avait fait faux bond? Une vague de panique la submergea de nouveau. Elle était dans un lieu perdu, et personne ne savait qu'elle s'y trouvait. Elle entendit les pas de Francis qui revenait vers la salle de séjour et, ne pouvant supporter sa présence, courut dehors et se mit à marcher de long en large sur la grève.

Soudain, il lui sembla entendre un bourdonnement lointain, mais elle n'osait y croire. C'était probablement son imagination. Le grondement se précisait, un point noir parut sous les nuages gris.

Mon Dieu, se dit-elle, comment fait-on pour donner un signal de détresse à un avion? Elle agita désespérément les bras, puis elle enleva sa veste de daim et l'agita, pensant que ce serait plus facile à voir. Mais l'avion continua sa route, survolant le camp et disparaissant vers le nord. Célia tomba à genoux et se recroquevilla, pleurant à chaudes larmes. On ne l'avait pas vue! Elle avait raté sa seule chance.

Francis, qui avait aussi entendu l'avion, sortit de la maison et scruta le ciel.

« Remettez votre veste, dit-il, vous allez prendre froid. »

Voyant qu'elle ne bougeait pas, il se dirigea vers elle.

Soudain, le grondement se fit entendre de nouveau.

L'avion revenait, par le côté est cette fois, faisant face au vent. Il toucha l'eau et se tourna vers le quai, s'avançant et venant se ranger le long du quai, du côté opposé au Beaver. Célia s'était relevée et fixait la porte de l'avion. Richard en descendit. Elle se précipita dans ses bras.

Mais sans dire un mot, le visage dur, fixant Francis qui se tenait debout sur la grève, Richard la détacha de lui et la passa à Marcel.

« Faites-la monter, voulez-vous? »

Puis il s'avança vers Francis avec une détermination farouche.

« Tiens, si ce n'est pas Richard-Cœur-de-Lion! plaisanta Francis, gouailleur. Tu viens chercher ta belle? Elle en vaut la peine, tu sais. Et puis, c'est une blonde véritable. J'ai été à même de m'en rendre compte. Tu sais que j'ai toujours aimé les blondes. »

Richard avançait toujours. Francis recula un peu, et se mit à danser autour de Richard, comme un boxeur dans l'arène. Son frère, qui se déplaçait plus lentement, avait de la difficulté à lui faire face. Francis en profita pour lui allonger un coup de poing derrière la tête, projetant Richard sur le sable. Celui-ci demeura immobile un moment, puis se releva péniblement et fit face de nouveau.

« Comment, tu en veux encore? Comme tu voudras, mon cher frère! »

Célia saisit le bras de Marcel et leva sur lui des yeux pleins de larmes.

« Je vous en prie, arrêtez-le. Il va le tuer! »

Le pilote, qui avait regardé avec une indignation croissante ce combat par trop inégal, s'avança :

« Ça suffit, Francis, tu veux que je m'en mêle? Rentre dans la maison sinon tu auras affaire à moi. Et vous, dit-il en se tournant vers Richard qui se tenait debout, tout maculé de boue, venez. J'veux pas passer le reste de l'après-midi ici, ce n'était pas notre entente. »

Il fit monter Richard dans la queue, boucla Célia devant, et vint s'installer aux commandes. L'hydravion démarra et, se tournant vers l'ouest, prit son envolée.

Célia se tourna vers Richard.

« Es-tu blessé? Comment as-tu su où me trouver? »

Encore sous le coup de la colère et de l'humiliation d'avoir été, devant elle, trahi par son infirmité, il la fixa avec des yeux furibonds.

« Alors, est-ce que je t'ai dérangée? As-tu aimé faire l'amour avec Francis? Il paraît qu'il a beaucoup de succès avec les dames. »

Célia poussa un cri d'horreur. « Comment peux-tu croire une chose pareille? Il m'avait dit que la petite fête pour ton père se passerait ici, et que vous viendriez tous dans un plus gros avion...

— Et tu as cru des sottises pareilles alors que je t'avais avertie que c'était un menteur de la pire espèce. »

Le cœur de Célia se fondit de rage et de douleur.

« Après le cauchemar que je viens de vivre, tu oses me faire des reproches? Et si c'est un menteur, pourquoi crois-tu les mensonges qu'il invente justement pour te blesser? Tu me connais donc si mal?

— Je connais encore mieux mon frère.

— Oh! » cria Célia au comble de l'indignation. Se retournant vers l'avant, elle ne prononça plus une parole jusqu'à ce qu'ils arrivent à la base du lac Vert.

Tandis que Richard réglait la note avec Marcel, Célia attendit sur la jetée. Quand il eut fini, il se tourna vers Célia.

« Viens, nous allons rentrer. »

Mais elle se détourna et rattrapa Marcel qui déjà s'éloignait.

« Est-ce que vous habitez loin?

— Non, à Thiers, à une vingtaine de milles d'ici.

— Je suppose que de là on peut trouver un taxi ou un autobus pour rentrer à Montréal. Voulez-vous m'amener avec vous? »

Le pilote hésita, et regarda Richard.

« Voyons, Célia, dit Richard, ne fais pas l'enfant. Viens que je te ramène.

— Où se trouve votre voiture? » demanda Célia comme si elle n'avait rien entendu.

Marcel regarda Richard et haussa les épaules. « Venez, dit-il, elle est là-bas. »

Lorsque Célia revint chez Mme Blanchard, toute la maisonnée était à la salle à manger pour le repas du soir. Cela lui convenait ; elle n'avait guère envie de parler à qui que ce soit. Rentrée dans sa chambre, elle se laissa tomber dans son fauteuil.

Tous pareils, les hommes, pensa-t-elle. Richard était aussi méchant que Francis, pire même car il était censé être le raisonnable, le sensible, l'artiste. Dès qu'on ne veut pas faire exactement ce qu'ils veulent, alors on se fait dire avec condescendance : « Ne fais pas l'enfant, Célia. » Tous les hommes, même son père. « Retourne à tes études musicales, Célia, même si tu dois renoncer à ton rêve. Il ne faut pas faire l'enfant, Célia. »

Ah, elle en avait marre de tout et de tous. Il n'y avait qu'un homme qui ne lui avait pas dit : Ne fais pas l'enfant, Célia, qui lui avait parlé comme à une adulte. Elle avait compris qu'il avait terriblement souffert lorsqu'il avait perdu sa jeune femme, et ensuite, qu'il avait traversé les horreurs de la guerre. Mais il était resté bon, compréhensif. Il l'avait un peu grondée, mais elle savait maintenant que c'était parce qu'il avait peur de l'aimer, qu'il l'aimait en somme, elle en était sûre. Et elle était sûre qu'elle l'aimait comme elle n'avait encore jamais aimé. Il fallait qu'elle aille vers lui, qu'elle se retrouve dans la paix de la forêt. Quand il apprendrait ce que Francis et Richard lui avaient fait, il n'aurait pas le cœur de la repousser.

Avec une détermination soudaine, elle s'habilla, prit les clefs de sa voiture et descendit.

Pendant ce temps, l'après-midi se passait à Verneuil et il n'y avait toujours que Louise et le petit Théodore-Jean. Comme avait dit Louise, Francis serait probablement retardé, mais devait venir aussitôt qu'il serait libre. Ernest s'étonna que Richard et Célia ne soient pas arrivés encore puisqu'il était entendu qu'ils devaient les suivre presque aussitôt. Laura répondit que peut-être le retard était-il imputable à Célia, qu'elle pouvait avoir été empêchée pour une raison ou pour une autre, mais qu'on saurait sans doute bientôt ce qui était arrivé.

Vers quatre heures, Louise décida de rentrer chez elle avec le petit, et les deux époux se retrouvèrent en tête à tête.

Le soir, Richard arriva seul, disant que Célia avait dû rentrer à Québec, son père étant malade. C'était la première excuse qui lui était venue à l'esprit pour ne pas dire la vérité à Ernest. Il paraissait distrait, malheureux, tout le contraire de ce qu'il était lorsqu'ils s'étaient quittés le matin dans la cour de l'hôpital.

Laura s'informa s'il avait mangé et, recevant une réponse négative, l'entraîna à la cuisine. Elle ne se priva pas de le questionner. Ernest les entendit parler longuement à voix basse, puis Richard revint prendre congé de son père et monta à sa chambre prétextant la fatigue. Se retrouvant de nouveau seul, Ernest se tourna vers sa femme.

« Laura, tu as été admirable de dévouement, et si je me suis sorti de ce mauvais pas, c'est grâce à ton appui. Maintenant, je suis peut-être encore convalescent, mais j'suis pas idiot. Je sens qu'il se passe des choses graves et je veux être mis au courant. »

Voyant qu'elle hésitait, il continua :

« Je suis déjà au courant de bien des choses. Gilles Arsenault est venu me visiter régulièrement à l'hôpital, et Gérard Lumette aussi. Tous deux ont compris que de me laisser dans l'ignorance pouvait me faire plus de mal

que de me dire la vérité. Je sais que Richard a quitté ses études musicales et je sais aussi qu'il travaille pour Arthur Cogan et ce qu'il y fait.

— Mais alors, tu ne nous en veux pas, à Richard et à moi, d'avoir voulu mettre les Ateliers Cusson en faillite? »

Ernest sourit et hocha la tête.

« Je n'aurais jamais pensé qu'il avait ça en lui! Je m'aperçois que je l'ai sérieusement sous-estimé.

— Ah, mon ami, que je suis contente de te l'entendre dire. J'en ai souffert, tu sais. Il n'y avait toujours que Francis...

— Je sais. J'ai eu tort. C'est pourquoi j'ai été heureux quand enfin j'ai appris ce que Richard faisait. Francis avait besoin d'une bonne leçon, et c'est très bien que ce soit son frère qui la lui serve. Mais maintenant que je suis sorti de ce sacré hôpital, il est temps que je reprenne les choses en main avant que ça n'aille trop loin. »

Se tournant brusquement vers Laura, il la fixa de ses yeux brillants.

« Dis-moi exactement ce qui se passe, et ne me cache rien. »

À mesure que Laura parlait, Ernest se montrait de plus en plus indigné.

« C'est un arbre qui a poussé croche, explosa-t-il à la fin, et il y a de ma faute là-dedans. Si sa mère n'était pas morte, aussi... Heureusement, tout semble s'être terminé sans grande tragédie.

— Excepté que Célia ne veut plus parler à Richard.

— C'est pourtant lui qui l'a délivrée.

— Oui, mais apparemment, au lieu de lui témoigner de la sympathie, il était si bouleversé, et humilié après son combat avec Francis, qu'il lui a reproché d'avoir cru aux mensonges de celui-ci et de ne pas l'avoir attendu comme elle devait. Célia, qui venait de vivre une expérience atroce, n'a pas apprécié. Ah, mon ami, que les hommes sont maladroits, surtout les jeunes hommes », ajouta-t-elle avec un sourire tendre pour son mari.

Ernest renchérit : « Les hommes moins jeunes aussi, Laura. Je suis bien payé pour le savoir. »

La voiture filait sur la route étroite et tortueuse qui montait vers le haut Pontiac. Parfois, un orage s'abattait soudain, de la pluie mêlée de neige, et cessait brusquement cinq minutes plus tard. Tout le long de la route 148, Célia avait rencontré des processions de voitures qui l'éblouissaient de leurs phares. C'était après tout samedi soir, aussi y avait-il foule sur les routes.

Lorsqu'elle eut dépassé Fort Coulonge, le trafic diminua. À Saint-Timothée elle faillit manquer l'entrée de la route qui conduisait à la ferme de l'oncle Edgar. Tout paraissait si différent, la nuit. Enfin, elle vit les fenêtres éclairées de la maison de ferme, et la barrière blanche qui annonçait la fin de la route.

S'armant de la torche électrique puissante que son père lui avait donnée en même temps que la voiture, elle se dirigea vers le sentier familial. Le vent glacé lui fouettait le visage tandis qu'elle traversait la prairie. Dès qu'elle pénétra dans la forêt, les grands arbres la protégèrent, mais leurs cimes craquaient de façon sinistre.

Quand elle parvint au lac, le cœur lui manqua. L'eau noire, soulevée par le vent qui augmentait, venait s'abattre avec force sur les rochers qui bordaient le rivage. Serait-il plus prudent de faire à pied le tour de la baie? Elle se souvint de cet épisode de la colonie de vacances quand elle était adolescente et qu'elle s'était fait surprendre en canot sur un lac par une tempête soudaine. Elle avait dû mettre en pratique les conseils du professeur de voile et de canotage : prendre les vagues de face, ne jamais présenter le flanc car alors l'embarcation instable chavirerait. La leçon avait porté fruit puisqu'elle était revenue saine et sauve. Le chalet de Roger n'était pas très loin. Il lui suffirait de dépasser la pointe pour voir la fenêtre éclairée de l'ermitage qui lui servirait de phare pour la conduire à bon port.

Péniblement, se servant du ressac, elle parvint à s'éloigner du rivage. Le canot montait et descendait sur les vagues de plus en plus hautes. La pluie mêlée de neige lui cinglait le visage. Elle était tellement occupée à la

manœuvre pour maintenir le canot en équilibre, qu'elle n'avait pas le temps d'être effrayée. Lorsqu'elle dépassa la pointe, les courants contraires qui se brisaient sur les rochers firent tourner l'embarcation qui se pencha dangereusement, prenant une bonne quantité d'eau avant qu'elle ne puisse la stabiliser, et la trempant des pieds à la tête d'eau glacée.

Finalement elle aperçut, pas très loin au fond de la baie, la fenêtre panoramique de l'ermitage qui luisait doucement dans la nuit et se remit à pagayer avec une ardeur accrue.

Enfin, elle parvint à la porte et frappa à coups redoublés. La porte s'ouvrit et Roger parut qui la regardait, paralysé par la surprise. Elle s'avança. Les émotions de cette journée, le manque de nourriture puisqu'elle n'avait rien mangé depuis le matin, la fatigue écrasante de l'effort qu'elle avait dû fournir pour parvenir à bon port déferlèrent sur elle. Ses jambes se dérochèrent et elle s'évanouit.

Il la souleva et la porta sur le canapé, puis il rapprocha le canapé de l'âtre où brûlait un bon feu. Les yeux fermés, elle respirait à peine. Il alla chercher une couverture de laine et un oreiller, puis entreprit de la dévêtir, lui retirant sa veste de daim dégoulinante d'eau, ses chaussures trempées. Elle était mouillée de la tête aux pieds. Il avait dû pénétrer passablement d'eau dans le canot, songea-t-il. C'était un miracle qu'elle ne se soit pas noyée.

Il lui retira son pantalon de laine. Ses hanches rondes apparurent recouvertes d'un mince vêtement de soie et de dentelle. À mesure qu'il la dévêtait, apparaissaient le ventre satiné avec le triangle doré à la naissance des jambes fines et bien galbées, enfin les seins blancs et roses lorsqu'il lui enleva son chandail. Puis il l'enveloppa étroitement dans la couverture de laine et alla remettre du bois dans la cheminée et la bouilloire sur le feu.

Quand il revint, elle avait ouvert les yeux, mais tout son corps était agité d'un tremblement nerveux. Il prit entre les siennes les mains glacées qu'elle tendait vers lui et se mit à les frictionner. Il voulut se lever pour lui préparer un grog bien chaud, mais elle se souleva et s'accrocha à lui tandis que le tremblement augmentait. Il la recoucha tendrement.

« Reposez-vous, Célia. Je vous prépare un breuvage chaud et je reviens tout de suite. »

Revenant avec la tasse fumante, il s'assit sur le bord du canapé et souleva la jeune femme pour la faire boire. Elle posa sa tête dans le creux de l'épaule de Roger et aspira à petites gorgées, avec difficulté car les dents lui claquaient. Enfin, Roger posa la tasse vide par terre et voulut recoucher Célia, mais le tremblement, qui s'était un peu apaisé, la reprit.

« Gardez-moi... dans vos bras, parvint-elle à dire dans un hoquet. Francis... »

Roger redressa la tête.

« Francis? Qu'a-t-il fait de méchant encore une fois, celui-là? »

Passant ses bras autour du cou de Roger, elle l'attira sur le canapé et se pressa contre lui. Il ne put que l'envelopper plus étroitement dans la couverture et la serrer sur sa poitrine jusqu'à ce que le tremblement s'amenuise et que, petit à petit, elle lui eût raconté les événements de la journée.

« Pauvre petite, dit-il en lui caressant les cheveux, je comprends que vous soyez dans un état pareil, et je commence à penser que maman avait raison lorsqu'elle disait, alors que Francis était encore enfant, qu'il finirait un jour sur la potence. »

Ces paroles de sympathie furent comme un baume sur son cœur ulcéré. Lui, au moins, la comprenait. Il ne lui reprochait pas d'avoir cru aux paroles de Francis, il ne la traitait pas en coupable mais bien pour ce qu'elle était : une victime.

« Merci, merci. Je savais que tu me comprendrais. »

Elle se mit à le bécoter sur les joues, sur le menton, puis posa ses lèvres sur la bouche de Roger. Elle sentit sa résistance, mais le maintint fermement contre elle jusqu'à ce qu'il cède et réponde à son baiser. Alors elle entreprit de le dévêtir à son tour, déboutonnant la chemise, détachant sa ceinture. Elle le caressait, et repoussant la couverture pour se presser plus près de lui, elle eut le bonheur de sentir les mains qui montaient, d'abord hésitantes, le long de ses cuisses, puis, comme un absent qui retrouve soudain les sentiers familiers menant à un paradis perdu, caressant ses hanches, traçant la

courbe de sa taille, s'emparant de ses seins. Alors, dans un transport de bonheur, elle s'ouvrit toute à lui.

La notion de temps et de lieu semblait avoir quitté Roger. Comme dans un rêve, ses lèvres glissèrent de la bouche fraîche, vers le cou mince et les seins généreux. Il la caressait avec passion de ses lèvres, de sa langue, de ses mains. Célia se sentit submergée dans une mer de bonheur telle qu'elle n'en avait jamais connue et quand il se coucha sur elle, elle s'arc-bouta pour mieux s'unir à lui.

Lorsque se dissipa l'extase, elle attira la tête sur son épaule et se mit à lui caresser les cheveux.

« Mon amour, mon amour, lui murmura-t-elle à l'oreille, si tu savais comme j'ai désiré ce moment. Garde-moi dans tes bras, pour toujours. »

L'homme tressaillit, comme frappé d'un coup mortel. Il se leva brusquement, et, rajustant ses vêtements, alla s'appuyer à la cheminée, le visage dans les mains.

« Mon Dieu, articula-t-il, qu'est-ce que j'ai fait... », comme s'il était possible d'oublier...

Célia se redressa et s'assit sur le bord du canapé, enveloppée dans la couverture.

« Qu'as-tu? demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'ai dit? Qu'est-ce que j'ai fait? Reviens, je t'en prie.

— Tu n'as rien fait, Célia, c'est moi...

— Dis-moi ce qui se passe, supplia-t-elle, alarmée au plus haut point.

— ...comme s'il était possible d'oublier, répéta-t-il d'une voix brisée.

— Oublier quoi? La jeune épouse que tu as perdue?

— Elle et aussi, une autre... Je vais te raconter... alors tu verras comme c'est impossible. J'avais déjà été blessé à la débâcle de Dunkerque, et évacué par un port de Belgique non encore occupé par les Allemands. Quand je suis sorti de l'hôpital, je me suis porté volontaire. On demandait des gens qui parlaient français, pour assurer la liaison avec le maquis. Après avoir fait l'entraînement, j'ai été parachuté derrière les lignes ennemies, avec mon poste de radio pour les communications. Je faisais partie d'un

groupe de résistants qui se déplaçaient et indiquaient des cibles aux bombardiers alliés. »

Il restait debout, face au mur, parlant d'une voix monotone, mécanique.

« Un jour, nous sommes arrivés près d'une petite commune du nord de la France. C'est là que j'ai rencontré Anne. Elle était blonde, comme toi, et elle s'occupait de nous ravitailler. Je me suis mis à l'aimer, et j'ai eu la chance qu'elle m'aime aussi. J'avais aimé Marie-Laure, mon premier amour de jeunesse ; mais là, j'aimais Anne avec tout l'amour de mon âme d'homme adulte. Pendant plusieurs mois, nous nous sommes rencontrés quand il était possible de le faire. Je suppose que nous nous croyions invincibles...

« Enfin, un soir d'automne, un peu comme aujourd'hui, elle est venue nous dire qu'il y avait un grand rassemblement de troupes allemandes à un centre ferroviaire non loin de là. Nos éclaireurs avaient déjà remarqué une activité croissante. J'ai aussitôt transmis la nouvelle à Londres, et laissant mon assistant continuer à diffuser, je suis allé la reconduire jusqu'à l'orée du bois. Ce soir-là, elle m'a appris qu'elle attendait un enfant de moi, et elle m'a murmuré à l'oreille, comme tu viens de le faire, « garde-moi dans tes bras, pour toujours ». Et j'ai plaisanté et j'ai dit que si elle voulait revenir, il lui fallait rentrer, qu'il était tard, qu'elle ne devait pas prendre de risque, surtout maintenant que j'en avais deux à aimer. »

Sa voix fléchit et il continua d'un ton rauque :

« Elle a été prise. L'avais-je gardée trop longtemps, ou était-ce une dénonciation — il se trouve toujours quelqu'un pour faire ce triste métier — je ne l'ai jamais su. Elle fut emmenée aux bureaux de la Gestapo. Elle est morte sous la torture... »

Il y eut un long moment de silence dans la pièce. Au dehors, la tempête faisait rage, et la neige cinglait les vitres, poussée par un vent violent.

Il reprit d'une voix morne :

« Son père, qui était maire de la commune, alla réclamer son corps. On le lui remit, et elle fut enterrée dans le lot familial au cimetière. Ce soir-là, je suis allé ouvrir la fosse. Il fallait que je la voie encore une fois... et j'ai vu... Je n'avais que vingt-cinq ans et pour la seconde fois une femme qui

m'avait aimé et à qui j'avais fait un enfant, le payait par la souffrance, le sang et la mort. Ce soir-là, je suis mort aussi, Célia. Même si j'ai l'air vivant, je fais partie du royaume des morts... »

Sa voix se brisa tout à fait, et encore une fois on n'entendit que le vent sauvage qui sifflait dans les grands arbres, avant que ne reprenne la voix monotone.

« Des camarades sont venus, au risque de leur vie, me ramener de force et refermer la fosse. Alors je suis devenu comme possédé du besoin de tuer. On m'appelait le Loup noir, mais c'était calomnier les loups. J'étais un loup atteint de la rage. Je n'avais pas mon pareil pour égorger une sentinelle. Un jour, nous avons dynamité un pont et j'ai eu l'honneur de presser le détonateur. Un camion chargé de troupes s'y était engagé. Quand j'ai vu le véhicule lancé en l'air par la force de l'explosion, et les corps humains, les membres détachés retomber en pluie dans la rivière, j'ai ressenti une joie telle que je n'avais jamais éprouvé rien de semblable de ma vie. Une seule fois, j'ai eu un sentiment de gêne. L'invasion était déjà commencée et nous rencontrions parfois des soldats allemands qui fuyaient. Ce jeune homme, cet adolescent plutôt — il ne devait pas avoir plus de dix-huit ans — leva les bras et cria : Kamarad! Je l'abattis d'un coup. Je le vois encore tomber, très lentement, comme dans un film au ralenti, tandis qu'il me fixait de ses yeux étonnés. »

Célia ne bougeait pas, hypnotisée par cette voix monocorde qui racontait des horreurs.

Il secoua la tête et continua :

« Un jour, nous étions arrêtés par un nid de mitrailleuses. Nous venions de nous apercevoir que nous allions être encerclés par des détachements allemands qui débouchaient sur nos flancs. Je proposai à mes compagnons de foncer vers l'avant, que nous y serions encore plus en sûreté que de nous laisser prendre au piège. Je rampai vers l'ennemi en disant aux autres de ne pas avancer avant d'avoir vu sauter les mitrailleuses. Je lançai une grenade, puis une autre. Les Allemands m'avaient vu, cependant, et une rafale me faucha avant que les engins ne se taisent définitivement. Je me suis réveillé sous la tente des chirurgiens avec dix-sept projectiles dans la peau. Par un

miracle impossible à comprendre, aucun n'avait endommagé irrémédiablement un organe vital. Je fus évacué vers l'Angleterre où j'en ai eu pour plus d'un an à l'hôpital. J'ai dû subir onze interventions chirurgicales. On m'apprit aussi que notre détachement avait pu se barricader dans une grange en pierres et tenir jusqu'à ce que les nôtres, qui avançaient toujours, viennent les délivrer. J'avais gagné la Croix Victoria. »

Roger cessa de parler, et, se dirigeant vers la cuisine, il se mit à ranger des vivres dans une petite caisse. Puis il prit son parka et l'endossa.

Célia se leva, affolée.

« Tu pars? Où vas-tu? »

Il eut un geste vague.

« La forêt est immense, et accueillante aux désespérés.

— Tu ne peux pas partir, cria-t-elle. Je t'aime!

— Raison de plus.

— Mais tu m'aimes aussi. Je le sens, je le sais!

— Raison de plus. »

Il se saisit de la caisse, et siffla son chien. Nistum vint le retrouver en agitant la queue. Lorsqu'il ouvrit la porte, la neige pénétra en rafale.

« Ne pars pas maintenant, supplia-t-elle. Attends, la tempête fait rage. »

Il s'arrêta sur le seuil et la regarda avec tendresse.

« Retourne chez les vivants, Célia. Sois heureuse. »

Il referma la porte. Célia s'effondra en larmes sur le canapé. Le hors-bord démarra avec un bruit sourd qui bientôt s'éloigna et se fondit dans la tourmente.

Longtemps Célia pleura, puis la fatigue aidant, elle s'endormit. Lorsqu'elle s'éveilla, une clarté hésitante se montrait au dehors. Le silence absolu de la forêt la saisit. Plus trace de tempête. Le calme plat régnait partout. Elle aurait pu croire à un cauchemar si elle n'avait vu la neige qui recouvrait le sol. L'âtre était éteint et un froid polaire sévissait dans la maison.

Les événements de la veille lui revenaient en mémoire. Elle se dit que Roger était parti, oui, mais qu'il reviendrait. Il avait été bouleversé, mais après un certain temps de réflexion, il reviendrait. Il ne pouvait pas ne pas

revenir. Machinalement, elle se dirigea vers la cuisine et refit les gestes qu'elle lui avait vu faire. Elle fit une attisée dans le poêle, mit la bouilloire sur le feu, et se rendit compte qu'elle avait très faim. Elle se prépara du thé et des tartines, et s'assit près du feu pour en sentir la chaleur. Elle achevait de manger lorsqu'on frappa à la porte. Elle courut ouvrir et aperçut l'oncle Edgar debout sur le perron.

« Est-ce que Roger est ici? demanda-t-il.

— Non, il est parti. Voulez-vous une tasse de thé?

— Ça serait pas de refus. »

Elle lui servit le thé tandis qu'elle répondait à ses questions. Lorsqu'il apprit que Roger était parti au beau milieu de la tempête, il parut très grave, avala son breuvage d'un trait et se leva.

« Si vous voulez bien vous habiller pour sortir, je vais vous ramener à la maison, puis j'irai voir où il peut bien être allé.

— Laissez-moi aller avec vous, supplia-t-elle. Puis, voyant son visage, elle ajouta : Il n'y a pas de danger, n'est-ce pas? Il connaît si bien le lac, et avec la chaloupe à moteur, ce n'est pas comme le canot.

— Non, je vous ramène à la maison, car il me faut demander de l'aide. Au début, quand les gens venaient à tout moment l'interviewer, il avait réparé une cabane de trappeur, beaucoup plus loin, sur les bords de la rivière Nascapi, la décharge du lac, où il allait se réfugier. Je suis sûr qu'il est allé là. Seulement, l'entrée de la rivière est dangereuse à cause des îles rocheuses qui en bloquent l'entrée. En pleine nuit, et avec la tempête en plus, ce n'est pas prudent de s'y hasarder. »

Célia sentit l'inquiétude la gagner.

« Comment avez-vous su qu'il fallait venir?

— Quand Germaine s'est réveillée ce matin et qu'elle a vu votre auto au bout de la route, elle a eu un pressentiment de malheur.

— Et vous, comment êtes-vous venu?

— À pied, bien sûr, car le canot n'était plus dans la grotte. J'ai eu bien peur que vous ne vous soyez noyée. »

Ils rembarquèrent dans le canot avec lequel Célia était venue. Une aube tardive illuminait le ciel. La surface du lac était lisse et les lieux déserts et

silencieux.

Une fois à la maison, l'oncle Edgar appela un fermier voisin, et bientôt un solide jeune homme se présenta à la porte.

« Mon frère Henri va aller nous attendre au lac avec le hors-bord, dit-il. Il vient avec mon cousin Paul par la rivière et le ruisseau à Audet. »

Les hommes partirent par le sentier, et les deux femmes se préparèrent à attendre.

Avant que le petit groupe n'atteigne l'île, il entendit le chien hurler. La patte cassée, la tête maculée de sang, à demi dressé, Nistum lançait au-dessus de son maître le chant mystérieux et mélancolique du loup pressentant la mort.

Il leur fut facile de constater ce qui s'était passé. Un tronc d'arbre flottant, amené là sans doute par la tempête, avait fait dévier la chaloupe lancée à fond de train. L'embarcation s'était échouée sur la rive rocheuse, projetant son conducteur par-dessus bord. La mort avait été instantanée.

Le téléphone sonna dans la maison de Verneuil comme ils achevaient de dîner. Laura, qui s'était levée pour desservir, alla répondre.

« Quoi! Non, ce n'est pas possible! l'entendirent-ils s'écrier d'un ton de voix si douloureux qu'ils surent immédiatement que le malheur dont ils s'étaient cru exempts avait bel et bien frappé. Quand est-ce arrivé? »

Richard se leva de table et alla retrouver Laura, l'interrogeant du regard. « Voici, oncle Edgar, je vais vous passer Richard tandis que j'apprends à mon mari l'affreuse nouvelle. » Avant de lui passer le récepteur, elle le regarda les yeux pleins de larmes.

« C'est l'oncle Edgar. Roger a eu un accident de bateau.

— Il est blessé? » Et comme elle ne répondait pas, les yeux de Richard s'agrandirent d'horreur. « Il est mort? »

Laura fit signe que oui tandis que les larmes coulaient sur ses joues, puis elle se détourna pour aller vers son mari qui, soudain, paraissait aussi pâle et vieilli que lorsqu'il était au plus mal à l'hôpital.

Richard revint dans la salle à manger, marchant comme un somnambule.

« Mais enfin, demanda Ernest, comment est-ce arrivé? Lui qui était si habile, qui connaissait le lac comme sa main? »

Richard répéta ce que lui avait dit l'oncle Edgar.

« Il m'a mentionné que le père de Célia venait la chercher pour la ramener à Québec, dit Laura. Elle était donc là? »

Richard la regarda et il y avait tant de détresse dans ses yeux que Laura en fut émue.

« Oui, dit-il enfin, elle est même la dernière personne à l'avoir vu vivant. »

Les funérailles eurent lieu dans la petite église de Saint-Timothée et l'inhumation se fit dans le lot familial. Au début de la cérémonie, Richard avait cru voir Célia et son père dans un banc à l'arrière, mais lorsque le cortège se dirigea vers le cimetière, elle n'y était plus.

Après la cérémonie, tous les assistants, comme c'était la coutume, se rendirent à la vieille maison des Destel. Les voisines étaient déjà là, chacune ayant apporté de la nourriture de sorte que la table était chargée. Elles assurèrent le service.

À un moment donné, durant la veillée funèbre, l'oncle Edgar avait confié à Ernest :

« Tu sais, parce qu'il avait gagné la Croix Victoria, il aurait eu droit à des funérailles militaires. Mais il nous avait fait promettre, à sa mère et à moi, que s'il lui arrivait quelque chose, seuls les parents et amis en seraient avertis. »

Puis, hochant tristement la tête, il ajouta :

« C'est la guerre qui nous l'a pris. Comme disait Germaine parfois, il y a des parents dont les enfants ne sont jamais revenus. Nous, on nous a rendu son corps, mais ils avaient volé son âme. »

Durant ces jours de deuil, Francis était venu à Saint-Timothée et s'était comporté selon les convenances. Ni Ernest ni Laura n'avaient rien laissé paraître et n'avaient fait aucune allusion à ce qui s'était passé. Aussi peut-il croire que son père ignorait tout. Richard se contentait de l'éviter, ne l'avait pas salué et ne lui adressait pas la parole.

Francis en fut vaguement soulagé. Même en fauteuil roulant ou se déplaçant sur des béquilles, son père montrait une dignité et une autorité naturelle qui lui rappelait son enfance et qu'il lui avait toujours enviée.

Dès que l'on fut revenu à la ferme de l'oncle Edgar, Francis vint prendre congé de son père en disant qu'il lui fallait retourner s'occuper de l'usine.

« Je comprends, dit Ernest. Au fait, maintenant que je suis de retour à la maison, je vais commencer de nouveau à m'intéresser à l'usine.

— Pourquoi te préoccuper de cela, papa, alors que tu es loin d'être guéri. Et puis ne dois-tu pas retourner à l'hôpital?

— Oui, deux fois par semaine, en réadaptation. Mais même si mes muscles ne sont pas revenus à la normale, par contre mon cerveau fonctionne assez bien. Aussi, je voudrais que tu m'envoies les rapports mensuels pour l'année qui s'achève afin que je reprenne le fil de l'affaire. »

Francis se dit qu'il avait assez d'ennuis comme cela sans que son père ne vienne compliquer les choses.

Voyant qu'il hésitait, Ernest lui dit : « Je suis toujours actionnaire des Ateliers Cusson, je crois.

— Mais oui, papa.

— Alors, envoie-moi ces rapports au plus tôt, tu m'entends?

— Oui, oui, papa, je m'en occupe. »

Sur le chemin du retour Francis se dit que puisque son père voulait voir les rapports, on lui en fabriquerait, qui lui ôteraient toute excuse de venir s'en mêler. Il verrait que son fils avait réussi beaucoup mieux que lui.

Richard ramena son père et Laura à la maison. Laura insista pour qu'Ernest prenne du repos. La journée avait été pénible, et il avait certainement présumé de ses forces. Elle lui servirait son repas au lit et il se coucherait tôt, comme à l'hôpital.

« Je partirai très tôt demain matin, dit Richard. Alors je vous dis au revoir dès maintenant afin de ne pas vous déranger...

— Non, Richard, tu ne partiras pas sans que nous ayons parlé. Laura a raison, je me sens fatigué ce soir. Mais demain matin, nous parlerons sérieusement avant que tu ne partes. Compris?

— Oui, papa.

— Alors, bonsoir, mon garçon. À demain. »

Plus tard, lorsque Laura revint au salon, il posa sur elle un regard inquisiteur.

« Est-ce qu'il sait que j'ai quitté la musique?

— Il sait tout, Richard.

— Quoi! Vous le lui avez dit?

— Il savait beaucoup de choses avant de me questionner. Il savait que tu travaillais pour la Coglan et ce que tu y faisais. »

Le jeune homme avait pâli.

« Il m'en veut beaucoup? »

Laura le regarda et hocha la tête.

« Ça, il te le dira lui-même demain. Mais il y a une chose dont tu dois te souvenir. C'est ton père, et il t'aime. C'est une véritable force de la nature, cet homme-là. Nous avons peut-être manqué de confiance en lui. »

Richard eut du mal à s'endormir et il se réveilla avec une sensation d'attente pénible, sans trop se souvenir pourquoi. Puis la mémoire lui revint et il se rendit compte que c'était ce matin qu'il lui fallait parler à son père. Il se sentait comme lorsqu'il était bambin et qu'il avait fait quelque bêtise. Son père n'avait jamais levé la main sur lui — ni sur Francis — mais l'idée qu'il serait grondé le terrifiait littéralement.

Puis il se secoua et se dit qu'après tout, il était adulte maintenant. Cela n'empêcha pas son cœur de battre lorsque Laura vint lui dire que son père l'attendait dans sa chambre.

« Je l'ai persuadé de rester au lit ce matin. Il éprouve des douleurs musculaires, un excès de fatigue, je suppose. Je l'ai sermonné en lui disant qu'il ne ferait que retarder sa guérison s'il n'était pas raisonnable. Alors, va. »

Il frappa à la porte et ouvrit. Son père était assis dans son lit, appuyé aux oreillers.

« Bonjour, papa. Comment allez-vous ce matin ?

— Pas mal, mais il va falloir que je m'arme de patience pour un bout de temps encore il me semble. »

Il eut un geste de la main comme pour écarter des considérations oiseuses.

« Assez parlé de moi. C'est de toi qu'il faut parler. Je sais que tu travailles pour Arthur Cogan et je sais ce que tu y fais.

— Je n'étais pas pour laisser Francis jouir tranquillement de sa malhonnêteté, s'exclama Richard. Vous étiez tellement malade qu'on se demandait si vous alliez vous en tirer. Il n'y avait que moi pour l'écraser comme la bête malfaisante qu'il est...

— Richard, calme-toi et souviens-toi que c'est quand même ton frère. »

Le jeune homme se leva au comble de l'agitation.

« On sait bien, vous avez toujours pris pour lui, vous l'avez toujours cru, même quand il mentait, et il mentait toujours. Quand Mme Landeau essayait de vous dire les mauvais coups qu'il me faisait, à moi, vous n'y croyiez pas. Vous me demandiez : Est-ce vrai, ça, Richard ? J'étais bien obligé de dire non car je savais bien ce que Francis me ferait lorsque vous auriez le dos tourné.

— J'ai eu tort, je l'admets. J'étais si perdu après la mort de ta mère. Si elle avait vécu, tout aurait été différent. »

Richard eut un petit rire sarcastique.

« Permettez-moi d'en douter, papa. J'aurais quand même été l'infirmier à la jambe tordue, alors que Francis était le bel enfant au corps parfait. »

Ernest regarda longuement son fils. D'où venait ce jeune tigre qui osait lui tenir tête et qui se débarrassait de toute l'amertume accumulée depuis l'enfance? Roger avait eu raison quand, à sa dernière visite à l'hôpital, il lui avait dit : « Tu ne reconnaîtras pas Richard. Il a hérité de tes gènes d'homme fort que rien ne peut abattre et il a suffi de ce malheur pour qu'ils se réveillent. »

Tout haut, il dit :

« Assieds-toi, Richard, et calme-toi. J'ai eu mes torts, mais laisse-moi te dire que tu ne comprends rien à la paternité. Si j'ai porté plus d'attention à Francis, c'est peut-être que je sentais qu'il était le plus faible.

— Le plus faible! glapit Richard. En voilà une bonne!

— Au fond, continua tranquillement Ernest, j'ai toujours su qu'il manquait de force morale, que c'était un arbre qui poussait croche, mais il me semblait qu'à force de l'aimer et de lui faire confiance il pourrait surmonter cette faiblesse de caractère. »

Le fils regardait le père avec ébahissement.

« Et puis toi, tu as reçu beaucoup plus que Francis, et ça, c'est ton oncle Roger qui me l'a fait comprendre la dernière fois qu'il est venu me voir à l'hôpital. Tu as reçu ce talent pour la musique que tu n'as, en somme, rien fait pour mériter, mais que tu as le devoir de développer. Alors je veux que tu quittes l'emploi de la Coglan immédiatement et que tu retournes à tes études.

— Quoi! Lâcher Francis alors que je suis sur le point de l'abattre, jamais! »

Ernest leva une main apaisante.

« Tu l'as déjà abattu et je me charge du reste. Tu sais que je ne t'en veux pas d'avoir fait ce que tu as fait. J'ai même été surpris de te voir autant de courage et d'astuce. Comme je te l'ai dit, c'est Francis lui-même qui se précipite vers sa perte, ne t'en inquiète pas.

— Je veux finir ce que j'ai commencé, affirma Richard, buté.

— Si je te disais qu'avant deux semaines je serai de nouveau p.-d.g. des Ateliers Cusson...

— Francis ne lâchera jamais.

— Laisse-moi faire, j'ai mon plan. Alors, revenons à ta carrière. J'ai su que tu as obtenu une bourse du ministère des Affaires culturelles. Serait-il encore temps d'accepter?

— Je ne sais pas, mais j'ai autre chose à faire.

— Tu es têtu comme une mule. Je te propose un marché : Tu retournes à ta musique comme Roger le souhaitait, et si, avant trois semaines je n'ai pas pris charge des Ateliers Cusson, tu reviendras travailler à la Coglan. »

À la mention de Roger, le visage du jeune homme se crispa.

« Je ne peux pas croire que je le reverrai jamais! murmura-t-il.

— Moi non plus. Ç'a été le compagnon de toute ma vie... Alors, tu veux bien exaucer le dernier vœu qu'il a exprimé? »

Incapable de parler, Richard fit signe que oui.

« Merci, fils, et maintenant va, ne perds plus de temps. »

En ce premier lundi de décembre, Francis arriva à son bureau quelque peu en retard. Il ne remarqua ni l'air apeuré de sa secrétaire, ni que la plaque portant son nom avait été remplacée par l'ancienne plaque où se lisait : Ernest Destel, président-directeur général. Distrait, il ouvrit la porte et s'arrêta net. Là, occupant sa chaise, se trouvait son père. Décidément, se dit-il, les mauvaises surprises arrivent toujours le lundi.

« Papa! Vous ne devriez pas venir travailler si tôt. Vous devriez être dans votre lit, à poursuivre votre convalescence.

— Ma convalescence se porte assez bien, merci. Je voudrais pouvoir en dire autant des Ateliers Cusson. »

Francis eut l'air embarrassé.

« Nous avons eu des ennuis temporaires mais rien que nous ne pourrions pas surmonter. D'ailleurs, vous avez vu les rapports. Ce n'est pas si mal.

— En effet, s'ils étaient véridiques. Mais d'abord je veux en venir au plus grave. Tu sais que Célia pourrait te poursuivre en justice pour enlèvement et séquestration?

— Mais voyons, papa, dit-il avec son sourire le plus charmeur, c'était une blague. J'étais content de faire connaissance avec l'amie de mon frère, et je l'aurais ramenée, bien sûr. Il n'avait pas à jouer les chevaliers délivrant les jeunes filles du dragon. Et puis, je voulais inquiéter un peu Richard. Vous savez ce qu'il a fait, ce salaud? demanda-t-il. Il essaie de mettre les Ateliers Cusson en faillite, ni plus ni moins. Vous trouvez cela admirable? C'est un traître! »

Ernest soupira et fixa son fils aîné dans les yeux.

« Francis, tu n'es pas la bonne personne pour parler de trahison, après la façon dont tu t'es emparé de la majorité des actions communes de la compagnie.

— Ça c'était une transaction d'affaires, et vous avez signé librement. Vous n'aviez qu'à lire attentivement chaque page avant de signer. C'est ce

qu'un vrai homme d'affaires aurait fait. »

De nouveau Ernest le fixa avec tristesse.

« Je le reconnais. J'ai eu tort. Ce n'était pas une transaction d'affaires pour moi, c'était la joie de voir le fils que j'avais toujours rêvé de voir travailler avec moi, s'intéresser à l'entreprise, et y réussir, car il n'y a pas de doute : tu es doué. Aussi, était-ce doublement indigne de ta part de recourir à des subterfuges aussi grossiers pour t'emparer de quelque chose que je t'aurais, plus tard, donné avec joie. »

Francis ouvrit la bouche pour parler, mais son père le fit taire d'un geste.

« Alors je reprends. J'admets que j'ai signé, mais pas en connaissance de cause. Ce n'est que dans ma voiture, en retournant à la maison ce matin-là que je me suis rendu compte de ce que tu avais fait. La nervosité de Serge Gagné, ta sollicitude à me passer les pages à initialer... Ça m'a donné un choc, je te l'avoue. Je ne me sentais pas bien depuis le matin d'ailleurs, et puis, ce n'était pas la première fois que mon cœur battait irrégulièrement... Enfin, je me suis réveillé à l'hôpital, et là, j'ai eu beaucoup de temps pour la réflexion. J'ai beaucoup profité de ce temps de réflexion forcée. »

Francis entendait à peine ce que disait son père. Il ne céderait pas. Légalement, il n'y avait rien que son père puisse faire, il en était sûr. Ernest essayait simplement de l'effrayer. Et s'il cédait, non seulement il admettait la fraude, mais que lui resterait-il à lui?

« D'abord, continua son père calmement, nous allons redéfaire ces faux documents. Tu pourras garder quinze pour cent, comme tu devais le faire, mais je vais reprendre mes quatre-vingt-cinq pour cent. Ensuite, je contacterai le père de Célia pour voir quel arrangement nous pourrions prendre. »

Francis releva la tête et fixa son père avec défi.

« Non, papa, je resterai à la tête des Ateliers Cusson, comme j'y ai droit légalement. Cependant, je veux bien prendre arrangement avec M. Mercier au cas où il aurait pris la blague au tragique. »

Intérieurement, la pensée que les choses pouvaient en venir devant les tribunaux et aux oreilles de sa femme et de son beau-père lui donnait des sueurs froides.

Ernest haussa les épaules.

« Pauvre Francis, tu as toujours eu plus d'entêtement que de vrai courage. Cependant ne va pas croire que je suis venu ici en me fiant à ta bonne foi. Je te connais mieux que ça. Je savais que le petit Serge Gagné était le maillon faible de la chaîne. Aussi, il n'a pas fallu mettre trop de pression avant qu'il n'avoue, d'autant plus qu'il a terriblement peur de son papa et de sa femme. »

Francis laissa échapper un juron. Il ne l'emporterait pas en paradis, celui-là. On verrait bien si sa femme serait heureuse d'entendre les histoires que lui, Francis, irait lui raconter.

« Alors, continua son père, j'ai ici une déclaration signée de sa main devant Me Landreville à cet effet. Il y a aussi sa secrétaire de l'époque, la petite Marie Couillard. Elle se souvient très bien d'avoir tapé les deux versions et est prête à venir témoigner. Enfin, Me Landreville lui-même va être ici à dix heures ce matin, à la fois pour dresser les contrats véritables, et aussi pour se préparer à représenter les Ateliers Cusson devant les tribunaux, dans la poursuite que nous allons intenter contre la Coglan Mfg. Ltd. dans l'affaire des brevets.

— Mais Serge me dit qu'il n'y a rien à faire, que les brevets ont été accordés.

— Normalement, oui. Quand un brevet est dûment accordé, il n'y a pas grand-chose à faire. Dans le cas présent, je crois qu'on pourra prouver que ces procédés étaient utilisés par nous avant la Coglan, et que les brevets ont été obtenus sous de fausses représentations. Et puis, dans le cas du joint à trois morceaux, Gérard Lumette a pris bien soin de ne pas donner les dessins véritables, ce qui va nous aider considérablement. Tout ça ne sera pas facile, mais nous nous battons. »

En entendant le nom de Gérard Lumette, Francis explosa avec colère.

« Comment? C'est lui qui fournissait la documentation à Richard? Un autre traître! J'aurais dû le virer en même temps que Gilles Arsenault, ragea Francis.

— Pauvre enfant. Quand apprendras-tu qu'en affaires, et dans la vie en général, un vrai chef c'est celui qui montre le chemin, en qui les gens ont

confiance, et qu'ils suivent volontairement? »

OceanofPDF.com

Richard avait repris ses études musicales. Lorsqu'il se présenta de nouveau chez le professeur Sarni, celui-ci le questionna sur ses activités passées, et lui examina les mains, ces mains qui avaient transporté et empilé de lourdes pièces de bois, actionné des machines, accompli toutes sortes de tâches manuelles, et qui avaient déjà développé des callosités.

« Si c'est pas une pitié, s'exclama-t-il, quand on a reçu des doigts capables de faire chanter un violon, de les employer à des tâches non voulues par le Créateur. Alors, c'est bien fini? On revient à la musique pour de bon? C'est promis?

— Oui, maître, c'est promis.

— Bon, nous verrons bien. Et si tu n'as pas trop oublié, et que tu travailles fort... Bon, en attendant, voyons le dommage. Tiens, continua-t-il en prenant une feuille de musique et en l'installant sur le lutrin, joue-moi le Concerto russe d'Édouard Lalo, qu'on voie. »

Il écouta attentivement, agitant la tête en cadence. Quand il eut fini, il soupira :

« Tu as du chemin à refaire, mais ce n'est pas sans espoir. Reprenons ce passage-ci, la, la la, la... »

Chaque fin de semaine, Richard passait à Verneuil, puis il se rendait à Saint-Timothée où les parents de Roger vivaient leur deuil. C'était, pour eux, un fils qui de nouveau occupait la maison, comme il l'avait fait pendant les trois ans où son père dirigeait un chantier forestier.

Il aimait venir dans cette maison, qui avait été le seul foyer où il se fût senti aimé et en pleine sécurité de toute son enfance. Le soir, ils aimaient l'entendre jouer, se souvenant que Roger avait été le premier à reconnaître son talent et à l'encourager dans cette voie.

À Noël, Laura et Ernest vinrent pour le réveillon. Francis et Louise se contentèrent d'une visite de convenance l'après-midi de Noël avant de partir pour Québec. Richard eut de la difficulté à endurer la présence de son frère, même pour un temps aussi court, mais il se contenta pour ne pas peiner son père.

Le lendemain, au déjeuner, il demanda à son oncle et à sa tante la permission de se rendre à l'ermitage.

L'oncle Edgar ne répondit pas et se concentra sur son assiette. Ce fut tante Germaine qui prit la parole.

« Mais oui, cher. Tu sais bien avec quel plaisir Roger te recevait, alors ce n'est pas nous qui allons t'empêcher de t'y rendre si le cœur t'en dit.

— Merci, tante Germaine. Vous permettez aussi, mon oncle? »

Edgar fit signe que oui, incapable de parler.

Aussitôt la vaisselle faite, il chaussa ses raquettes et se dirigea vers le sentier. Il faisait un froid sec, mais le pâle soleil d'hiver faisait briller les cristaux de neige, allongeant de longues ombres bleues sur la blancheur éblouissante. Quand il déboucha de l'autre côté de la pointe, il regarda la maison, entourée de sapins et de troncs d'arbres dénudés. C'était la première fois qu'il ne voyait pas de fumée s'échapper de la cheminée et son cœur se serra comme si, malgré tout, il avait espéré retrouver Roger comme d'habitude.

Il faisait terriblement froid dans la maison, et il se hâta d'allumer un feu dans le foyer et aussi dans la cuisinière de fonte afin de se préparer un breuvage chaud. Il tira un fauteuil près de la fenêtre et, tout en dégustant son thé, il contempla le paysage, si familier, si empreint de sérénité. Après un moment, il remarqua la mangeoire d'oiseaux suspendue depuis une branche du gros érable qui abritait la maison. Quelques oiseaux se pressaient autour. Lorsqu'il quitta la maison, il alla inspecter cette petite structure que Roger avait faite de ses mains. Elle était presque vide.

Ce soir-là, il dit à tante Germaine qu'il y retournerait le lendemain pour remplir la mangeoire de grain.

« C'était l'une des joies d'oncle Roger, expliqua-t-il, aussi je n'veux pas que ces petites créatures qu'il aimait manquent de nourriture.

— Tu fais bien et je t'en remercie. As-tu eu des nouvelles de Célia depuis...

— Non, mais papa, qui a été en communication avec M. Mercier, m'a dit qu'ils étaient partis à New York pour le temps des fêtes. Elle a été si affectée par les événements qu'il cherche à la distraire. J'sais pas quand ils reviendront.

— Tu sais, quand Edgar l'a ramenée, elle m'a beaucoup parlé. Et surtout, après qu'on a appris ce qui était arrivé, elle se blâmait, disant que c'était sa faute si Roger était mort. Elle s'est mise dans tous ses états, pauvre fille. J'avais beau lui dire que non, qu'elle n'était pas responsable, elle ne voulait rien entendre. J'espère qu'elle est devenue plus raisonnable depuis. Tu devrais lui écrire. »

Richard soupira.

« J'ai bien peur, tante Germaine, qu'elle ne serait pas très contente d'avoir de mes nouvelles. J'ai été bien bête et bien maladroit, ce jour-là, mais j'étais si fort en colère que je ne savais plus ce que je faisais, ni surtout, ce que je disais. J'ai été impardonnable, et ce qui m'enrage encore plus quand j'y pense, c'est que je suis tombé dans le panneau. C'est exactement ce que Francis voulait : nous séparer.

— Célia est une fille intelligente. Quand elle sera calmée, elle finira par comprendre, j'en suis sûre, et par te pardonner. Sais-tu ce qu'elle m'a raconté? Quand Roger a quitté la maison, la dernière chose qu'il lui a dite ç'a été : « Retourne chez les vivants, Célia. Sois heureuse. » Je crois que tu devrais lui écrire.

— Merci de m'avoir raconté tout ça. Je vais y réfléchir, tante Germaine. »

Le lendemain, il reprit le chemin de l'ermitage. Après avoir rempli de grain la mangeoire d'oiseaux, il tira la table devant la fenêtre et s'installa pour écrire. Longtemps il réfléchit, palpant de ses doigts les dessins harmonieux que Roger y avait incrustés dans le bois, les teintes délicates des diverses essences. Enfin le stylo se mit à courir sur le papier.

Chère Célia,

Je t'écris depuis l'ermitage, et j'ai devant moi le lac emprisonné sous la glace, la neige blanche qui recouvre de son manteau discret les feuilles mortes, les plantes desséchées et autres débris de l'automne, tout ce qui est triste en somme.

Tu connais la paix qui règne ici, et même si la maison est terriblement déserte, je sens l'esprit de Roger qui hante ces lieux et qui m'encourage à t'écrire. J'ai rempli la mangeoire d'oiseaux et je vois de la fenêtre trois geais bleus, comme des bijoux vivants, qui nourrissent. Tu te souviens comme Roger nous parlait avec tendresse de ses amis ailés?

Tout ce que je te demande c'est que tu excuses mon impardonnable maladresse et que tu me rendes un peu d'amitié. Pour ma défense je ne peux qu'avancer que je t'aimais tellement et que j'en voulais tant à mon frère d'avoir voulu salir ce à quoi je tenais le plus au monde, que j'ai perdu la tête, un peu comme une mère grondant un enfant qui vient d'échapper à un danger mortel parce qu'elle a eu trop peur de le perdre. Je n'espère rien d'autre que l'aumône du pardon, et j'attendrai aussi longtemps qu'il faudra pour l'obtenir.

J'ai repris mes cours avec le professeur Sarni, et je n'ai pu m'empêcher de lui parler de toi, de ta voix merveilleuse. Il m'a dit qu'il avait un ami, un professeur de chant réputé, avec qui travaillent plusieurs artistes du Metropolitan Opera de New York. Il doit venir à Montréal en février. Si tu le veux bien, M. Sarni pourrait demander à son ami de t'entendre chanter puisqu'il dit qu'il ne faut jamais se fier au verdict d'une seule personne.

Oh, Célia, s'il fallait que la vie nous donne une seconde chance et que nous puissions réaliser nos rêves?

Tu te doutes bien avec quelle anxiété j'attendrai une réponse.

Richard.

Il plia le feuillet et le mit dans l'enveloppe qu'il scella. Le soleil continuait la course diminuée de son arc hivernal. Les oiseaux se chamaillaient autour de la mangeoire regarnie, les geais ayant été dérangés par des moineaux effrontés.

Un lièvre timide sortit du bois en regardant nerveusement autour de lui de son œil noir, puis détala en grands bonds lorsqu'il vit un renard traverser la baie d'une démarche affairée.

La vie reprenait son cours. Richard se dit qu'on avait toujours tort de désespérer.

FIN

OceanofPDF.com



Hélène Brodeur, auteure des *Chroniques du Nouvel-Ontario*, pour lesquels elle s'est vu attribuer de nombreux prix, nous revient après une absence de près de dix ans. Dans *L'Ermitage*, elle nous fait vivre avec force, lucidité et tendresse, avec des images vraies et une langue fort belle et imagée, l'ambition et l'intrigue entourant une entreprise fondée sur l'industrie du bois et ses dérivés.

Ernest Destel, marchand général et entrepreneur forestier, quitte le nord ontarien pour Saint-Timothée, un village du haut Pontiac québécois. Destel vient y exploiter des forêts de bois dur abandonnées.

Au bout de quelques années, riche de ses succès mais lassé des longs hivers dans les camps de bûcherons, il fait l'acquisition des Ateliers Cusson, une manufacture de bâtons de hockey. Francis, son fils aîné, un garçon dissipé et insolent, un insatiable coureur de jupons, se joint à l'entreprise. Quant à Richard, le cadet, il se consacre à l'apprentissage de la musique.

Aux Ateliers Cusson, les choses vont bien... du moins, jusqu'à ce qu'un incendie criminel force les Destel à tout reconstruire. Francis en profite pour prendre en main les rênes de l'entreprise familiale en vue d'y implanter des façons de faire plus «modernes». Ce sera, évidemment, la catastrophe.

OceanofPDF.com